

# ANTIQUITÉS

## DE LA BRETAGNE,

PAR

M. LE CHEVALIER DE FREMINVILLE,

Capitaine des Frégates du ROI, Chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, de l'Ordre militaire et hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem, Membre de la société royale des Antiquaires de France.

---

O Pierres! de concert avec les chants  
des Bardes, préservez-vous mon nom  
de l'oubli?

(*Ossian, Poème de Témora.*)

---

Finistère.

---

A BREST,

Chez LEFOURNIER et DEPERIERS, Libraires, rue Royale N.º 86.

---

1852.

# ANTIQUITÉS, DE LA BRETAGNE.

---

## FINISTÈRE.

---

**L**E 15 avril 1826, par une belle matinée de printemps, je quittai le modeste village de Saint-Michel en Grève, et suivant le bord de la mer en parcourant cette plage sablonneuse appelée la lieue de grève, et passant au pied du Roch-Hirglas, je franchis les limites qui séparent le département des Côtes-du-Nord de celui du Finistère.

Je me trouvais alors sur le grand chemin qui conduit de Lannion à Morlaix et le premier bourg que je rencontrai fut celui de Lanmeur dont les antiques églises captivèrent mon attention et me retinrent une grande partie de la journée employée à les examiner et à en faire des dessins. Elles méritent d'autant plus d'être observées avec soin que datant d'époques bien antérieures aux Croisades elles remontent à des temps dont il reste peu de monumens dans le Finistère.

Suivant les anciennes légendes, le bourg de *Lan-meur* (grande lande) était jadis une ville très-notable appelée *Ker Feunteun*, et nous ferons remarquer en passant que c'est une chose fort

singulière que le nombre de cités florissantes et populeuses dont les anciennes traditions font mention et indiquent les positions topographiques en basse Bretagne, dans des lieux où il n'en reste pas aujourd'hui le moindre vestige et pourtant une multitude de circonstances de détail qui s'y rattachent vivent encore dans la mémoire des Bretons. Telles furent les villes d'*Is*, de *Tolente*, de *Lexobie*, etc. Trop de documens historiques se réunissent sur leur sujet pour qu'on puisse douter de leur existence passée, mais il est impossible de fixer l'époque où elles florissaient. Il faut que cette époque soit bien reculée, puisque déjà du temps de l'occupation des Gaules par les Romains, la plupart de ces grandes cités avaient disparu, au moins leurs historiens n'en font pas mention.

2. Eglise de  
Saint-Melair de  
Lanmeur.

La principale église de Lanmeur, dédiée à Saint-Melair, fut bâtie dans le dixième siècle ou au commencement du onzième. Mais dans l'ensemble de l'édifice actuel il reste peu de chose des constructions de cette époque et nous ne pouvons guère citer comme telles que le porche et les colonnes du portail dont les chapiteaux sont ornés de sculptures fort curieuses. Au-dessous de de cette église, il en est une souterraine qui remonte bien certainement aux premiers temps du christianisme; ses voûtes basses, ses arcades surbaissées et à plein ceintre, soutenues par de lourds piliers, indiquent bien l'architecture des premiers siècles de notre ère.

Dans ce crypte ou église souterraine est une fontaine révéree dont les eaux miraculeuses sont reçues dans un bassin de pierre de forme circulaire.

Cette fontaine existait assurément bien avant qu'il y eut dans cet endroit aucun monument, aucune trace de la religion chrétienne. C'était une de ces fontaines sacrées dont le culte joua un rôle si général et si important dans les dogmes du Druïdisme, culte que le christianisme fut forcé d'adopter en le revêtant de ses formes, de ses rites particuliers, parce qu'il ne put jamais réussir à le détruire et qu'il existe même encore dans toute la Bretagne. Nous verrons surtout dans le Finistère de nombreux vestiges de ce culte des fontaines. Nous verrons une multitude de chapelles bâties auprès et même sur ces fontaines mêmes, afin de faire appliquer au vrai Dieu, les hommages qu'on rendait à la divinité payenne à laquelle elles étaient consacrées.

Pour revenir à la fontaine de Lanmeur, elle était sans doute une des plus célèbres de la contrée, c'est sans doute à elle que la ville de *Ker-Feunteun*, (lieu de la fontaine) a dû son nom changé aujourd'hui en celui de Lanmeur. D'anciennes traditions locales affirment même que l'édifice souterrain qui la renferme date du temps du paganisme. Sans prétendre affirmer ce fait, nous le croyons possible, les monumens Gaulois qui ont immédiatement succédé à ceux de pierres brutes ont un si grand rapport architectural avec ceux des premières époques du christianisme qu'il est difficile d'indiquer la limite qui les sépare ; les uns comme les autres furent une grossière et barbare imitation des édifices des Romains.

Le sépulchre de Saint-Melair existait jadis dans l'église supérieure et était placé près du grand

antel. Il s'y voyait encore au milieu du dix-septième siècle, aujourd'hui il a disparu. Saint-Melair qui vivait dans le huitième siècle était un Prince Breton issu des comtes de Cornouailles.

Il est à Lanmeur encore une autre église fort intéressante par son antiquité, c'est celle du Prieuré de *Notre-Dame de Kernitroun* (lieu de *Madame*, la Sainte-Vierge). Mieux conservée que celle de Saint-Melair, elle est presque en totalité telle qu'on la voit aujourd'hui, du temps même de sa fondation primitive. Son Portail donne une idée précise de l'état de l'architecture française avant que le retour des premiers croisés n'y eût introduit les formes *ogives* qui caractérisent l'architecture orientale, les arabesques, les corniches découpées, les clochetons et tous ses autres attributs.

3. Prieuré de  
Notre-Dame de  
Kernitroun, à  
Lanmeur.

Les édifices français antérieurs à cette époque, c'est-à-dire, au douzième siècle, sont bien faciles à reconnaître; toutes leurs arcades sont à pleins ceintres, à vousoirs petits et nombreux (comme dans les édifices romains). Ces vousoirs, souvent en double rang, sont dentelés et endentés l'un dans l'autre. Les voûtes intérieures sont aussi à ceintre plein, les piliers très-massifs, ont à leur partie supérieure une espèce de chapiteau ou de bas relief circulaire représentant les figures les plus grotesques ou de grossiers ornemens. Les fenêtres longues et étroites à l'extérieur, s'évasent et s'élargissent en dedans comme les meurtrières de nos anciennes forteresses. Elles sont toujours très-élevées au-dessus du sol. Tels sont les caractères particuliers à l'architecture qui précéda en France celle que l'on a si improprement nommée *Go-*

*thiquē*, on a nommé celle-là *Gothique lombard* pour la distinguer du gothique à Ogives ou *Gothique arabe*. Il est facile de voir que ce gothique lombard n'est qu'une servile mais grossière imitation de l'architecture romaine, due à des artistes ignorans.

On remarquera que l'église de Notre-Dame de Kernitroun présente dans son ensemble comme dans ses détails tous les caractères que nous venons de citer ; elle est donc bien certainement antérieure aux croisades , mais quelques recherches que nous ayons faites , nous n'avons pu découvrir l'époque précise de sa fondation.

Une observation peut toutefois nous guider pour la désigner approximativement ; on remarque dans l'archivolte des ceintres du portail un ornement en zig-zag, fréquent dans nos édifices du moyen âge et qui est dû aux Normands, peuple auquel nous avons emprunté pour le moins autant de choses qu'aux Orientaux. Nous en concluons donc que si l'église dont il s'agit a été érigée avant l'an 1100, elle est postérieure à l'an 900, époque à laquelle à peu près ont cessé les irruptions des Normands, ou *hommes du Nord*, dans l'Armorique. Nous présumons qu'elle peut avoir été bâtie dans le milieu du onzième siècle, de 1050 à 1060.

Nous ferons remarquer encore à son occasion que les clochers dont la construction date d'avant les croisades n'ont jamais de flèche. (Ces flèches furent ensuite copiées d'après les minarets des mosquées.) Ce n'était avant 1100 que de grosses

tours carrées, surmontées d'un toit fort bas ou simplement d'une plate-forme.

Plusieurs maisons de Lanmeur ont un air d'ancienneté remarquable. Ce bourg dépendait autrefois du diocèse de Dol, quoique dans l'enclave de celui de Tréguier ; il était siège d'une justice royale. Les principaux fiefs qui en relevaient étaient ceux de Plougaznou, du Cozker, de Kerhalon et du Bois-Eon.

Les campagnes qui environnent Lanmeur sont assez nues, mais en s'approchant du Bois-Eon, elles reprennent l'aspect varié et pittoresque si propre au Finistère. Les antiques maisons du Bois-Eon, situées dans un fond près d'une petite rivière, contrastent d'une manière frappante par leur apparence de vétusté et leurs murailles noircies par les ans, avec le riant aspect du paysage qui les environne.

J'arrivai fort tard à Morlaix, et pourtant ce ne fut point dans cette ville que je m'arrêtai pour prendre du repos. Un asyle honorable m'était ouvert un peu plus loin, je m'y rendis. Ce fut au château de Keranroux, chez mon digne ami M. le comte de la Fruglaye, que je reçus cette hospitalité généreuse et franche qui caractérise si éminemment les anciennes familles bretonnes.

Le château de Keranroux, situé à une petite demi-lieue de Morlaix et bâti à mi-côte sur une colline qui domine la rivière, est environné de bosquets charmans, et fait lui-même l'ornement

du paysage. Mais si ses dehors paraissent agréables, que ne dirai-je pas de son intérieur ! c'est là que l'on rencontre cet accueil aimable, franc et cordial qui fuit les toits ridiculement orgueilleux de nos modernes parvenus ; c'est là qu'on trouve au milieu d'une famille charmante, des grâces qui ne sont point étudiées, de l'esprit qui ne cherche point à se faire valoir, du savoir et de la modestie, de la dignité sans morgue, et de l'amitié sans intérêt : une aménité continuelle tempère l'éclat du rang de ce noble général qui se plaît à déployer à Keranroux sa magnificence hospitalière, et de qui l'homme d'honneur, quelque soit son état et sa fortune, est toujours accueilli avec une égale distinction.

La ville de Morlaix, que j'ai eu bien des fois d'ailleurs l'occasion de visiter, ne présente plus d'anciens monumens remarquables. Ce qu'on y voit aujourd'hui de plus vieux est l'église de Saint-Melaine, édifice du quinzième siècle, mais pesant et de mauvais goût, construit au reste sur les ruines d'une église plus ancienne.

4. Morlaix.

Naguères existait dans cette ville une collégiale appelée N. D. de Mur, église beaucoup plus ancienne, dont le clocher était remarquable par sa belle flèche travaillée à jour. Cette flèche s'est écroulée il y a une vingtaine d'années, et l'église fut ensuite démolie.

L'hôtel de ville est un édifice qui date du tems de Henry IV, et qui n'offre rien de bien remarquable. On a donné au nom de Morlaix plusieurs étymologies absurdes ou invraisem-

blables ; la véritable est celle qui le fait venir des deux mots celtiques *mor-lès*, c'est-à-dire près de la mer.

Cette ville était jadis défendue par un fort château qui la dominait, étant bâti sur une hauteur du côté de l'occident. Il était encore entier à la fin du seizième siècle, aujourd'hui il n'en reste plus rien. Pendant la guerre de la ligue il soutint un siège de vingt-quatre jours contre les troupes royales commandées par le maréchal d'Aumont en personne. Le sieur de Rosampoul commandait la garnison du château. Vers la fin du siège, le maréchal apprenant que cette garnison, réduite à l'extrémité, était obligée de manger ses chevaux, et sachant en outre que l'épouse du gouverneur, jeune dame remplie de charmes, était malade et prête d'accoucher, eut la galanterie de lui envoyer quatre moutons, de la volaille et du gibier. La jeune héroïne remercia le maréchal avec courtoisie, mais lui renvoya son présent en lui faisant dire qu'elle ne voulait pas faire meilleure chère que son mari et ses compagnons d'armes.

En suivant la rive droite de la rivière de Morlaix, au-dessous de Keranroux et à un peu plus d'une lieue de la ville, on trouve un enfoncement ou baie, appelé le *Dourdu* (Dour-dhu) eau noire en celto-breton. Avec quelques travaux on en ferait un port capable de recevoir des vaisseaux de ligne. Ce fut en cet endroit qu'en 1521 abordèrent cinquante navires anglais qui y effectuèrent une descente le 4 juillet, à

6 heures du matin. Plusieurs de leurs officiers se déguisèrent en marchands ou négocians, et accompagnés de quelques-uns des leurs, connus pour avoir autrefois trafiqué à Morlaix, ils s'avancèrent sur cette ville dont ils surprirent les principaux postes. Soutenus d'un corps de soldats qui les suivait, ils se rendirent maîtres de la place, la pillèrent et y mirent le feu dans quatre endroits à la fois. Le comte de Laval, lieutenant du roi en Bretagne, en l'absence du duc d'Alençon, était en ce moment à Guingamp, où il faisait une revue de la noblesse; informé de l'événement par quelques fuyards, il partit sur-le-champ à la tête de trois cents gentilshommes et de huit cents paysans bien armés. Il fit si grande diligence, que le lendemain matin il arriva à Morlaix. Il n'y trouva plus cependant que l'arrière garde des Anglais, le reste s'était déjà retiré pour se rembarquer, mais cette arrière-garde fut entièrement passée au fil de l'épée.

Ce désastre attira l'attention de François I.<sup>er</sup> sur un point aussi important des côtes de Bretagne que l'est la rivière de Morlaix, et afin que les ennemis ne renouvellassent pas de pareilles tentatives, il fit ériger en 1525, sur un rocher au milieu de la rade, une forteresse appelée le *Château du Taureau*. Les fortifications de ce château furent encore augmentées en 1742.

Le 20 avril je quittai Morlaix et pris le chemin de Saint-Pol de Léon, ville aujourd'hui peu importante mais la plus souvent citée dans les

vieilles chroniques de Bretagne et celle à laquelle se rattachent peut-être les plus anciennes traditions de cette antique contrée.

Je parcourus d'abord une campagne assez élevée, peu boisée mais bien cultivée. Après avoir laissé à ma droite le bourg de Taulé, je descendis dans la vallée qu'arrose la petite rivière de Penzé, et alors le paysage m'offrit des sites plus variés et plus embellis par des bois et des taillis dont la verdure renaissante l'ornait des plus riches teintes. La nuance fraîche et tendre du feuillage du hêtre y contrastait avec celle plus prononcée de l'aulne et du coudrier, mais surtout avec celle des sapins qui, du milieu de cette riante livrée printanière, s'élevaient çà et là comme autant de pyramides funèbres.

5. Saint-Pol  
de Léon.

Après avoir passé le hameau de Pont d'Eon, je montai la colline de Kerlodi, du sommet de laquelle on découvre en plein la ville de Saint-Pol de Léon agréablement située sur la croupe d'une autre colline et ornée de clochers élevés qui rompent l'uniformité de l'ensemble de ses maisons. Je me hâtai d'y arriver; j'y étais attendu chez l'un de mes amis, M. de Léséleuc; je séjournai plusieurs jours chez lui et il m'a puissamment aidé dans mes recherches historiques sur la ville qu'il habite, par la connaissance qu'il possède des localités et des traditions du pays. Ce fut pendant mon séjour dans sa famille, qui m'a toujours comblé de prévenances et des marques de l'amitié la plus sincère, que j'ai rédigé la plus grande partie de ce qu'on va lire concernant la ville de Saint-Pol de Léon.

Nous allons avoir ici à combattre cette pernicieuse manie , source de tant d'erreurs enracinées , qui a porté tant d'historiens à donner à nos cités une origine purement romaine. On n'a pas manqué d'en faire les honneurs à celle de Saint-Pol de Léon , et pour le prouver , on a , comme de coutume , martyrisé le langage et le sens commun.

Cette ville , a-t-on dit , n'a pris le nom de Saint-Pol que dans le sixième siècle , de celui de son premier évêque ; auparavant elle s'appelait *Legio* à cause des *légions* romaines qui y firent un long séjour. On la nomma depuis *Saint-Pol de Légion* , et par contraction de *Léon*.

Cette absurde étimologie n'est absolument fondée que sur des chimères et sur un pitoyable jeu de mots : d'abord aucun document historique authentique ne parle du séjour des légions romaines dans cet endroit ; ensuite on n'y voit aucune trace , aucun vestige de ce séjour prétendu. Il n'est en France aucun lieu habité jadis par les Romains , où ils n'en aient laissé des preuves évidentes par de nombreux débris. Dans toutes leurs villes , dans tous leurs campemens , dans toutes leurs stations , on trouve encore en quantité , soit des médailles , soit des instrumens de toutes espèces , soit des urnes , des vases , des inscriptions sépulchrales , etc. Or il n'a jamais été trouvé le moindre fragment de tout cela , non seulement à Saint-Pol , mais encore dans tout le territoire environnant. Les plus anciennes chroniques , les plus anciennes traditions locales ,

ne font aucune mention de la présence des Romains dans cette partie de la Bretagne, et je suis convaincu que s'ils y ont mis le pied, ce qui n'est pas bien certain, ils n'ont fait qu'y passer, ou tout au moins n'y ont fait qu'un très-court séjour.

Mais il y a bien plus, c'est que jamais Saint-Pol de Léon n'a porté le nom de *Legio*, ni par conséquent celui de *Légion*; je ne sais où ceux qui ont avancé ce fait ont été chercher leur autorité, mais il est formellement démenti par César lui-même, qui, bien loin d'appeler cette ville *Legio* la nomme *Leonica*, et appelle indistinctement les habitans de son territoire *Ossismii* ou *Leonices*, ainsi que le prouve ce passage de ses commentaires.

*Universis civitatibus, quæ Oceanum attingunt, quæque eorum consuetudine Armoricæ appellantur, quo sunt in numero Curiosolites, Rhedones, Ambibari, Cadetes, Ossismii (Leonices), Veneti, Unelli, Sena. (Cæsar, de bello gallico, lib. VII).*

Or il est évident que le nom actuel de *Léon*, vient naturellement de l'ancien nom *Leonica*, et qu'il est bien plus simple de le faire dériver de là que de faire une supposition absurde pour le faire venir du mot *Légion*.

Quant à ce nom de *Leonica*, que la ville de Saint-Pol portait lorsque Jules César fit la conquête des Gaules, et qu'elle portait sans doute alors depuis le temps de son origine, nul doute que ce ne soit dans la langue des Aborigènes,

dans la langue de ceux qui l'ont bâtie et habitée les premiers, dans la langue Celtique en un mot qu'il ne faille aller chercher sa véritable étymologie.

Je l'ai déjà dit dans mes Antiquités du Morbihan, \* les Romains ne firent qu'une très-courte apparition dans la basse Bretagne et n'y laissèrent aucun monument de leur présence. En effet, quel est le seul document authentique qui prouve qu'ils y soient jamais venus? un court passage des commentaires de César; le voici :

*Eodem tempore à P. Crasso, quem cum legione unâ miserat ad Venetos, Unellos, Ossismios, Curiosolites, Sesuvios, Aulercos, Rhedones, quæ sunt maritimæ civitates, oceanumque attingunt, certior factus est, omnes eas civitates in ditionem, potestatemque populû Romani esse redactas.*

C'est-à-dire ;

« Dans le même temps Publius Crassus, détaché » avec une légion chez les Venètes, les Unelles, » les Ossismiens, les Curiosolites, les Sesuviens, » les Aulercos et les Rhedones, cités \*\* mari- » times sur l'océan, *fit savoir* à César qu'il les » avait toutes réduites sous l'empire et la puissance » du peuple Romain. »

\* *Antiquités de la Bretagne (Morbihan)*. 1 vol. in-8.°, avec planches. — Brest, Chez LEFOURNIER et DEPERIERS.

\*\* Ou plutôt peuplades, car c'est ainsi qu'il faut entendre dans César, le mot *civitas* qui signifie une tribu, une peuplade et non pas une ville, comme on l'a souvent vicieusement traduit.

César ne parle donc de cette prétendue soumission de la Bretagne que sur le rapport de Publius Crassus ; mais il est clair que ce rapport est mensonger et on y reconnaît le cachet de la jactance et de la présomption Romaine. Je le demande ici à tout lecteur impartial, est-il possible de croire que ce lieutenant de César, avec *une seule légion* (c'est-à-dire quatre mille deux cents hommes), ait pu en quelques mois soumettre totalement une province aussi étendue que la Bretagne, pays alors couvert de forêts impénétrables, coupé de ravins, de chaînes de montagnes inaccessibles et habitée par des peuples que leur bravoure sauvage, portée jusqu'à la férocité, avaient toujours fait considérer comme indomptables ? Aujourd'hui que ce même pays découvert, percé de chemins dans toutes les directions, est accessible sur tous les points, aujourd'hui où l'art de la guerre s'est si cruellement perfectionné par le terrible auxiliaire de l'artillerie à feu, une armée de quarante mille hommes aguerris ne parviendrait pas à réduire la Bretagne, si ses habitans étaient résolus à une vigoureuse défense. Qu'on se rappelle ici la lutte terrible et prolongée de la Vendée et l'on verra combien sont impuissans les efforts des armées régulières contre un courage opiniâtre, favorisé par la nature des localités.

J'en conclus que Publius Crassus, envoyé dans l'Armorique avec sa légion, en a seulement parcouru rapidement quelques parties, peut-être sans oser y commettre d'hostilités, peut-être en cherchant à traiter avec quelques chefs Armori-

cains, ce qu'il appelle *les soumettre*, qu'il a même pu passer quelque temps à Carhaix où l'on a réellement trouvé quelques vestiges d'antiquités Romaines. Mais je pense que n'osant s'aventurer dans un pays sauvage, dans d'impénétrables forêts, habitées par des hommes presque étrangers à la civilisation, mais attachés au sol de leur patrie et résolus de le défendre jusqu'à la mort contre toute invasion étrangère ; j'en conclus, dis-je, que le lieutenant de César s'est hâté de rétrograder après avoir fait à son Général un rapport spécieux, et qu'enfin il n'est jamais parvenu dans le Léonnais.

Mais, comme l'observe judicieusement le savant Dom Taillandier, la meilleure preuve que les Romains ne firent que passer rapidement dans la basse Bretagne et n'y eurent jamais d'établissement fixe, c'est la conservation de la langue primitive des aborigènes dans cette partie de la province ; tandis que dans toutes les autres parties de la Gaule soumises aux légions de César, cette langue fut promptement oubliée par la nécessité où les vainqueurs se hâtèrent de mettre les vaincus d'apprendre la leur. A peine établis dans les Gaules, les Romains exigèrent que tous les actes publics fussent écrits en latin, qu'on ne plaidât qu'en latin ; les anciennes lois Gauloises furent sur le champ abrogées, suivant l'usage invariable de la politique des conquérans, pour faire place au droit Romain. Les gouverneurs de provinces, les chefs de l'armée, les magistrats, les prêtres, ne parlaient que latin. Il fallut donc de toute nécessité que les Gaulois soumis apprissent cette langue et l'adoptassent uniquement pour commer-

cer avec leurs dominateurs , recourir à leurs tribunaux et enfin pour tous les détails de la vie. Si cette nécessité ne s'est point fait sentir en basse Bretagne , c'est que les Romains n'y ont jamais été maîtres ; qu'ils n'y ont jamais fait plier les Celtes sous leur joug de fer et qu'ils y ont à peine parus un instant sans oser s'avancer même jusqu'aux extrémités de la péninsule Armoricaine. C'est ainsi que dans ce coin reculé du monde la langue Celtique s'est conservée et est arrivée jusqu'à nos jours dans la bouche des bas-Bretons, tandis que dans tout le reste des Gaules , elle s'est depuis long-temps éteinte.

Il nous reste à combattre une seconde assertion accréditée par tous les auteurs modernes , et pourtant avec aussi peu de fondement que la première :

Ils ont prétendu que la ville actuelle de Saint-Pol de Léon était la même chose que l'ancienne ville d'*Occismor* , capitale, ou pour mieux dire, *oppidum* , place forte des Ossismiens.

Selon César , Strabon , Ptolomée et Antonin (les seuls auteurs de l'antiquité qui nous aient donné quelques notions géographiques sur la Gaule et encore très-inexactement, approximativement et sur des oui-dire), la partie de la Bretagne, habitée par les peuples appelés Ossismiens ou Léonices , est aujourd'hui comprise dans le département du Finistère , la partie nord de celui du Morbihan , et la partie ouest de celui des Côtes-du-Nord. Ces auteurs anciens nous disent que ces Ossismiens avaient pour principale ville , une place nommée *Occismor*. Je le crois sans

peine et d'autant mieux que ce nom est évidemment d'origine Celtique et vient des mots *Och'is mor*, habitans des bords de la mer. Mais aucun de ces historiens ne désigne la position de cette ville d'Occismor, et je ne sais sur quel fondement on a voulu que cette position fût celle qu'occupe aujourd'hui la ville de Saint-Pol.

Les anciennes désignations géographiques des auteurs romains sont si vagues, si incertaines, si inexactes, que les commentateurs modernes ne peuvent, à leur égard, s'accorder entr'eux et que sur leurs données contradictoires, les uns ont placé Occismor à Brest, les autres à Quimper, d'autres enfin, et c'est le plus grand nombre, à Saint-Pol de Léon.\*

Nous ne pouvons nier formellement que Saint-Pol ne fût l'ancienne Occismor, mais nous avançons seulement que rien, absolument rien ne peut non plus porter à l'affirmer.

Si comme nous le pensons, si comme la raison et le bon sens le prescrivent, on doit préférer des preuves matérielles à des assertions vagues, établies sur des documens erronnés, nous serons porté à croire que M. MIORCEC DE KERDANET a découvert la position de la véritable ville d'Occismor à une lieue et demie de Lesneven, sur les limites des paroisses de Ploudaniel et de Plounéventer. Là en effet, sur un plateau élevé qu'environnent les villages de Kerilien, Coatalec et

\* Cette divergence provient aussi de ce qu'on a pris, comme presque toujours, le nom de la peuplade entière pour le nom particulier de la ville principale.

Kergroas , il a trouvé les vestiges d'une ville considérable et d'une haute ancienneté ; beaucoup de fondations de murs en briques d'une forme particulière , des vases d'airain , une quantité d'urnes en terre cuite , grise et rouge , de différentes formes et dont plusieurs contenaient des cendres ; des vases de verre , des haches de bronze , etc. On ne peut faire le moindre défrichement dans cet emplacement sans trouver de ces différens objets. Voici des faits , voici des preuves positives qui valent mieux que tous les raisonnemens des érudits de cabinet , qui parlent de tout sans avoir rien vu , et veulent , bon gré mal gré , forcer la vérité à s'accommoder à leurs systèmes. M. DE KERDANET a publié lui-même une notice sur son importante découverte , \* et a eu la complaisance de me montrer les divers objets antiques trouvés sur l'emplacement que nous venons de désigner. Je tombe d'accord avec lui qu'il y avait en ce lieu une ville ancienne fort considérable , qu'il est infiniment probable que cette ville était Occismor , mais je n'admets pas , comme lui , que cette ville fut une cité Romaine , je prétends que c'était une cité Gauloise. En effet , s'il y avait eu en ce lieu une ville romaine si importante , nul doute que les historiens romains , et surtout le conquérant des Gaules , n'en eussent parlé d'une manière claire et précise , et c'est ce qui est loin d'avoir lieu. Je viens d'ailleurs d'exposer ci-dessus les raisons qui me portent à croire que les armées romaines n'ont jamais formé d'établissement fixe dans le Finistère.

\* *Notice sur l'ancienne ville d'Occismor* , par M. DE KERDANET , Maire de Lesneven. — Brest , chez ROZAIS. 1829.

Quant aux urnes , aux vases , aux armes , trouvés par M. DE KERDANET dans les ruines d'Occismor , la grossièreté de leur fabrique est loin de pouvoir les faire attribuer aux Romains chez lesquels les arts étaient , du temps de César , portés à un haut degré de perfection. Il est vrai qu'on a trouvé aussi quelques fragmens ornés de reliefs d'un assez bon goût et qui semblent de fabrique romaine , mais ils peuvent avoir été apportés en cet endroit , soit comme dépouilles prises sur l'ennemi , soit par suites des communications commerciales qui s'établirent postérieurement entre les Celtes et les Romains.

Si tout indique que cette cité , dont les vestiges ont été retrouvés par M. DE KERDANET , a existé à une époque d'une antiquité reculée , il faut aussi qu'elle ait été ruinée et détruite à une époque déjà bien ancienne , car nos chroniques , nos vieilles légendes des cinquième et sixième siècles n'en parlent pas , quoiqu'elles mentionnent fréquemment des lieux circonvoisins. Nous présumons qu'elle aura été saccagée et rasée dans le troisième siècle , ou peut-être , au commencement du quatrième , soit par les Danois , les Frisons ou les Saxons , soit par les Bretons insulaires qui dans ces temps firent de fréquentes irruptions dans l'Armorique.

Pour revenir à la ville actuelle de Saint-Pol de Léon , on n'y trouve aucun monument effectif antérieur au sixième siècle , mais une foule de traditions bretonnes font mention de cette ville , et ces traditions remontent à des temps bien antérieurs au christianisme. Quoique bâtie en

bois, comme toutes les cités des Celtes, elle était dès lors le chef-lieu d'un territoire qui s'étendait depuis l'anse de Goulven jusqu'à la rivière de Morlaix, et dont la superficie s'étendait dans l'intérieur des terres jusques à la rivière d'Elorn.

Les Léonnais étaient, dès ces temps reculés, moins barbares et plus civilisés que les habitans des autres parties du Finistère, ils passaient aussi pour beaucoup plus braves. Les romans *de la table ronde* qui, comme l'a prouvé M. DE LA RUE,\* ne sont autre chose que d'anciennes traditions historiques bretonnes, adaptées par les trouverres du douzième siècle aux mœurs et au style de la chevalerie, nous les peignent comme les plus belliqueux de tous les habitans de l'Armorique. Ce fut aussi parmi les Léonnais que le christianisme fut introduit le premier par des missionnaires venus des îles britanniques, et ce fut chez eux qu'il se propagea le plus rapidement; il pénétra plus tard et plus lentement en Cornouailles; de là l'antipathie héréditaire qui a régné presque jusqu'à nos jours entre les Léonnais et les Cornouaillais.

Toutefois, au commencement du sixième siècle, la ville de Saint-Pol qui, comme nous l'avons déjà dit, n'était bâtie qu'en bois, n'était pas le lieu qu'habitait de préférence le *jarle* \*\* ou chef de cette partie du Léonnais, puisque la légende

\* *Recherches historiques sur les ouvrages des Bardes armoricains dans le moyen âge.* — Caen, chez POISSON. 1815.

\*\* Titre des anciens *chefs celtes*, que l'on a regardé comme l'équivalent de celui de nos anciens *comtes*.

du saint dont cette ville porte le nom nous apprend qu'alors ce *jarle* ou *comte*, nommé Withure ou Guythure, faisait sa résidence habituelle dans l'île de Baz. Nous croyons devoir rapporter ici un résumé de l'histoire du saint ; les vieilles légendes des saints bretons, de même que leurs anciens romans, sont des sources historiques précieuses que tout véritable antiquaire sait apprécier. Il est bien reconnu par tous les savans que ces antiques documens ne sont autre chose que l'histoire des temps où ils furent composés, enveloppée d'allégories ingénieuses ou ornée des fleurs de la poésie. Mais au milieu de tout cela, l'homme judicieux démêle aisément la vérité. Il ne faut donc pas les dédaigner comme l'a fait un méchant suppôt de la Bazoche, auteur d'un ouvrage plus méchant encore, sur le département du Finistère, ouvrage qui du reste est mort pour ainsi dire en voyant la lumière.

Voici donc l'histoire de l'évêque Saint Pol, dont nous élaguons ce qui paraît fiction pour n'en rapporter que ce qui est véritable.

Saint Pol naquit en 492 dans la Cornouaille insulaire, c'est-à-dire, dans la province d'Angleterre qui porte ce nom. Son père se nommait Porphis, surnommé Aurélien (noms empruntés aux Romains, alors maîtres de l'île d'Albion). Il était de noble origine, riche, puissant et destinait son fils à la profession des armes, mais le jeune Pol se sentant des dispositions naturelles pour l'étude des lettres et la vie contemplative, préféra se vouer au culte des autels. Son père s'y opposa d'abord, mais voyant enfin la vocation déterminée de son fils pour l'état religieux, il lui permit de

suivre ce penchant et le mit en pension dans le monastère de Saint Hydultus, personnage renommé par sa doctrine et sa sainteté, et qui avait été disciple de Saint Germain l'auxerrois.

Il demeura donc dans le monastère jusqu'à l'âge de 15 ans, il y fit plusieurs miracles quoiqu'il ne fût pas encore profès, et se sentant de plus en plus enflammé d'une dévotion ardente, il résolut, pour n'être plus troublé dans ses pieuses méditations, de quitter tout-à-fait le monde et de vivre dans la solitude. Hydultus l'encouragea et l'affermir dans son projet. Il quitta donc le monastère, et se retira dans un endroit écarté où il édifia une petite chapelle. Douze de ses compagnons d'études du monastère, admirant sa vie édifiante, voulurent l'imiter, et se rangeant sous sa discipline, vinrent s'établir auprès de lui l'an 507.

Saint Pol, ayant atteint sa vingt-deuxième année, fut sacré prêtre par l'évêque de *Guic-Castel* (peuple du château) nom corrompu aujourd'hui en celui de *Win-Caster* ou *Win-Cester*; il chanta sa première messe en l'an 514.

En ce temps là, le roi Marc qui régnait dans la Cornouaille insulaire (c'est bien certainement ce même Marc dont parle le roman de Tristan de Léonnais et qui était époux malheureux de la belle Yseult), voulant se convertir au christianisme et ayant entendu parler avec de grands éloges de Saint Pol et de ses compagnons, il les fit venir à sa cour pour le catéchiser. Ces pieux religieux le baptisèrent, ainsi que presque tous les seigneurs de sa suite. Marc voulut le faire sacrer évêque de

sa capitale (la vieille légende ne nomme pas cette ville, à notre grand regret), mais Saint Pol ne voulut pas y consentir et lui demanda pour toute grâce le don d'une cloche qui était dans son château, car il n'en avait pas dans son hermitage. Il paraît qu'à cette époque une cloche était une chose bien précieuse et bien difficile à se procurer, car si le saint désirait vivement en posséder une, le roi de son côté ne put se décider à se dessaisir de celle qu'il avait, il la refusa et persista d'ailleurs à retenir Saint Pol près de lui. Celui-ci, en véritable apôtre du christianisme, ne croyant pas que les pompes et les richesses de la cour pussent convenir à la simplicité modeste d'un ministre de l'évangile, pour se délivrer des instances du prince, s'enfuit de la capitale et s'embarqua avec ses douze disciples, résolu d'aller chercher sur une terre étrangère un lieu où rien ne viendrait troubler leurs exercices de piété et s'opposer à la simplicité du genre de vie qu'ils avaient adopté.

Après avoir traversé l'ouverture du canal britannique, nos anachorètes abordèrent dans l'île de *Heussa* (île de la terreur, de l'épouvante) appelée aujourd'hui, par corruption, *Ouessant*; \* ils débarquèrent dans une baie qui s'appelle encore à présent *Pors-Pol* (port de Pol) en 517. Là ils édifièrent ce que la vieille légende appelle un monastère, mais le lecteur se tromperait fort, si d'après cette dénomination, il allait se figurer un de ces vastes et somptueux édifices qu'habitaient

\* Dans des titres du seizième siècle que nous avons eus entre les mains, l'île d'Ouessant est encore désignée par cet ancien nom de *Heussa*, ou *Heussaf*.

encore de nos jours les religieux réguliers. Les monastères des premiers chrétiens n'étaient pas si pompeux, celui que Saint Pol érigea à Ouessant consistait en une humble chapelle entourée de treize petites cellules ou cabanes, le tout fait en gazonnage et couvert de glayens et de roseaux. Il paraît que les sauvages habitans d'Ouessant ne virent pas de trop bon œil les ministres d'une nouvelle religion, aucun d'eux ne se convertit, aucun ne donna à ces pauvres religieux les moyens de subsister, de sorte qu'au bout de six mois, ils abandonnèrent cette île inhospitalière, pour aller chercher fortune ailleurs. S'étant rembarqués, ils longèrent la côte du Léonnais et entrèrent dans la baie du Kernic à une lieue de Plouescat. Cette contrée était habitée par des Celtes féroces et intraitables, ennemis de tous les étrangers et immolant sans pitié ceux que de fréquens naufrages jetaient sur leurs côtes hérissées d'écueils. Les dépouilles de ces malheureux faisaient leurs principales richesses, ils les regardaient comme un présent de leurs divinités barbares. \* Saint Pol vit de suite que parmi de pareils sauvages son éloquence serait infructueuse et ses exemples inutiles. Il renonça donc à s'y établir, et s'avancant toujours vers l'est, le hasard lui fit rencontrer un serviteur d'un *jarle* ou chef puissant, renommé dans le pays pour sa justice et son humanité; il se fit conduire près de ce jarle, ou comte, que la vieille légende nomme Guythure et qui habitait l'île de Baz (à une lieue de Saint-Pol

\* Les paysans de ce canton ont conservé jusqu'aujourd'hui des traces profondes de cette férocité de mœurs.

de Léon et séparée du continent par un canal d'un quart de lieue).

Guythure accueillit très-bien le saint et ses compagnons, s'entretint avec lui de son voyage et de ses aventures, et comme Saint Pol lui parlait du refus que le roi Marc lui avait fait d'une cloche qu'il lui avait demandée, des pêcheurs arrivèrent apportant au comte la tête d'un énorme poisson dans la gueule duquel se trouva miraculeusement la cloche tant désirée.

Je laisse le lecteur penser tout ce qu'il voudra de ce miracle, mais quand à la cloche que l'on conserve encore dans la cathédrale de Saint-Pol, je l'ai vue et puis certifier qu'elle existe et de plus qu'elle est réellement d'une très-haute antiquité; elle est d'une figure singulière, ayant la forme d'une pyramide quadrangulaire; ses côtés ne sont point égaux, il y en a deux grands et deux petits. A sa partie supérieure est adaptée une anse, soit pour la suspendre, soit pour la tenir à la main. Ses dimensions ne sont pas considérables, elle a neuf pouces seulement de hauteur, six de largeur sur la base d'un de ses grands côtés et quatre pouces sur celle du petit côté. Elle n'a point été fondue au moule comme les cloches que l'on fait aujourd'hui, mais elle a été battue au marteau comme nos ouvrages actuels de chaudronnerie. Le métal qui la compose est du cuivre rouge mêlé de beaucoup d'argent. Il n'est pas besoin de dire qu'on attribue à cette cloche des vertus miraculeuses, même encore aujourd'hui, on la pose sur la tête des enfans affligés de surdité, pour rendre l'usage de l'ouïe; autrefois quand on

la sonnait ; les malades guérissaient , les morts ressuscitaient , etc. , etc.

Guythure , plus généreux que le roi Marc , fit sans difficulté présent à Saint Pol de cette cloche si précieuse , mais cependant il lui demanda en retour un service important ; un énorme dragon , long de soixante pieds et couvert d'écailles impénétrables , désolait l'île de Baz , dévorant indistinctement les hommes et les bestiaux. Vainement les plus braves avaient tenté de le combattre ; tous avaient succombé dans cette périlleuse entreprise. Guythure , témoin de quelques uns des miracles de notre saint , ne douta pas qu'il n'eût le pouvoir de venir aisément à bout du dragon , et le supplia d'en délivrer le pays. Le saint le lui promit , passa une nuit entière en prières avec ses religieux , au matin célébra la messe et se fit ensuite conduire à la caverne où se retirait le monstre ; une foule de peuple l'accompagnait et lui montra de loin cet antre redoutable dont personne n'osait approcher. Le saint avança hardiment , suivi d'un jeune guerrier des environs de Cléder , qui seul eut le courage de l'accompagner et qui s'offrit de combattre le dragon. Saint Pol bénit son épée et ordonna au reptile de paraître , ce qu'il fit aussitôt en poussant d'affreux sifflemens , alors il lui jeta son étole autour du col , ce qui le rendit immobile et muet ; il le lia et le donna à conduire au jeune guerrier qui le mena , comme un chien en laisse , jusqu'à la pointe nord de l'île. Là le saint lui ôta son étole et lui commanda de se jeter lui-même dans la mer , ce qu'il fit sans hésiter. Le lieu où se précipita ce dragon porte

encore aujourd'hui le nom de *toull ar sarpan* (trou du serpent) et ce nom paraît constater qu'un fond de réalité existe dans cette antique tradition.

Je sais bien que les esprits superficiels, qui rejettent tout sans vouloir rien examiner, ne manqueront pas de traiter ceci de fable; mais qu'on me prête un moment d'attention et je vais faire voir que rien n'est plus naturel que le fond de cette histoire.

Il se présente d'abord ici une question importante, quest-ce que ce *dragon*, qu'étaient-ce que tous ces *dragons* dont fourmillent non seulement les anciennes légendes, mais encore les chroniques du moyen âge et même celles de temps qui ne sont pas encore très-éloignés de nous?

Dissertation  
sur l'existence  
des Dragons.

La réponse à cette question serait l'objet d'une longue, et intéressante discussion sur l'existence des dragons, regardés long-temps comme des animaux fabuleux, mais dont les découvertes récentes faites en Angleterre dans les falaises du Dorset-Shire, ont constaté l'antique existence. Les squelettes entiers et fossiles qu'on y a trouvés de ces animaux extraordinaires, nommés par nos géologistes *Ichtyosaures* et *Ptéropodes*, ont retracé à nos yeux étonnés la conformation et les dimensions des dragons de la fable, que nous ne connaissions plus que par une tradition remontant à l'antiquité la plus reculée.

On objectera que les *Ichtyosaures* et les *Ptéropodes*, qui paraissent avoir été les véritables dragons, n'ont été retrouvés qu'à l'état fossile, qu'ils

ont appartenu à un monde anté-diluvien et qu'ils n'existent plus dans la nature vivante, au moins depuis bien des siècles. J'en demeure d'accord et ne suppose pas non plus que le dragon de Saint Pol, ni ceux dont nos chroniques du moyen âge font mention par centaines, aient été des Ichtyosaures, mais je suis persuadé qu'il faut entendre par ces *dragons* \* de véritables Crocodiles, tels que ceux qui existent aujourd'hui dans la zone torride.

Mais, me dira-t-on, le Crocodile n'habite point nos climats, il ne se trouve que dans les contrées chaudes de l'ancien et du nouveau monde. Cela est vrai pour le présent, mais de ce que ce reptile n'habite plus nos climats, on ne peut pas conclure qu'il ne les a point habités jadis.

En effet, l'histoire ancienne fait fréquemment mention de grands animaux qui habitaient jadis l'Europe tempérée et qui en ont aujourd'hui disparu totalement, pour s'aller réfugier dans des pays plus chauds et dans des contrées peu habitées, soit que la température du continent ait réellement changé, soit que l'homme qui envahit tout les ait forcés de fuir de ses domaines, étendus progressivement par suite de l'accroissement de la civilisation. Ainsi, par exemple, les Lions, qui se voyaient autrefois dans la Grèce et même la Hongrie, ne s'y rencontrent plus aujourd'hui. Au temps des croisades, on en trouvait encore dans la Syrie et l'Asie mineure, à présent ils ont fini ces contrées pour s'aller réfugier dans les déserts de l'Afrique.

\* De nombreux documens nous prouvent que les anciens écrivains ont donné indistinctement le nom de *dragons* à tous les grands reptiles.

Les boas , serpens énormes qui étouffèrent Laocoon , qui arrêtrèrent l'armée entière de Régulus , etc. , ne se voient plus ni en Natolie , ni en Barbarie ; il faut , pour les retrouver , pénétrer jusqu'aux rives du Sénégal , du Gange et de l'Orénoque.

En France , sous la première race de nos rois , nos forêts étaient peuplées de Buffles , d'Urus ou bœufs sauvages , ces animaux aujourd'hui totalement expulsés de l'Europe , se retrouvent seulement dans les montagnes de la Tartarie.

Le Crocodile peut donc bien avoir aussi vécu dans nos climats et les avoir ensuite abandonnés de gré ou de force. Il y a même des preuves certaines que ce reptile a habité la France. Des squelettes entiers de Crocodiles ont été trouvés à l'embouchure de la Seine , dans les falaises de Quilbœuf et d'Honfleur , et les os de ces squelettes n'étaient encore qu'à demi-fossiles. D'après les observations du savant Cuvier , ces squelettes avaient appartenu à des individus infiniment plus grands que ceux existant à présent.

On ne peut révoquer en doute le combat du chevalier Dieudonné de Gozon contre le fameux dragon de l'île de Rhodes , en 1345. Ce dragon ne pouvait être autre chose qu'un Crocodile , cependant on ne trouve plus aujourd'hui de Crocodiles , ni à Rhodes , ni dans tout l'archipel , ni même dans la basse Egypte , à l'embouchure du Nil où ils étaient autrefois si communs.

Je regarde donc comme certain que les *dragons* , mentionnés dans toutes nos chroniques

du moyen âge , n'étaient autre chose que de véritables Crocodiles. \*

Quant à la victoire de Saint Pol sur le dragon , ou plutôt le Crocodile de l'île de Baz , écartons en les accessoires merveilleux et elle paraîtra une chose toute naturelle. Quelque dévot que fût notre saint , nous voyons qu'il compta si peu en cette occurrence sur le secours de ses armes spirituelles qu'il s'adjoignit préalablement un jeune et vigoureux guerrier dont l'épée fut bien certainement l'instrument principal du miracle plutôt que l'étole du prélat , qui ne la passa sans doute au col de l'animal que lorsqu'il fut hors de combat , presque mort , et incapable de nuire. Toutefois ce fut au Saint que le comte Guythure rendit ses principales actions de grâce. Il voulut cependant aussi honorer la valeur du jeune guerrier de Cléder , et pour en transmettre la mémoire à la postérité , il lui donna le surnom de *Ker-gourna-dech* , c'est-à-dire *qui ne sait pas fuir* , en lui enjoignant de le faire porter à ses successeurs : il lui donna en outre des terres , à la possession desquelles furent annexés plusieurs privilèges. \*\*

\* Quelques antiquaires ont voulu que ces combats de Saints contre des Dragons , ne fussent autre chose qu'une allégorie exprimant la lutte du christianisme contre l'idolâtrie , opinion qui paraît d'abord spécieuse. Mais nous ne pouvons l'admettre , puisque dans beaucoup de cas les héros de ces combats , les vainqueurs de ces monstres , ne sont pas des religieux , mais des chevaliers , des seigneurs séculiers , même de simples soldats.

\*\* C'était en mémoire de cette action que , jusqu'en 1790 , les seigneurs de Kergournadech avaient le privilège de se présenter à l'offrande l'épée au côté , en bottes et en éperons

Guythure , tant pour récompenser Saint Pol que pour retenir auprès de lui un si pieux personnage des conseils duquel il voulait profiter au besoin , lui fit la concession entière de l'île de Baz , mais ce que Saint Pol apprécia bien davantage , ce fut un livre d'évangiles que Guythure avait écrit de sa propre main \* et dont il lui fit présent. Ce précieux manuscrit , qu'en 1352 Guillaume de Rochefort , évêque de Léon , fit enrichir d'une couverture d'argent doré , existait encore dans le trésor de la cathédrale au milieu du dix-septième siècle. Qu'est-il devenu ? J'ai consulté sur son sujet ainsi que sur le sort des chartes et archives de cette antique église quelques anciens chanoines et les plus vieux religieux du pays , je n'ai pu en obtenir aucun renseignement. Il est probable que tout a été lacéré , brûlé , détruit enfin en 1793. Un pareil manuscrit serait aujourd'hui d'une valeur inestimable.

Saint Pol s'établit donc dans l'île de Baz avec ses religieux , et le comte vint habiter sur la terre ferme le château de *Castel-Pol*. Bientôt après les Léonnais voulurent avoir notre Saint pour évêque , sa modestie le porta à refuser cette

dorés , le dimanche d'après les octaves de Saint-Pierre et Saint-Pol , jour de la dédicace de l'église cathédrale de Saint-Pol de Léon.

\* On doit remarquer à cette occasion que Guythure et les habitans de son territoire étaient déjà convertis au christianisme quand Saint Pol y arriva , tandis qu'à trois lieues de là , vers Plouescat et tout le long de la côte de Pontusval , Guissény et Abervrach , la population était encore payenne et de mœurs très-barbares.

dignité ; son goût pour la retraite lui faisait d'ailleurs préférer l'humble monastère qu'il venait de fonder dans l'île de Baz. Le peuple voulut l'en enlever malgré lui et l'amener à Castel-Pol ; le sage Guythure ne souffrit pas cette violence : mais il promit à ses sujets qu'il saurait persuader au saint homme de se rendre volontairement à leurs désirs, pour cela il usa de ruse. Judual, roi de Léon, \* était alors à la cour de France, c'est-à-dire à celle de Paris, où régnait le roi Childebert ; il lui écrivit pour le prier de faire sacrer Saint Pol évêque de Léonnais, et chargea le Saint d'aller lui-même porter cette lettre au roi sans lui en faire connaître le contenu, mais lui disant seulement que c'était un message d'une si haute importance qu'il ne pouvait le confier

\* Et non pas de Bretagne, comme le prétendent les historiens. Cette province alors était partagée entre plusieurs rois indépendans les uns des autres, et à l'époque dont nous parlons, ces rois ou chefs étaient *Judual, Comor, Canao, Mac-Liauc, Hoël II* et *Budic*. Il est à regretter qu'on ne puisse savoir au juste sur quel canton chacun de ces princes régnait en particulier, mais il règne une grande confusion sur l'histoire de ces temps obscurs où la Bretagne n'avait pas d'écrivains. L'entêtement des historiens modernes qui se sont toujours obstinés à vouloir que l'Armorique fut soumise alors aux lois d'un seul chef, et qui ont pris à la même époque pour ce chef ~~un~~ tantôt l'un tantôt l'autre des six ou huit qui régnaient en même temps sur un district à part, n'a pas peu contribué à augmenter la confusion qui règne sur la chronologie des premiers princes bretons. Il paraît certain du moins qu'au temps où Saint Pol fut sacré évêque de Léon, *Judual* était roi ou chef suprême du Léonnais, *Comor* régnait sur la partie du Morbihan qui s'étend le long de la mer depuis la baie de La Forêt jusque vers Lorient et le Port-Louis, *Canao* et *Mac-Liauc*, dont quelques-uns, mais à tort, font un même personnage, régnaient probablement en Cornouailles, *Houël II*, surnommé le fainéant, était roi de Nantes et du territoire adjacent.

qu'à sa prudence et à sa sagesse. Saint Pol trompé par ce stratagème confia à son disciple Jaoua la direction de son monastère, et ne fit aucune difficulté de faire le voyage de Paris, entreprise qui alors paraissait presque gigantesque et sans doute était fort périlleuse. A son arrivée dans la capitale, les rois Childebert et Judual instruits par la renommée des merveilles qu'il avait opérées en Bretagne, l'accueillirent avec distinction et ayant pris lecture des lettres dont il était porteur, l'un et l'autre lui décernèrent le titre d'évêque de Léon, lui confirmèrent les donations de Guythure, y ajoutèrent celle de l'île d'Ouessant et de quelques autres terres. Judual lui mit lui-même en main le *Baculus* ou crosse d'ivoire, \* signe de sa nouvelle dignité. Saint Pol, bien étonné de tant d'honneurs, se jeta aux pieds des deux rois, et les supplia de le dispenser d'une charge qu'il ne se sentait pas capable de supporter, mais les princes insistèrent et il fallut bien qu'il acceptât. Il fut sacré dans la cathédrale de Paris (simple église alors sous l'invocation de Saint Vincent, bâtie au milieu des ruines d'un temple payen dont depuis on a retrouvé d'intéressans débris).

\* La crosse des anciens évêques n'était vraiment qu'une imitation du *Baculus* ou du *Lituus* des augures et des prêtres du paganisme, et ce n'était de même qu'une longue canne surmontée d'un *Tau* ou traverse en forme de T, absolument comme une béquille. Ce tau était diversement orné et travaillé. Cette forme de crosse, dont j'ai vu plus d'un exemple, fut en usage en France jusque dans le douzième siècle. Alors, on lui en donna une autre en surmontant la canne d'un ornement composé d'enroulemens de feuillage comme nos évêques la portent actuellement.

Deux jours après son sacre, il repartit pour la Bretagne afin d'y prendre possession de son diocèse. Guythure prévenu de son arrivée, fut au-devant de lui à la tête de toute sa cour, jusqu'aux bords de la rivière de Morlaix qui alors portait le nom celtique de *Keulent*. Il lui fit une réception magnifique, et le conduisit dans sa cathédrale bâtie depuis plusieurs années par ce chef célèbre appelé Conan Meriadec que tous les chroniqueurs, tous les légendaires placent à la tête de la série des rois bretons, quoique tous varient sur l'époque précise de son existence en Armorique.

Saint Pol après son installation s'occupa de la discipline ecclésiastique de son diocèse, y fit plusieurs établissemens, fonda deux nouveaux monastères, l'un près de Kerlouan, l'autre dans la paroisse de Plougars (il ne reste nulle trace de ces monastères, les Normands les ayant rasés de fond en comble en 878). Il pourvut les douze prêtres qui l'avaient toujours accompagnés des principales fonctions et dignités de son église. Il fut ensuite faire un voyage en Cornouailles Armorique, et là s'exerça encore contre un dragon qui désolait la contrée et dont il la délivra.

Toujours épris du désir de retourner dans sa solitude de l'île de Baz, Saint Pol que son grand âge semblait autoriser à abandonner les affaires du monde, se démit de son évêché en faveur de son neveu Jaoua; mais le nouvel évêque ne vécut qu'un an, son successeur Tiernomallus le suivit de près au tombeau. Le peuple redemanda Saint Pol avec tant d'instances qu'il vint malgré

lui reprendre ses fonctions pastorales. Toutefois ce fut pour peu de temps : accablé d'années et ses forces diminuant sensiblement, il se démit une seconde fois, fit élire à sa place en 565 le chanoine Cetomerinus, et se retira à son monastère de Baz; il s'y livra à tous les actes de la plus austère dévotion, et contre toute attente, sa vie se prolongea encore de beaucoup, car ce ne fut qu'en 594 qu'il mourut, à l'âge de cent deux ans. Son corps fut transporté à Castel-Pol, où on lui fit dans la cathédrale de magnifiques obsèques.

Telle est l'histoire réelle de Saint Pol de Léon, c'est-à-dire, son histoire dépouillée de toutes les fables et de tout le prestige merveilleux dont l'ont environnée les légendaires. La ville de Léon, la *Leonica* de César, pour honorer sa mémoire adjoignit son nom au sien, et s'appella depuis *Saint-Pol de Léon*. Le château du comte Guythure, nommé par la même raison *Castel-Pol*, était bâti sur la hauteur qui domine la ville du côté du chemin de Roscoff. Ce château, au sixième siècle, n'avait sûrement comme toutes les fortifications françaises de cette époque qu'une enceinte terrassée, palissadée en bois et entourée d'un fossé. Plus tard, il prit une autre forme, et à mesure que l'architecture militaire se perfectionna et s'accrut, il eut un donjon, des tours et des remparts en pierre. Au douzième siècle, il passait pour être très-fort, mais ayant été pris par les Anglais, il fut rasé en 1163, et depuis cette époque la ville de Saint-Pol est demeurée sans aucune défense.

Dès l'an 643, Saint-Pol de Léon, par suite des progrès du christianisme et de la civilisation qui y faisaient fleurir l'agriculture et le commerce, s'était accrue au point d'être déjà une ville notable, puisque le 10 mai de cette année les chefs de la Bretagne s'y réunirent pour tenir une assemblée solennelle des états de cette province.

Outre un grand nombre de maisons particulières fort anciennes et remarquables par leur architecture gothique qui porte en général le cachet des quatorzième et quinzième siècles, la ville de Saint-Pol renferme des édifices dignes de l'attention des étrangers, surtout des anti-  
 quaires. Le premier qui mérite d'être cité est sans contredit sa cathédrale : c'est le plus considérable et celui dont l'ensemble est le plus régulier.

6. Cathédrale  
 de  
 Saint-Pol de  
 Léon.

On serait dans une grande erreur si on croyait voir dans cet édifice gothique celui que fonda au cinquième siècle le roi Conan Mériadec. Cette cathédrale primitive qui probablement n'était bâtie qu'en bois n'existe plus depuis des siècles : elle fut dans le dixième dévastée par les Normands. Sur l'emplacement même qu'elle occupait, on en réédifia une autre et cette fois en pierre de taille. Ce second édifice n'est pas non plus parvenu jusqu'à nous : tombant en ruines au commencement du quinzième siècle, il fut démoli, et sur ses fondations on érigea enfin l'église que l'on voit aujourd'hui. De toutes les cathédrales de Bretagne, c'est celle dont le plan est le plus régulier, mais le style de son architecture porte le type de la décadence du gothique arabe, rien n'y est léger, élégant ni hardi. Les

arcades des bas côtés sont basses, la nef est peu élevée; les deux clochers qui s'élèvent de chaque côté du portail sont lourds, et ne sont qu'une pesante imitation de l'élégant clocher de Creisker qui s'élève à peu de distance. Les arcades de ce portail étaient jadis ornées de statues, mais elles ont été brisées en 1793, et j'ignore quels personnages elles représentaient.

Au côté méridional est cependant une rosace digne d'être remarquée par son travail assez délicat et la grandeur de ses dimensions.

Il n'existe plus rien des vitraux coloriés qui remplissaient les ogives des fenêtres.

La boiserie du chœur et des stalles, échappée en grande partie au vandalisme, est remarquable par la délicatesse de ses sculptures gothiques.

Au pied des marches du maître autel est une grande tombe plate en marbre noir. Cette tombe, chargée d'une inscription que les révolutionnaires ont martelée, indique l'emplacement où reposaient les cendres de Saint Pol.

Cette cathédrale renfermait aussi le tombeau du fameux roi Conan Mériadec, mais il a disparu depuis long-temps, et personne n'a pu me dire dans quelle partie de l'église il était situé dans l'origine. Selon M. de Cambry, une table de cuivre verticalement placée et portant cette inscription,

7. Tombeau  
de Conan  
Mériadec.

*Hic jacet Conanus, rex Britonum*

indiquait le lieu de la sépulture de ce roi,

mais M. de Cambry ne l'avait pas vu lui-même, et il dit que depuis longues années les chanoines de la cathédrale l'avaient fait enlever, parce qu'elle gênait la marche de leurs processions.

Un grand et massif sarcophage de pierre, chargé de quelques ornemens et qui porte le caractère d'une antiquité reculée, attira mon attention ; il est déposé contre le mur d'un des bas côtés, mais il est aisé de voir que ce n'était pas là son emplacement primitif et qu'il provient d'une autre partie de l'église. Les ornemens qui le décorent sont du style le plus barbare, et portent le cachet des premiers siècles de notre ère ; se sont des arcades très-surbaissées supportées par des pilastres bas et écrasés : à la tête de ces arcades est représenté un arbre dépouillé de ses feuilles, emblème de la mort.

Sur l'extrémité la plus large de ce cercueil est sculpté, en dehors, un arbre qu'à la forme de ses feuilles je pris d'abord pour un chêne, mais en considérant les *vrilles* \* qui sont jointes au feuillage, je me suis convaincu qu'on avait voulu représenter un cep de vigne. A l'extrémité opposée est sculptée une croix fleuronée.

Ce sarcophage grossièrement travaillé, noirci par le temps et infiniment plus ancien que l'édifice qui le renferme, était presque ignoré des habitans de Saint-Pol, et quand je le leur

\* Terme de botanique, par lequel on désigne ces appendices roulés en spirale, au moyen desquels la vigne et d'autres plantes grimpantes s'attachent aux corps qui les soutiennent.

fis remarquer , aucun d'eux ne put me donner sur son sujet le plus léger renseignement. Il provient indubitablement de la cathédrale primitive et a échappé aux ravages des Normands. Sa forme et le style des ornemens dont il est chargé me paraissent devoir appartenir à l'époque du cinquième siècle. Il me semble infiniment probable même que c'est là le véritable cercueil qui contenait les restes du roi Conan Mériadec.

On n'a que des données vagues et incertaines sur l'histoire de Conan Mériadec et sur l'époque précise où il a régné en Bretagne ; tout ce qu'on en peut dire avec certitude , c'est qu'il en fut un des premiers et des plus célèbres chefs , mais on ne peut sans témérité affirmer quelque chose de plus , tant il y a de divergences dans ce qu'en ont dit les chroniqueurs et les légendaires de Bretagne.

En effet , selon les uns il était né dans la Bretagne Armorique et y régnait en 458 , lorsque Riwal ( Righ-wall , mot-à-mot *le roi Gallois* ) chef de la Bretagne insulaire , y descendit , en fit la conquête , et s'y établit avec ses deux fils Urbien et Donot.

Selon d'autres , Conan vivait dans le quatrième siècle et mourut en 393.

Selon d'autres encore il mourut en 421 , et ce Riwal que l'on a dit son vainqueur et l'usurpateur de ses états , devient son fils et lui succède légitimement.

Suivant la version du P. Albert Legrand , Conan Mériadec était né dans la Bretagne insulaire , son père se nommait Agrippinus et sa mère Demetia ; il passa la mer à la suite du tyran Flavus-Maximus Clemens , fit la conquête de l'Armorique en 382 , et mourut en 388. Cette version , quoiqu'assez généralement adoptée et même en grande partie par les savans auteurs de la grande histoire de Bretagne , me semble évidemment fausse. Un paradoxe y frappe au premier aperçu ; c'est de voir un prince portant un nom celtique , issu d'un père et d'une mère de familles romaines , ce qui n'a pas l'ombre de vraisemblance. Selon D. Lobineau , le père de Conan ne se nommait point Agrippinus , mais Gerenton , nom dont l'origine est inconnue et qui me paraît même altéré. Du reste ni Albert Legrand ni D. Lobineau ne produisent de preuves à l'appui de leurs assertions.

Au milieu de ce dédale d'opinions et de faits différens , comment démêler la vérité , lorsque surtout on manque de documens certains et que l'histoire contemporaine est elle-même remplie d'obscurité , faute d'analystes véridiques ?

Ce qui me paraît le plus vraisemblable sur ce sujet , c'est que Conan Mériadec naquit réellement dans notre Bretagne Armorique , de parens Armoricains , qu'il y florissait vers la fin du quatrième siècle , qu'alors ses exploits et ses qualités supérieurs l'ont rendu en quelque sorte le Charlemagne des Bretons , qui l'ont toujours cité comme un grand prince ; qu'enfin il mourut au commencement du cinquième siècle , vers

l'an 421. Nous avons dit qu'il est aujourd'hui évidemment prouvé que les poèmes de la table ronde ne sont autre chose que de très-anciennes chroniques, en vers, de l'histoire de Bretagne, d'après cela je suis persuadé que le fameux roi de Léon, *Meliadus* ou *Meriadus*, dont parlent ces poèmes et qu'ils donnent pour père au vaillant Tristan de Léonnais, n'est autre chose que le roi Mériadec lui-même, dont les traducteurs qui ont mis ces poèmes du breton en latin au douzième siècle, ont altéré et latinisé le nom.

Quant à Riwal ou Righ-Wall, qui succéda à Conan comme roi de Léon et comme usurpateur selon certains auteurs, tandis que d'autres en font son véritable fils, l'opinion de ces derniers est prouvée par le surnom qu'il portait; on l'appelait en effet *Riwal mur-mac-Con*, ce qui signifie en celtique *Riwal, fils de Conan le grand*.

La cathédrale de Saint-Pol renferme encore un objet d'antiquité qui lui est de beaucoup antérieur et qui provient indubitablement de la cathédrale primitive. C'est un baptistère ou cuve de pierre grossièrement taillé et qui servait pour les baptêmes tels qu'on les faisait dans les premiers siècles de l'église, c'est-à-dire par immersion. Cette cuve est de forme demi-circulaire, elle a quatre pieds cinq pouces de diamètre, quatre pieds deux pouces de long et dix-huit pouces de creux. Sa hauteur, mesurée en dehors, est de deux pieds. Du reste le sol de cette église est pavé de pierres tumulaires qui n'offrent rien de remarquable que quelques écussons blasonnés presque effacés.

7. Cuve pour  
les baptêmes  
par immersion.

8. Tombeau  
d'Alain  
de Kerouseré,  
évêque de Léon.

En creusant , il y a trois ou quatre ans , pour faire des réparations sous le maître autel , on découvrit un tombeau en tuf chargé de sculptures gothiques et d'écussons armoriés : les ouvriers le brisèrent et je n'en vis que les débris. Au genre de ses ornemens je reconnus l'époque du quinzième siècle , et dans ses écussons les armoiries de la famille de Kerouseré. Ces indices et le lieu où il fut trouvé , ne laissent pas douter que ce tombeau ne soit celui d'Alain de Kerouseré , évêque de Léon , mort en 1445. Avec quelques précautions on aurait pu facilement l'extraire , sans le mutiler , du lieu où il était enfoui et le restaurer dans quelque lieu apparent de la cathédrale , où il eût parfaitement bien figuré tout en rappelant le nom d'une des familles historiques du pays.

9. Tombeau  
de François de  
Visdelou ,  
évêque de Léon.

Derrière le chœur , du côté de l'épître , est le monument en marbre blanc de François de Visdelou , évêque de Léon , mort en 1671. Sur le sarcophage est la statue de cet évêque ; il est à demi-couché et dans son costume épiscopal. cette statue est fort bien exécutée , on assure qu'elle rend très-exactement les traits de ce prélat , dont on possède des portraits originaux dans sa famille encore existante. Voici l'inscription gravée sur ce tombeau.

*Franciscus Visdelou Leon. epus et Comes ,  
annæ austricæ gal. reginæ concion. et epus  
malaurcæ. Dein epi Corisop. coadjutor , demum  
Leon. epus et Comes.*

*Obiit XVIII maii an. M.D.C.LXXI.*

En dedans de la mître que la statue tient appuyée contre sa poitrine, on lit

*Nicolas de la Colongé, fecit.*

An. MDCCXX.

Nous ignorons quel était ce sculpteur la Colongé, c'est la seule fois que nous ayons entendu parler de lui; il n'était pourtant pas sans mérite, à en juger par le bon goût et la parfaite exécution du monument dû à son ciseau.

Un des objets les plus singuliers que renferme la cathédrale de Saint-Pol, est la triple tête ou figure à trois faces que l'on voit peinte près du cul de lampe d'une voûte du bas côté, vis-à-vis le chœur et du côté de l'épître, à l'entrée d'une chapelle particulière fondée par la famille du Dresnay.

10. Figure  
à trois faces

Cette figure, d'un dessin grossier, est environnée d'un cartouche sur lequel sont tracés, en caractères gothiques, ces mots *ma Douez, mon Dieu*. Cet emblème de la triple divinité, réunie en une seule, mérite une sérieuse attention et est digne de la méditation des savans qui se livrent à des recherches relatives à l'origine des cultes, car ce symbole d'une religion trinitaire appartient non seulement au christianisme, mais à des religions infiniment plus anciennes, desquelles les chrétiens l'ont emprunté. La cathédrale de Saint-Pol est je crois la seule église de France qui possède cette figure emblématique. Il eût été important de savoir si elle existait primitivement dans l'édifice qui a précédé l'église actuelle et si

elle y a été rétablie d'après l'ancienne tradition , la chose me paraît probable , mais on ne peut pourtant l'affirmer.

Les évêques de Léon étaient seigneurs temporels de la ville de Saint-Pol , et dans des temps modernes prenaient le titre de comtes de Léon , ainsi qu'on l'a vu dans l'épithaphe de François de Visdelou. Ils jouissaient des droits de bris et d'épaves sur les côtes de leur diocèse , et possédaient encore d'autres droits d'un revenu considérable.

Le cérémonial usité jadis pour la réception d'un évêque de Léon , lors de sa première entrée dans sa ville épiscopale , mérite d'être rapporté. On y verra avec plaisir ces usages curieux des anciens temps , et surtout l'exemple de cette réciprocité de devoirs entre le seigneur et ses vassaux , qui , dans les temps féodaux , maintenaient dans l'état un équilibre salutaire.

Le 17 mars 1422 , Philippe de Coat Kiz , évêque de Léon , se rendant pour la première fois dans la ville de Saint-Pol , arriva avec une belle et grande escorte près de l'église de Saint-Pierre , là il fit halte , et Tanguy de Kermavan l'un des seigneurs les plus qualifiés du Léonnais , mit pied à terre et vint , le chapeau à la main , prendre la bride du cheval de l'évêque , qu'il conduisit jusque sous le portail de l'église Saint-Pierre , où le prélat descendit de cheval , le seigneur de Kermavan lui tenant l'étrier. A raison de ce service , le cheval et tout son harnois lui demeurèrent en toute propriété. L'évêque s'assit

dans un fauteuil , le seigneur de Kermavan , pour obéir aux lois de son fief , lui ôta ses éperons , lui tira ses bottes , lui enleva son manteau et son chapeau , lesquels effets lui appartenrent dès ce moment. Les chapelains de l'évêque le revêtirent de ses habits et ornemens pontificaux , et il entra dans l'église avec tout son clergé. Après y avoir fait une oraison , il appela à haute voix les seigneurs Tanguy de Kermavan , Alain de Coëlivy et Guyomar de Kervern , en leur signifiant que comme vassaux de l'église de Saint-Pol ils devaient porter chacun un pied du fauteuil dans lequel il allait faire son entrée dans la ville et en outre faire serment de le défendre lui et les droits de son église envers et contre tous. Les trois chevaliers firent ce serment et dirent qu'ils étaient prêts d'obéir. En ce moment une discussion s'éleva pour savoir à qui il appartenait de porter le quatrième pied du fauteuil. Prigent de Coetmenec et Henry de Penmarc'h ( ce dernier âgé seulement de huit ans ) , se disputèrent cet honneur : après une contestation assez longue , le prélat trouvant que d'une part les droits de Prigent de Coetmenec n'étaient pas suffisamment établis , et que de l'autre le seigneur de Penmarc'h était beaucoup trop jeune , décida que l'honneur d'être le quatrième porteur serait décerné à Henry du Chastel , seigneur de Kerazret , mais pour cette fois seulement , et sans tirer à conséquence.

Cette affaire arrangée , le cortège sortit et se mit en marche pour entrer en ville , mais en repassant sous le porche de l'église Saint-Pierre ,

l'évêque s'arrêta un moment , et mettant la main sur sa poitrine fit serment à son tour aux quatre seigneurs ci-dessus nommés et représentant la noblesse du diocèse , de les conserver , confirmer et maintenir dans tous leurs droits , privilèges et franchises. Après cette formalité on se remit en marche et on arriva à la porte de la ville que l'on trouva fermée. Le sieur Guillaume Henry , écuyer , procureur-syndic des habitans de la ville de Saint-Pol , sortit par le guichet et requit le prélat de prêter le serment que ses prédécesseurs avaient coutume de prêter aux bourgeois de Saint-Pol , lors de leur entrée dans cette cité. Il y obtempéra , et jura de conserver les droits , privilèges et franchises de l'église Léonnaise , de conserver les bourgeois et habitans de la ville de Saint-Pol de Léon et leur dite ville , en leur franchises , libertés et anciennes immunités. Ce serment prêté et l'acte en ayant été dressé , la porte de la ville fut ouverte , le cortège y entra et marcha vers la cathédrale ; arrivé au portail principal de cette église , Jean de Vigeris , archi-diacre d'Akre-Léon , se présenta devant le nouvel évêque et le requit , au nom du chapitre , de lui prêter serment de maintenir les droits et privilèges des chanoines et de les protéger envers et contre tous. Ce serment ayant été prêté , les portes de la cathédrale s'ouvrirent , l'évêque y fit son entrée , renouvela ce dernier serment , en arrivant à la porte du chœur , puis une troisième fois encore au pied du maître autel. La grande messe fut solennellement chantée , à la suite de laquelle l'évêque se rendit à l'évêché où il se mit à table pour dîner. A l'issue de ce repas , les seigneurs

de Kermavan , de Coëtivy , de Kervern et de Kerazret , se saisirent de toute la vaisselle qui avait servi au festin , laquelle leur appartenait de droit en raison du service qu'ils avaient fait à l'évêque en portant son fauteuil depuis l'église Saint-Pierre jusqu'à la cathédrale.

Telles furent pendant plusieurs siècles les cérémonies observées lors de l'entrée des évêques de Léon. Dans les derniers temps la plupart étaient tombées en désuétude ou avaient été remplacées par des redevances pécuniaires.

Nous croyons faire plaisir à plus d'un lecteur en donnant ici la liste chronologique des évêques de Léon ; elle intéressera beaucoup de familles bretonnes encore existantes et qui comptent parmi leurs ancêtres plusieurs de ces prélats.

## CATALOGUE CHRONOLOGIQUE

### *Des Evêques de LÉON.*

---

- 1.° Saint Pol , mort en 594 , après avoir résigné deux fois son diocèse.
- 2.° Saint Jaoua , mort en 554.
- 3.° Tiernomal , mort en 556.
- 4.° Saint Pol reprend son évêché jusqu'en 590 qu'il résigne à
- 5.° Cetomerinus , mort en 602.
- 6.° Saint Goulven , en 617.
- 7.° Saint Tenenan , en 635.
- 8.° Saint Houardon , en 650.
- 9.° Saint Goueznou , en 675.

- 10.° Gislebert, mort en 701.
- 11.° Omenesius, en 735.
- 12.° Guyomarc'h, en 783.
- 13.° Leonorius, en 813.
- 14.° Liberalis, en 865 ou 867.
- 15.° Isaias, en 878, à ce qu'on croit.
- 16.° Octreo, en 940.
- 17.° Hedenus, en 962.
- 18.° Marbo, en 995.
- 19.° Eudon, en 1033.
- 20.° Salomon, en 1098.
- 21.° Jacques, en 1122.
- 22.° Wallo ou Gallo, en 1134.
- 23.° Salomon, en 1161.
- 24.° Hamon de Léon, fils puiné d'Hervé,  
vicomte de Léon, en 1172.
- 25.° Barthelemy, en 1177.
- 26.° Guy, en 1180.
- 27.° Yves Touill, en 1186.
- 28.° Jean, en 1202.
- 29.° Jean, en 1227.
- 30.° Derrien, en 1262.
- 31.° Yves, ... date de la mort ignorée.
- 32.° Guillaume de Kersauzon, en 1327.
- 33.° Pierre, en 1340.
- 34.° Yves de Tresguidy, en 1347.
- 35.° Guillaume Ouvroin, en 1359.
- 36.° Guillaume de Rochefort, en .... date de  
la mort ignorée.
- 37.° Jean du Juch, en 1369.
- 38.° Pierre Ouvron, en 1385.
- 39.° Guy le Barbu, en 1410.
- 40.° Alain de Kerazret, en 1414.
- 41.° Alain, en 1420.

- 42.° Philippe de Coëtkiz , transféré à l'archevêché de Tours , mort en 1427.
- 43.° Jean Validire , . . . mort ignorée , en août pourtant vers 1434.
- 44.° Olivier , mort 1435.
- 45.° Jean Prégent , transféré à l'évêché de Saint-Brieuc , en 1443.
- 46.° Alain de Krouseré , en 1445.
- 47.° Guillaume Ferron , on ignore la date précise de sa mort.
- 48.° Vincent de Kerleau , mort en 1476.
- 49.° Michel Guibé , nommé archevêque de Dol en 1478.
- 50.° Thomas James , transféré aussi à l'évêché de Dol en 1482.
- 51.° Alain le Maoût , transféré en 1483 à l'évêché de Quimper.
- 52.° Antoine de Longueil , mort en 1500.
- 53.° Jean de Kermavan , en 1514.
- 54.° Guy le Clerc , en 1521.
- 55.° Christophe de Chavigné ou Chauvigné , se démet en 1554.
- 56.° Rolland de Chauvigné , se démet à son tour en 1562.
- 57.° Rolland de Neuville , mort 1613.
- 58.° René de Rieux , destitué en 1635.
- 59.° Robert Cupif , transféré à l'évêché de Dol en 1648.
- 60.° René de Rieux , réintégré dans l'évêché de Léon , meurt en 1651.
- 61.° Henry-Marie de Laval de Bois-Dauphin , mort en 1693.
- 62.° François Videlou , mort en 1671.
- 63.° De Montigni , . . . . .

- 64.° Pierre de Neboux de la Brosse, mort en 1701.  
 65.° Jean-Louis de la Bourdonnaye, en 1745\*.  
 66.° Jean-Louis Gouyon de Vaudurand, . . . .  
 67.° N. d'Andigné, . . . .  
 68.° De la Marche, fondateur et bienfaiteur du  
 collège de Saint-Pol de Léon.

11. Eglise  
 de N. D. de  
 Creizker.

Après la cathédrale, l'édifice le plus remarquable de la ville de Saint-Pol est l'église de Creizker.

Si l'on s'en rapporte aux légendaires, cette église ne fut dans le principe qu'une simple chapelle bâtie au sixième siècle par Saint Kirech, chanoine et grand vicaire de Léon ; on la nomma *Creizker*, parce qu'elle se trouvait alors au centre de la ville, et que ce mot celtique signifie effectivement *milieu de la ville*. A la fin du quatorzième siècle, cette antique chapelle tombait de vétusté : le duc Jean IV la fit reconstruire avec beaucoup de magnificence et telle qu'on la voit aujourd'hui, selon toutes les règles du plus beau style gothique. Cette époque était en effet celle du plus haut degré de perfection de ce genre d'architecture. L'arcade ogive qui forme l'entrée du porche est d'une forme admirable et elle est enrichie d'ornemens très-déliés. Sous ce porche étaient placées les statues des douze apôtres : elles n'existent plus.

Le clocher est sans contredit le plus bel ouvrage de ce genre que nous possédions en France.

\* On raconte sur ce prélat une singulière anecdote, l'opinion générale était qu'il avait à ses ordres un esprit familier qui obéissait à ses moindres volontés, et finit par lui prédire positivement le jour et l'heure de sa mort.

C'est une tour carrée très-élevée dont la masse se trouve dissimulée par de longues fenêtres en ogives : elle est surmontée par une corniche et une balustrade élégante d'où s'élançait une flèche travaillée à jour et flanquée de quatre clochetons d'une admirable légèreté. Ce clocher a trois cent soixante-dix pieds de hauteur totale. La beauté de ses proportions, l'élégance de toutes ses formes frappèrent le maréchal de Vauban lorsqu'il vint en 1671 visiter les ports de la Bretagne. Il dit que c'était l'édifice le plus hardi qu'il eut jamais vu, et certes il était bon juge en cette matière. Effectivement, toute la masse, tout le poids de ce clocher entièrement construit en granit, ne portent que sur quatre piliers de neuf pieds et demi de diamètre taillés selon l'usage en forme de faisceaux de petites colonnes.

Au-dessus de la belle arcade du porche était sculpté l'écu de Bretagne semé d'hermines et timbré d'un casque : il a été détruit. Les écussons armoirés de plusieurs autres seigneurs dont la munificence avait contribué à l'édification de cette église, se voyaient également au-dessus de ce porche : on y peut remarquer encore les encadrements gothiques qui les environnaient, mais les armoiries ont été effacées. L'intérieur de l'église ne présente rien d'intéressant ; mais la maîtresse vitre est aussi admirable par la délicatesse de son travail.

A l'entrée de la ville, du côté de l'occident, on voit quelques arcades ogives, ruines de l'ancien couvent des carmes fondé en 1528 et réparé en 1618. On m'a assuré que l'église contenait

12. Ancien  
couvent  
des Carmes de  
Saint-Pol.

plusieurs bas-reliefs très-curieux par les bizarres allégories qu'ils représentaient. On y voyait entre autres l'image de *la truie qui file*, sujet grotesque que j'ai remarqué dans plusieurs autres églises anciennes de divers endroits de la France et qui représente réellement une truie debout et paraissant filer avec une quenouille placée à son côté. Partout j'ai trouvé la même tradition attachée à cette figure. Un seigneur très-débauché et la terreur des femmes de ses domaines, revenant un jour de la chasse, voit au bord d'un chemin une jeune et charmante bergère occupée à filer en gardant ses brebis. Le libertin s'enflamme à son aspect et veut lui ravir de force ses plus précieuses faveurs. La jeune fille, qui d'ailleurs était renommée par sa sagesse et sa piété exemplaire, invoque le secours de la Vierge et la supplie de lui donner sur-le-champ la figure d'un animal hideux afin d'être délivrée des attentats de son seigneur, et pour qu'à l'avenir ses attraits ne l'exposassent plus à la poursuite des hommes. Elle fut exaucée aussitôt et transformée en truie. C'est en mémoire de ce miracle que l'on voit parmi les sculptures de plusieurs de nos vieilles églises l'image de cette truie à quenouille.

Le cimetière de Saint-Pol de Léon, situé à l'entrée de la ville du côté de l'orient, est environné d'un mur à hauteur d'appui sur lequel de distance en distance sont élevés d'anciens reliquaires ou charniers destinés à recevoir les ossemens qu'on exhume en creusant de nouvelles fosses. Dans l'intérieur de cette enceinte funèbre

sont érigées çà et là des édicules en pierre où l'on a représenté les stations de la passion de N.-S. ; mais ces petits édifices sont modernes, ainsi que l'église de Saint-Pierre bâtie à l'extrémité du cimetière sur les ruines d'une ancienne chapelle de la Vierge. Parmi les tombeaux qui se pressent dans cette enceinte, on remarque ceux des familles du Dresnay, de Réals, de Coëtiy, du respectable abbé Péron, dernier principal du collège de Saint-Pol, dont ses vertus faisaient l'exemple : près de lui sont les modestes monumens des abbés Le Gall et Lescoat, tous deux professeurs du même collège ; leur instruction, l'aménité de leur caractère les ont fait vivement regretter de tous ceux qui les ont connus.

A un demi quart de lieue de la ville, et sur le bord de la mer, est le village de *Penpoull* ; c'est à proprement parler le port de Saint-Pol de Léon, et quoiqu'il n'y puisse aborder que de petits bâtimens caboteurs, il paraît qu'anciennement il s'y faisait un très-grand commerce, et que ce lieu aujourd'hui presque abandonné et habité seulement par de pauvres pêcheurs, était une place opulente. Toutes ses maisons, d'architecture fort ancienne, sont remarquables par leur apparence, par leur grandeur et par le genre de leur construction qui est celui qui n'était usité jadis que pour les maisons de la noblesse ; plusieurs étaient fortifiées, et on voit au portail de quelques-unes des meurtrières pour placer de l'artillerie.

De ce rivage on découvre une vue des plus admirable et des plus étendue : toute la baie

de Morlaix se présente aux regards du spectateur avec ses roches de formes variées ; le château du Taureau dont les remparts semblent sortir du sein des ondes ; l'île Callot où en 502 le prince Righ-Wal Mur-mac-Con défit les Normands descendus en Léon sous le commandement d'un chef redoutable nommé Corsolde. En mémoire de quoi une chapelle votive dédiée à N.-D. est érigée sur l'île même. Le village de Carantec, les côtes de Plouezoch et de Saint-Jean-du-Doigt bornent l'horizon dans le lointain.

14. Manoir  
de Gourveau

Entre Penpoull et Saint-Pol de Léon, on remarque un ancien manoir appelé Gourveau ; c'est un vieil édifice de la fin du seizième siècle, sans doute un arrière fief, mais je n'ai pu découvrir de qui il relevait.

Tout auprès encore est le château de la Ville-neuve, appartenant aujourd'hui à M. le comte de Guébriant, mais c'est un édifice tout-à-fait moderne.

15. Manoir  
de Kerangouez.

A une bonne demie lieue de la ville, en se dirigeant vers le sud, on trouve le manoir de Kerangouez, édifice du quatorzième siècle. Ses portes sont en ogives, ses fenêtres à croisée de pierre comme toutes celles de ce temps. Dans l'angle de la cour, à gauche, est une tour hexagone dans sa partie basse, ronde à son sommet. Au pied est la porte d'entrée du manoir décorée d'ornemens gothiques. On monte dans la tour par une fort belle vis en pierre de taille. En dehors et au-dessus de la grande croisée qui surmonte le portail, est sculpté un écusson

chargé de trois chevrons et surmonté d'un casque portant pour timbre une tête de cheval. Sur un cartouche développé est écrite en caractères gothiques quarrés la devise bretonne de la famille de Kerangouez : *Mutoudez*, taisez-vous.

En 1503, Yves Riou, sieur de Kerangouez, était attaché au service de la reine Anne de Bretagne.

Cette famille est fondue depuis long-temps dans celle de Cleuzdon qui habite les environs de Tréguier.

Entre le manoir de Kerangouez et la métairie de Keryvin, on voit un monument druidique : un Dolmen bien conservé ayant dix-huit pieds de longueur totale, sur huit de hauteur mesuré en dehors. Sa plate-forme est composée de deux pierres très-massives. Nous avons déjà souvent parlé de ces autels celtiques en traitant des Antiquités du Morbihan : nous les rencontrerons fréquemment encore dans le Finistère.

On en voit un analogue, mais beaucoup plus considérable, près du chemin de Saint-Pol à Roscoff, dans un champ appelé *Parc-ar-dolmen*, voisin du manoir de Kavel. Malheureusement les pierres de ce monument ont été en partie dérangées, et en quelques endroits on l'a enterré presque au niveau de sa plate-forme. On remarque sur une des pierres de cette plate-forme un déversoir pratiqué exprès pour l'écoulement du sang des victimes.

En creusant la terre tout auprès, on a trouvé une lame d'épée en airain, mais qui était telle-

16. Dolmen,  
ou Autel  
druidique,  
près Keryvin.

17. Autre  
Dolmen, près  
de la route  
de Roscoff.

ment oxidée qu'elle tomba en pièces quand on voulut l'enlever ; une hache d'airain longue de cinq pouces six lignes, et un de ces instrumens singuliers aussi d'airain qui se rencontrent si communément sous les monumens celtiques et qui font le désespoir des antiquaires par la difficulté d'en deviner l'usage. Ce sont des espèces de coins creux, quelquefois tout unis, quelquefois ornés de cannelures comme dans celui-ci et garnis d'un côté à leur partie supérieure d'une petite anse. On en trouve de toutes les dimensions, depuis six à sept pouces jusqu'à deux pouces de long. Et souvent dans les fouilles exécutées sous les monumens dont il s'agit, on en rencontre à la fois une très-grande quantité. Les savans se sont mis l'esprit à la torture pour en deviner l'usage, et aucun n'a pu le faire d'une manière satisfaisante. J'avoue moi-même que je ne me sens pas capable de faire mieux, et je ne conçois guère ce que pouvaient être ces coins dont les uns égalent presque la taille du fer de nos coignées actuelles, tandis que d'autres en sont pour ainsi dire la miniature. Il me semble pourtant que ce sont ou des instrumens de sacrifice ou la garniture de quelque sorte d'armes.

La hache et le coin trouvés près du dolmen dont il s'agit, sont actuellement en ma possession, je les conserve dans mon cabinet.

18. Manoir  
de Kersaliou.

En quittant ce dolmen et revenant vers la ville, on aperçoit à gauche du chemin de Roscoff le joli manoir de Kersaliou dont les bâtimens irréguliers se groupent d'une façon très-pittoresque au milieu des grands arbres qui les en-

vironnent. Le portail est surmonté de créneaux ; et on voit à droite et à gauche une meurtrière pour placer des *fauconneaux* , petite pièce d'artillerie d'une livre de balle , très en usage au seizième siècle pour la défense des châteaux particuliers. Au fond de la cour est la porte gothique du principal corps de logis , et à sa gauche une tour ronde unie à une tourelle à cul de lampe. Ce manoir appartenait dans l'origine à la famille de Kersaint-Gilly , famille très-ancienne et qui a compté parmi ses membres plusieurs chevaliers renommés. Elle existe encore en Léonnais mais florissait surtout au quatorzième siècle. Les descendans de cette famille verront peut-être avec plaisir la pièce suivante qui peut constater l'ancienneté de leur souche ; c'est une quittance de Guillaume de Kersaint-Gilly de l'an 1363. Nous en avons soigneusement conservé l'orthographe.

« Sçaichent touz que je Guillaume de Kaersaint-  
 » Gilly , confesse avoir eü et reçeü de Philippe  
 » de Saint-Pere commis à recevoir et distribuer  
 » les deniers ordonnez estre baillez à monsieur  
 » de Crâon lieutenant du roy nostre sire ès  
 » parties d'Anjou , du Maine et de Tourraine ,  
 » la somme de dix francs d'or , pour porter  
 » lettres très hastivement de par le dict monsieur  
 » de Crâon , au prince de Galles. Faisant mention  
 » de l'empeschement que les Anglais et Gascons  
 » font ès pays dessus dicts , esquieux ils ont pris  
 » de nous plusieurs forteresses et qu'ils menent  
 » aussi fortes guerres comme ils firent oncques  
 » plus. De laquelle somme de dix francs d'or

» je me tiens pour bien payé et en quitte le  
 » dict Philippe. En tesmoing de ce je ai scellé  
 » ces lettres de mon propre scel le 28<sup>e</sup> jour  
 » de juing l'an 1363. »

( Le sceau porte une croix échiquetée ).

Le berceau de la famille Kersaint-Gilly était le fief du Cosquerou dans la paroisse de Plouvorn, elle a aussi possédé celui de Kerusoret dans la même paroisse, et beaucoup d'autres. L'ordre de Malte a compté parmi ses chevaliers plusieurs Kersaint-Gilly.

Depuis long-temps le manoir de Kersaliou est passé en d'autres mains.

Beaucoup d'anciennes familles nobles habitant les environs de Saint-Pol, on y voit un assez grand nombre d'autres manoirs; nous citerons comme les plus dignes d'attention :

19. Manoir  
de Kermorruz.

Celui de Kermorruz, à une demi-lieue de la ville, près du grand chemin de Lesneven : c'est un édifice du commencement du seizième siècle, mais rebâti alors sur les débris d'un plus ancien. En effet, ce nom de *Ker mor ruz*, manoir ou lieu de la mer rouge, semblerait nous indiquer la commémoration de quelques souvenirs des croisades. Le nom propre des anciens possesseurs de ce fief est Penfenteniou; il y a en Bretagne plusieurs familles de ce nom, celle des seigneurs de Kermorruz portait pour armoiries burelé d'argent et de gueules de six pièces. Elle a donné en 1571 un général de l'ordre des cordeliers qui fut ensuite créé évêque de Césarée par le pape

Pie V. C'était un homme de lettres assez recommandable ; on a de lui quelques ouvrages de théologie et un traité fort curieux *du point d'honneur en matière de duels*, matière qu'il est assez singulier de voir traitée par un religieux.

Le manoir de Pontplancoët, à un quart de lieue de la ville de Saint-Pol sur le haut d'une colline près du chemin de Plouescat ; il existait dans le quinzième siècle. Son mur d'enceinte est crénelé et muni de contreforts, ce qui lui donne un aspect de forteresse : toutefois il n'a jamais pu être susceptible d'aucune défense, et tous ses autres bâtimens ont l'apparence la plus modeste : cependant les seigneurs de Pontplancoët étaient chevaliers et obligés de servir en guerre comme *homme d'armes*, c'est-à-dire à cheval, armé de toutes pièces, et accompagnés d'un archer, d'un coustillier\* et d'un page à leurs frais. Cette famille est depuis longtemps fondue dans celles de du Dresnay et de Châteaufur.

20. Manoir  
de  
Pontplancoët.

A peu de distance du manoir de Pontplancoët, sur le penchant de la colline et tout contre le chemin de Plouescat, on voit un monument celtique appelé la *Pierre du Diable*. C'est une pierre levée sur champ, haute de cinq pieds huit pouces, et qui, quoique brute, a à-peu-près la forme d'un triangle scalène. C'est un véritable *Peul-van* celtique planté exprès dans ce lieu comme monument commémoratif de quelque

21. Monument  
celtique  
appelé la *Pierre  
du Diable*.

\* Soldat armé d'un coutelas, et dont le service consistait à achever l'ennemi que l'homme d'armes, son maître, avait jeté par terre.

événement remarquable. Mais il existe sur son sujet une tradition locale qui remonte aux premiers temps du christianisme, et qui fut inventée alors évidemment dans l'intention de changer en horreur le respect que les habitans de la contrée portaient à cette pierre. Voici cette tradition fabuleuse : lorsqu'on bâtissait la cathédrale de Saint-Pol, le diable qui était à Cléder voyait avec jalousie les clochers de ce temple chrétien s'élever majestueusement de jour en jour et dominer la contrée. Outré de fureur il voulut les renverser, et pour cela saisit une grosse roche et la lança de toutes ses forces contre la naissante église, mais il n'avait pu donner assez d'impulsion à son énorme projectile, la roche n'atteignit point la cathédrale et en tomba même loin encore au lieu où on la voit aujourd'hui. Les bonnes gens qui racontent cette merveilleuse histoire, ont soin de vous faire remarquer des trous pratiqués sur l'une des faces de la pierre et qui sont disent-ils les marques des griffes du diable. Ces trous, disposés symétriquement, sont évidemment faits de main d'homme, mais l'ont-ils été à dessein pour accréditer ce conte absurde dans l'esprit des paysans, ou existaient-ils sur le monument avant l'introduction du christianisme ? cette question est difficile à résoudre. Cependant je ferai remarquer que j'ai vû plusieurs autres monumens celtiques sur lesquels étaient de semblables trous symétriquement disposés et sur lesquels il n'existait aucune tradition chrétienne : on peut en voir un décrit et figuré dans la partie de cet ouvrage qui traite des antiquités du Morbihan.

Le manoir de Kerc'hoent , sur une colline 22. Manoir  
de Kerc'hoent. opposée à celle de Pontplancoët et qui en est séparée par un vallon assez agréable , est beaucoup plus ancien et beaucoup plus considérable mais très-délabré. On y entre par un grand portail gothique à droite duquel est la chapelle : au fond de la cour est le principal corps de logis dont il ne reste que le rez-de-chaussée. Une porte gothique vous introduit dans la grande salle d'honneur qui n'a plus ni plafond ni toiture , et qui recevait le jour par deux grandes croisées donnant sur la cour. A droite est une aile qui joint ce corps de logis à la chapelle , elle renferme plusieurs appartemens ; on y entre par une porte du même genre d'architecture surmontée de l'écusson , sculpté en pierre , des seigneurs de Kerc'hoent , et ouverte sur le haut d'un perron. Cette maison appartenait à une famille d'ancienne chevalerie , dont la devise était *sur mon honneur*. Nous voyons un Rolland de Kerc'hoent figurer sur une montre de l'an 1503.

Pendant un séjour assez long que je fis à 23. Plouvorn. Saint-Pol , je fus faire dans les environs quelques excursions , et en premier lieu à Plouvorn , paroisse située à trois lieues au sud entre Saint-Pol et Landivisiau. L'église est du seizième siècle mais a subi depuis plusieurs restaurations ; son clocher est très-élevé.

Près de Plouvorn une fouille fut exécutée il y a quelques années par mon honorable ami le comte de la Fruglaye , amateur éclairé des sciences ; il y fit la découverte d'un sarcophage de pierre grossièrement creusé en forme d'auge

et recouvert d'une simple pierre plate sans aucune inscription ni ornement. Ce tombeau renfermait parmi des cendres et des charbons , un fer de lance en bronze long de quatre pouces , la lame d'un poignard en airain , longue de dix pouces , et enfin une pointe de flèche en silex , barbelée et à bords tranchans , longue d'environ vingt lignes. On s'aperçoit aisément que cette arme , très-soigneusement travaillée , a été taillée avec beaucoup de temps et de peine au moyen de la simple percussion et en enlevant la pierre écaille par écaille. Ces trois objets curieux sont conservés dans le cabinet de M. de la Fruglaye , où je les ai dessinés d'après nature.

Ce tombeau , si j'en juge par analogie ainsi que par la nature des armes qu'il renfermait , peut dater de la fin du quatrième siècle , époque où les rapports fréquens avec les Romains et l'apparition des premiers missionnaires chrétiens commençaient à éteindre la barbarie celtique.

Les premières , les plus anciennes sépultures ( et ce sont naturellement les plus simples ) , furent ces buttes de terre plus ou moins élevées en cône que l'on connaît sous le nom de *tombelles* ( tumuli ) ; on les rencontre encore en grand nombre non seulement en France et dans toute l'Europe , mais chez presque toutes les nations du monde. Les peuples celtiques particularisèrent ensuite les sépultures de leurs morts en plantant à la tête de la fosse une de ces longues pierres brutes ou *Men-hirs* dont nous avons parlé fort en détail dans nos antiquités du Morbihan , et dont le Finistère nous offrira encore de nombreux exemples.

Plus tard encore , après les conquêtes des Romains dans les Gaules , et à leur imitation , on déposa les corps dans des cercueils qui n'étaient que de simples coffres de pierre grossièrement travaillés comme celui que l'on a trouvé à Plouvorn , comme ceux que l'on découvre de temps en temps dans différentes parties de la France , et comme ceux enfin que l'on trouve par centaines dans la plaine de Civaux , près de la ville de Poitiers.

Des fouilles , dont nous avons été témoins dans les souterrains des antiques églises de Saint-Germain des Prés et de Sainte-Geneviève à Paris , nous ont montré que les tombeaux des princes de la première race , au moins ceux qui suivirent Clovis I pendant l'espace d'une quarantaine d'années , n'étaient encore que de simples cercueils de pierre sans inscriptions , sans sculptures ; excepté seulement des croix grossièrement figurées du côté de la tête de quelques-uns.

En général , ce n'est qu'au commencement de la troisième race de nos rois que l'on voit des tombeaux décorés de bas reliefs sculptés et surtout de l'effigie de celui qui y était inhumé. Il y a tout lieu de croire que c'est aux peuples du Nord ou Normands que nous avons emprunté cet usage ; il existait chez eux depuis long-temps , et rarement on en voit des exemples chez les Romains et les autres nations méridionales. Ils chargeaient bien , il est vrai , leurs pierres funéraires d'inscriptions souvent fort longues , mais si l'on en excepte les monumens de quelques rois ou empereurs , on n'y voit pas l'effigie du mort.

Quoique la paroisse de Plouvorn ne soit pas fort étendue, elle était habitée par un assez grand nombre de familles nobles sujettes au service militaire en vertu des obligations féodales. Voici les noms de ceux de ces familles qui comparurent à la montre générale des gentilshommes de Léon appelés au service, et passée à Lesneven en 1503 par les sires du Châtel, de Kermavan et de Kerouseré, commissaires du roi.

- 1.° Jehan, sieur de Kergourlaouen, homme d'armes avec son coustillier et son page bien armés et montés.
- 2.° Olivier de Keronyant (excusé comme étant attaché à la maison du chancelier de Bretagne).
- 3.° Guyon de Kerc'hoent, archer en brigandine.
- 4.° Jehan Dourdu, *idem*.
- 5.° Yvon Auffroy, *idem*.
- 6.° Yvon Rusqueuc, *idem*.
- 7.° Marc Tuonguivin, *idem*.
- 8.° Bernard Guillou, représenté par son fils, archer en brigandine.
- 9.° Salomon Ternant, *idem*.
- 10.° Hervé de Coetangars se présente sans armes, il est sévèrement réprimandé, et injonction lui est faite de s'équiper sur-le-champ sous peine de la confiscation de son fief.
- 11.° Jehan Keroslec est dans le même cas.
- 12.° Jehan Geffroy, injonction lui est faite de se pourvoir d'un hoqueton.
- 13.° Jehan de Coetquifen, archer en brigandine.
- 14.° Yvon Daniel se présente à la place de Jehan Rusqueuc, enfant mineur, archer en brigandine.

- 15.° Chrétien Lagadec , archer en brigandine.
- 16.° Olivier de Launay , *idem*.
- 17.° Bizien de Kersaint Gilly se présente en équipage d'archer en brigandine à la place de son frère absent , mais trouvé trop jeune par les commissaires , ils lui enjoignent de fournir un autre homme à sa place.
- 18.° Jehan de Kersaint Gilly , sieur du Cozquerou , absent , est représenté par Yvon Hervé , en équipage d'archer en brigandine \*.
- 19.° Bernard Henry , archer en brigandine.
- 20.° Hervé Gahars , *idem*.
- 21.° Olivier le Barbu , ) ne se trouvent point à la
- 22.° Jean le Barbu , ) montre quoiqu'appelés à
- 23.° Guyon le Barbu , ) servir comme archers.
- 24.° Jehan de Kermilin , sergent général de sa paroisse , se présente sans armes , il lui est enjoint de s'armer sur-le-champ sous peine de la confiscation de son fief.

Près de Plouvorn est l'église de la commanderie de Lambader , ancienne maison de l'ordre des Templiers qui , après la spoliation des biens de cet ordre en 1314 , passa en la possession des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ou de Malte. Cette église , assez vaste , est construite dans le style d'architecture gothique-arabe. Son clocher est très-beau ; c'est une tour carrée ornée en haut d'une balustrade légère et surmontée d'une flèche très-élevée , de forme prismatique hexagonale , flanquée de quatre clochetons. Cette

24. Eglise de  
Lambader.

\* La Brigandine était une cuirasse légère formée de bandes d'acier larges de deux ou trois doigts , assemblées transversalement et doublées d'un cuir de cerf.

flèche, toute en pierre de taille, est travaillée à jour ainsi que les clochetons qui l'accompagnent. Au pied du clocher est une porte donnant sur un petit porche qui précède l'église.

Presque tous les édifices appartenant aux Templiers portaient le cachet de l'esprit guerrier de leur institution, et leurs églises même avaient quelqu'apparence de forteresse; la commanderie de Lambader était environnée d'une forte muraille à plate-forme, on en voit encore une partie adjacente au clocher et dans laquelle est pratiquée la principale porte de ce monastère demi-couvent, demi-place de guerre. A droite de cette porte en est une autre plus petite; une espèce de poterne ouverte au pied de l'escalier par où l'on monte sur la plate-forme.

Entre le portail et le clocher on remarque quelques niches dans lesquelles étaient placées des statues de saints.

Dans l'intérieur de l'église, la boiserie gothique et travaillée à jour qui sépare la nef du chœur, est digne d'être admirée pour l'élégance et la multiplicité de ses détails; sa légèreté pourrait la faire comparer à un ouvrage de dentelle. Dans le chœur je vis suspendus à la muraille des fers tels qu'en portaient les esclaves: ils furent sans doute consacrés en ce lieu par quelque chevalier qui, ayant long-temps gémi captif chez les infidèles, les a apportés comme offrande à cette église après avoir recouvré sa liberté.

Les vitraux, bien conservés, sont d'une époque postérieure à l'édifice, les personnages qui y sont

représentés, portent le costume et l'armure du seizième siècle. Ce sont, selon toute apparence, les seigneurs aux dépens desquels ces vitraux ont été faits.

Plusieurs statues ornaient jadis l'église de Lambader, elles ont été renversées et mutilées, leurs débris gissent sur le gazon dans le préau ou cour du monastère. J'en remarquai une qui me frappa par le fini et la précision de son travail, elle représente un chevalier armé de toutes pièces, tenant l'épée nue sur l'épaule; la forme de son armure indique la fin du quatorzième siècle. On remarque au bas de la cuirasse l'assemblage de pièces de lames transversales qui recouvre le défaut des cuissards et que l'on nommait *tassettes* ou *braconnière*. La tête de cette statue a malheureusement été brisée\* : je présume qu'elle représentait quelqu'un des commandeurs de Malte titulaires de la commanderie de Lambader. Ce ne peut être un templier, car, lors de la destruction de l'ordre du temple, les chevaliers portaient encore le *haubert* ou armure entièrement en mailles, celle que l'on voit ici est celle de plaque et de lames adoptée au quatorzième siècle.

Dans une autre excursion je fus visiter les ruines de l'antique château de Penc'hoat, situé à trois lieues de Saint-Pol dans la paroisse de Guiclan, c'est après les châteaux de la Joyeuse

25. Château  
de Penc'hoat.

\* Pour préserver cette statue de mutilations plus considérables, M. le marquis du Dresnay en a fait récemment l'acquisition et l'a fait transporter à Saint-Pol de Léon, où elle est placée dans son jardin.

Garde et de la Roche - Morice , dont nous parlerons par la suite , la plus ancienne forteresse que renferme le Finistère , malheureusement il n'en reste que peu de choses , les ruines des deux tours et quelques pans de muraille voilà tout ce qui a résisté aux ravages du temps. La plus haute de ces tours qui se présente en premier plan dans le dessin que nous en avons fait et conservé , était surmontée d'une tourelle. C'était probablement le réduit ou donjon du château. Tout l'édifice était revêtu en pierre de taille.

L'enceinte de cette forteresse , de forme ovale , était munie seulement des deux tours dont on voit encore aujourd'hui les ruines. La forme de ce plan suffit déjà pour faire remonter à une haute ancienneté l'époque de sa construction , car dès le treizième siècle l'enceinte des châteaux forts fut généralement tracée sur un plan carré ou parallélogramme ou bien de figure polygone avec une tour au moins dans chaque angle , celui de Penc'hoat est donc d'une date antérieure à ce siècle.

Selon une tradition ancienne il fut bâti dans le principe par le fameux comte Guythure , le même qui au cinquième siècle accueillit si bien Saint Pol de Léon. La famille de Penc'hoat , dont l'ancienneté a passé en proverbe , prétendait en effet descendre de ce comte. Il peut être vrai que Guythure ait eu une habitation au lieu où se voient aujourd'hui les ruines du château en question , mais ce n'était qu'une habitation en bois comme presque toutes celles de son temps. On ne voit point en France de fortifications de

pierre avant l'an 800 , et les débris du château de Penc'hoat ne nous semblent pas pouvoir remonter avant cette époque.

La Seigneurie de Penc'hoat était une ancienne bannière , c'est-à-dire que les seigneurs qui la possédaient étaient chevaliers bannerets et marchaient à la guerre à la tête d'un corps de troupes à leur solde , rassemblé sous leur bannière. Cette famille tire son origine des anciens vicomtes de Léon , elle a compté plusieurs guerriers célèbres , a donné un amiral de Bretagne et un gouverneur de Rennes : elle est éteinte aujourd'hui et même depuis long-temps , car dès le règne de Louis XIV le fief de Penc'hoat avait passé dans la maison de Coatanfaou.

Enfin , avant de m'éloigner de Saint-Pol je voulus aller visiter Roscoff , petit port qui en est à une lieue dans le Nord. Le chemin qui y conduit passe , comme je l'ai dit déjà , auprès du manoir de Kersaliou et auprès du champ où se trouve le grand Dolmen duquel j'ai parlé page 59. En continuant de s'avancer sur cette route , on trouve à-peu-près à mi-chemin , sur la main droite , une petite chapelle , appelée *Chapel Pol* ; elle serait par elle-même peu digne d'attention , mais les débris d'un sanctuaire druidique que l'on voit tout auprès la rendent intéressante. Ces débris consistent en un Men-hir de six pieds et demi de haut , tout contre lequel sont les restes d'un Dolmen mutilé et plusieurs grosses pierres dont la position indique les vestiges d'un Cromlec'h ou enceinte circulaire dans laquelle les druides tenaient leurs assemblées

26. Débris  
d'un sanctuaire  
des Druides  
entre Saint-Pol  
et Roscoff.

mystérieuses. Saint Pol , premier évêque de Léon , fit probablement détruire ce monument idolâtre et en consacra l'emplacement au culte du vrai Dieu en y faisant ériger une petite chapelle à laquelle on donna son nom. C'est ainsi que presque par toute la Gaule , les églises chrétiennes furent élevées sur les ruines des temples du paganisme.

Au reste la chapelle dont il est ici question , ne date pas à beaucoup près du temps de Saint Pol , depuis cette époque cet édifice a sans doute été refait plus d'une fois , il n'a d'ancien que son emplacement et les débris druidiques qui l'environnent.

La campagne qui s'étend entre Saint-Pol de Léon et Roscoff , presque sans cesse battue par les vents de mer , est nue et dépouillée , mais avant d'arriver dans ce port on découvre du haut d'une éminence une vue d'une étendue et d'un aspect admirable. L'île de Baz , séparée du continent par un canal d'un quart de lieue de largeur , se présente devant vous baignée par les flots de la Manche ; des ecueils semés au large çà et là , élèvent leurs têtes noires et menaçantes au-dessus des vagues azurées. Toutes les roches qui obstruent l'entrée de la rivière de Morlaix , se montrent sur la droite , où s'aperçoit aussi la côte de Plougasnou et la pointe de Primel ; les sept îles enfin apparaissent du même côté dans l'extrême lointain. On voit à gauche les sables mouvans de Santec qui , depuis des années , ont envahi une paroisse entière mais que d'utiles travaux sont enfin parvenus à fixer.

Le port de Roscoff est un bassin naturel entre la pointe de l'île Verte et du fort Bloscon. Des rochers qui s'étendent fort loin au large en rendent l'accès dangereux pour qui ne serait pas guidé par un bon pilote. L'abri y serait peu sûr sans une fort belle jetée qui garantit des vents du large et rompt la violence du ressac qui, sans cela, serait d'une violence extrême même dans l'intérieur du port.

La ville de Roscoff est ancienne mais son origine est inconnue, et je n'ai pu trouver l'étymologie de son nom qui pourtant est pur celtique. Une tradition obscure existe sur son sujet, cependant il est difficile d'en rien déduire : au milieu de cette ville est une pierre brute plantée debout en terre, un véritable *Men-hir* ou *Peul-ven*, mais qui n'a que trois pieds et demi de haut. On appelle cette pierre *le vieux Roscoff*, elle existait en ce lieu bien avant qu'on eut commencé à y bâtir des maisons, et c'est elle sûrement qui a donné son nom à la ville. Mais que signifie ce nom, à quoi fait-il allusion ? c'est ce que je n'ai pu découvrir.

Au commencement du dix-septième siècle ; on trouva, en creusant près du fort Bloscon à trente pieds de profondeur, une statue représentant un enfant dont les cheveux séparés sur le front tombaient de chaque côté du visage ; il était vêtu d'une tunique à franges et d'un manteau fort court, sur sa main gauche était placé un oiseau. Le costume de cette statue ne peut laisser douter qu'elle ne fut une idole gauloise, et comme les habitans du pays paraissaient

la considérer encore avec vénération , les prêtres catholiques se hâtèrent d'en faire un saint qu'ils appellèrent Saint Pyriec , de même que de la statue de Cybèle découverte à peu près à la même époque aux environs d'Auray , ils ont fabriqué une Sainte Anne.

Roscoff fut entièrement brûlée et détruite en 1374 : elle ne fut rebâtie qu'en 1404 , et son église actuelle même est de cent ans plus moderne encore. Elle n'offre rien de bien remarquable , mais on conserve dans la sacristie un bas relief qui provient de quelqu'autre église bien plus ancienne et qui représente le supplice et la résurrection de N.-S.-J.-C. Ce bas relief en albâtre me frappa au premier aspect , parce qu'il est exactement copié sur un tout semblable qui existait à Paris dans l'église des Jacobins de la rue Saint-Jacques , et qui fut conservé longtemps au Musée des monumens français après la destruction de ce couvent. Ce morceau de sculpture est du quatorzième siècle et d'un dessin très-peu correct , mais il est curieux à cause des costumes des personnages qu'il représente et parce qu'il fait voir quel était l'état de l'art à cette époque.

Après ma tournée à Roscoff , je me disposai à quitter Saint-Pol pour vaquer à d'autres investigations , mais avant de m'en éloigner , je crois qu'on verra ici avec plaisir les noms des anciennes familles de cette ville que leurs fiefs obligeaient au service militaire. Cette liste peut être utile autant pour l'histoire du pays que pour celle particulière de ces familles. Voici donc ceux qui

en faisant partie comparurent à la montre ou revue militaire de 1503, ou du moins y furent appelés.

- 1.° Prigent de Coetmenech sieur de Kerrom , homme d'armes, avec son archer, son coustillier et son page.
- 2.° Vincent Kergourlaouen se présente pour Hervé, sieur de Penfentenyou, mineur, en équipage d'archer à deux chevaux : on lui enjoint de fournir un homme d'armes et sa suite.
- 3.° Yves Riou sieur de Kerangouez, excusé comme étant alors à la cour de France, au service de la reine Anne.
- 4.° Jehan Kerscau, représenté par son fils Maurice Kerscau, en équipage d'archer.
- 5.° Yvon Pilguen, archer en brigandine.
- 6.° Hervé Hamon, *idem*.
- 7.° Bernard le Dourguy, *idem*.
- 8.° Jehan Pont an Toull, *idem*.
- 9.° Jehan le Jacobin, *idem*, se présente sans armes et est réprimandé.
- 10.° Guillaume le Jacobin, représenté par Jehan Corneur, archer en brigandine.
- 11.° Pierre Etienne, *idem*.
- 12.° Guillaume Ruscat se fait représenter par Olivier Ruscat, son frère, archer en brigandine : on lui enjoint d'avoir un hocqueton ou cotte d'armes.
- 13.° Olivier Saint-Denis, archer en brigandine.
- 14.° Pierre de Kermellec, *idem*.
- 15.° Jehan Fragan, *idem*.
- 16.° Yvon Berci, *idem*, se présente en place d'Yvon de Coetnempren, enfant mineur.

- 17.° Jehan Kerret, archer en brigandine.
- 18.° Hervé Pont an Toull, mineur, se fait représenter par Clément Ducorps en équipage d'archer.
- 19.° Guillaume Provost, archer.
- 20.° Robert le Quenquis, archer en brigandine.
- 21.° Jehan Cremeur, représenté par son fils Alain, archer en brigandine : on lui enjoint de se munir d'une salade \* et d'un hocqueton dont il manque.
- 22.° Yvon Kerredon, représenté par son fils Guillaume, en brigandine.
- 23.° François de Kerourfil comparait sans armes : on lui enjoint de s'en munir promptement, sous peine de confiscation de son fief.
- 24.° Olivier de la Boëssière, représenté par Jehan le Bos, archer.
- 25.° Tanguy Marzin, archer en brigandine.
- 26.° Hervé Cosguen, *idem*.
- 27.° François de Launay, *idem*.
- 28.° Jehan de Keronyant, *idem*.
- 29.° Yvon de Guernisac se présente sans armes : on lui enjoint de s'armer promptement, sous les peines portées par les ordonnances du roi.
- 30.° Guyomarch Penfentenyo, manque à l'appel.
- 31.° L'héritier du sieur de Kerscau, *idem*.
- 32.° Henry le Berre, *idem*.
- 33.° François de la Rive, *idem*.
- 34.° Chrétien de Coetanlem se présente armé d'une brigandine, d'une salade, avec son épée et une javeline.

\* Casque à visière et gorgerin.

- 35.° Hervé Keranynon , archer.
- 36.° Yvon de la Forest, *idem*.
- 37.° Yvon Leselec , Lézerec ou Léséleuc , archer, est représenté par François Fouleur.
- 38.° Yvon de Kersaintgilly est représenté par Christophe Kerlezrou , en équipage d'archer.
- 39.° Jehan an Tuon , représenté par Yvon Derrien , en archer.
- 40.° Hervé le Gall , archer.
- 41.° Jacob Mercier , archer, représenté par son fils Guillaume.
- 42.° La demoiselle Jehanne Derrien fournit pour son homme Thomas an Ozech , en équipage d'archer.
- 43.° La demoiselle Jehanne de Tuonguerout fournit pour son fief Olivier Kerneau , en équipage d'archer.
- 44.° L'héritier du sieur de Kermelec manque à l'appel.
- 45.° Maudet de Kerc'hoent se présente sans armes et est semoncé.
- 46.° Morice de Pontplancoët est représenté par son fils Jehan , en équipage d'homme d'armes , mais mal équipé.
- 47.° Richart Etienne , semoncé pour s'être présenté sans armes.
- 48.° Jehan Tuongall , mal armé , reçoit l'ordre de se fournir d'une brigandine.
- 49.° Guillaume Henry , archer.
- 50.° Jehan Kermierault , absent.
- 51.° Christophe Kerlezroux , *idem*.

Il est à remarquer que sur ces cinquante-un personnages que la banlieue de Saint-Pol de Léon

devait, en cas de besoin, envoyer à l'armée, il n'y a que trois chevaliers, qui sont les seigneurs de Kerrom, de Penfentyou et de Pontplancoët, tous les autres ne sont que de simples écuyers.

Je partis de Saint-Pol le 3 mai dans l'intention de me rendre à Plouescat dont le chemin se dirige parallèlement à la côte. M. de Léséleuc voulut bien m'accompagner pour me guider sur tous les points où se trouvaient des objets dignes de l'attention d'un antiquaire. Nous repassâmes près de la *Pierre du Diable* et du manoir de Pontplancoët, laissant à gauche celui de Kerchoent, et nous entrâmes dans la paroisse de Plougoulm où nous fûmes d'abord visiter le manoir de Kerautret. Il est remarquable par une assez haute tour en pierre de taille à laquelle est adossée une tourelle. Le portail de ce manoir était défendu par une galerie supérieure en saillie et munie de machicoulis : mais cette défense est aujourd'hui ruinée. On voit encore à droite une meurtrière et une tourelle hexagone à demi démolie où sont aussi pratiquées des ouvertures pour de petites pièces d'artillerie.

28. Manoir  
de Kerautret.

Dans la tour on montre une vaste chambre appelée encore aujourd'hui *ar Gambr an Itroun*, la chambre de Madame. C'était l'appartement de la dame du manoir : ses murs épais et nus, son unique fenêtre, son sol pavé de pierre le rendent bien différent des élégans boudoirs de nos dames de château d'aujourd'hui, et du temps où il était habité, il ne faut pas s'imaginer que son ameublement put le rendre plus élégant. Un grand lit à ciel et à colonnes, un fauteuil de

bois sculpté pour madame, quelques escabeaux de bois, un grand coffre de chêne orné de sculptures gothiques où elle serrait son linge, ses robes et ses parures (dont elle ne changeait pas tous les quinze jours), un prie-dieu et quelques images de saints collées à la muraille : tels étaient les seuls meubles qui garnissaient l'appartement d'une dame bretonne au quinzième siècle.

La famille de Kerautret a fourni en 1500 un chanoine de Saint-Pol : elle avait dans la cathédrale une chapelle particulière et droit d'anfeu. Sa devise était le mot breton *marthesé*, c'est-à-dire, *peut-être*.

En quittant ce manoir, nous descendîmes dans une jolie vallée arrosée par une petite rivière qui non loin de là se décharge dans la mer. Dans ce lieu on trouve un ancien édifice qui jadis était une commanderie de l'ordre de Malte, sous l'invocation de Saint-Jacques. Plusieurs dépendances de cette commanderie bordent la petite rivière où les vieux murs à demi ruinés sont d'un effet pittoresque au milieu des aunes, des frênes et des ormeaux qui les environnent.

En remontant le revers de la vallée, nous arrivâmes au village de Sibiril ; son église rebâtie dans des temps modernes renferme un monument ancien bien digne d'attirer l'attention : c'est le tombeau de Jean de Kerouseré, chevalier banneret, qui vivait dans le milieu du quinzième siècle.

Ce tombeau qui provient de l'ancienne église du village, est un sarcophage en pierre de Keranton. Sur une de ses faces partagées en quatre

29. Tombeau  
de Jean  
de Kerouseré.

compartimens, sont sculptées les armes de la famille de Kerouseré, qui sont de pourpre au lion d'argent. Dans deux de ces compartimens est l'écusson seul et dans les deux autres alternant avec les premiers, cet écusson est surmonté d'un héaume ou casque timbré d'une tête de cygne et orné de son *bourrelet* et de *ses volets* ou lambrequins \*. La statue de Jean de Kerouseré, fort bien sculptée pour le temps, est couchée sur ce tombeau et fait voir la représentation exacte de l'équipement militaire de l'époque. Ce chevalier est armé de toutes pièces, excepté la tête et les mains qui sont nues. Sa cuirasse dont le devant est très-bombé, est recouverte de la tunique courte appelée *cotte d'armes* sur laquelle est figuré le lion de Kerouseré. Ses bras sont couverts de brassards; des cuissards, des genouillères, grèves et sollerets, complètent cette panoplie entière. On voit que cette armure est analogue à celle de Charles de Blois, que nous avons décrite et figurée dans la troisième partie de nos antiquités du Morbihan.

Au côté gauche de Jean de Kerouseré est une longue épée nue à garde en croix et large lame à deux tranchans comme toutes les épées du moyen âge. Entre ses jambes est une autre épée de même forme, mais plus courte et qui se nommait *bracquemart* ou *jacquemart*. Enfin à

\* Le bourrelet ou tortil était un cercle de soie tressée de différentes couleurs que l'on mettait sur le casque, et on nommait lambrequin un morceau d'étoffe diversement brodé et découpé, attaché au bourrelet et qui voltigeait au gré du vent. Les chevaliers ne portaient ces ornemens que dans les joutes et tournois.

sa droite, on voit sa *dague* ou *miséricorde* ; c'est avec ce poignard qu'on achevait l'ennemi qu'on avait terrassé, à moins qu'il ne se rendît et ne réclamât la *miséricorde* de son vainqueur.

Cette statue a les pieds appuyés sur un lion qui tient un os entre ses pattes de devant. Deux figures d'ange soutiennent un oreiller sur lequel repose sa tête, et sur son ceinturon on lit en lettres gothiques ces mots bretons : *List, List, laissez, laissez*, devise de la maison de Kerouseré.

Jean de Kerouseré, échançon du duc Jean V, rendit les plus grands services à ce prince et contribua puissamment à sa délivrance lorsqu'il sortit du château de Palluau où le tenait captif la comtesse de Penthievre qui s'était emparée de sa personne par trahison.

Le monument de Jean de Kerouseré avait beaucoup souffert des dévastations révolutionnaires ; on l'avait démonté et toutes ses parties avaient été jetées çà et là dans le cimetière de la paroisse. Heureusement rien n'était brisé, et à ma prière M. le marquis de Foresta, préfet du Finistère, voulut bien donner des ordres et assigner des fonds pour le faire restaurer. M. de Léséleuc surveilla les travaux de cette restauration et le tombeau est aujourd'hui parfaitement rétabli dans l'intérieur de l'église.

Non loin du village de Sibiril, au bout de longues avenues de vieux chênes qui descendent vers la mer, est le château de Kerouseré, édifice de forme carrée, flanqué de trois tours rondes à créneaux et machicoulis. Ses murailles, toutes

en pierre de taille, ont treize pieds d'épaisseur ; la chapelle est pratiquée dans le massif de ces murs. Des salles immenses, dont les murs sont blanchis à la chaux, avec une bordure d'ornemens fleurons grossièrement peints à fresque, remplissent son intérieur. Du reste le style presque entier de son architecture annonce la fin du seizième siècle, époque à laquelle il fut presque totalement rebâti. Le derrière de l'édifice annonce des constructions plus anciennes ainsi qu'on en peut juger. La galerie de la courtine qui joint les deux tours de ce côté est percée de meurtrières pour mettre des fauconneaux.

Le château de Kerouseré existait dès 1560 et appartenait alors à Alain de Kerouseré. En 1421 il était possédé par Jean de Kerouseré, celui dont nous venons de décrire le tombeau. En 1462 Yves de Kerouseré, conseiller et chambellan du duc François II en était seigneur ; il passa ensuite dans une autre famille et lors des guerres de la ligue, en 1590, il était possédé par Boiséon de Coetmizan. Ce château et la ville de Brest étaient alors les seules places de tout le Finistère qui fussent demeurées fidèles à la légitimité et qui reconnussent Henry IV pour leur souverain. Aussi Boiséon s'attendant qu'il serait attaqué d'un moment à l'autre, fit toutes les dispositions nécessaires pour soutenir vigoureusement un siège en règle. Il approvisionna le château en vivres et en munitions, et y fit entrer une quantité suffisante de gens de guerre à sa solde, sous la conduite du capitaine Kerdraon ou Kerandraon, homme vaillant et très-expérimenté mais dur et

Siège  
de Kerouseré.

cruel qui, par les ravages qu'il avait précédemment exercés aux environs et ses manières inflexibles envers les prisonniers qu'il faisait, s'était rendu odieux à tous les habitans du Léonnais. Le sieur de Guébriant, beau-frère de Boiséon, et plusieurs autres royalistes de ses parens et amis, vinrent aussi se jeter dans la place pour lui aider à la défendre. Quoique dans l'état où était alors le château de Kerouseré, il fut susceptible d'une longue résistance, Boiséon y fit ajouter extérieurement quelques fortifications flanquées.

En effet, le duc de Mercœur, généralissime de l'armée de la ligue en Bretagne et qui alors résidait à Hennebon, ordonna au marquis de Goulaine, son lieutenant général en Léonnais, d'attaquer le château de Kerouseré, de le démanteler et de lui envoyer prisonniers le commandant et les officiers de la garnison. Pour assurer le succès de l'exécution d'un pareil ordre, le seigneur de Goulaine qui prévoyait bien que le château serait vaillamment défendu, rassembla tout ce qu'il put de troupes sous les ordres des seigneurs du Faouet, de Carné, de Rosampoul, de Kerhir, de Coettedres, de Kermen, du Rusquet, de Meslé, Crémeur et de Kergus; à ces troupes régulières se joignit volontairement une multitude de peuple et de paysans armés du bas Léon, excités par la haine qu'ils portaient au capitaine Kerandraon et le désir de se venger de ses cruautés en le mettant en pièces.

Les assiégeans investirent le château, ils n'avaient point d'artillerie, mais se fiant sur leur grand nombre ils se flattaient qu'ils l'emporteraient

aisément d'assaut, leur attente fut trompée ; la force de la place et la valeur des royalistes rendirent vains tous leurs efforts et au bout de cinq semaines ils n'étaient pas plus avancés que le premier jour. Convaincus alors que sans artillerie ils ne viendraient jamais à bout de leur entreprise, ils en envoyèrent chercher au château du Breignou, appartenant alors au seigneur de Ploëuc et où il y avait plusieurs pièces de canon. Ce fut Kerhir, gentilhomme brave et expérimenté, qui se chargea d'aller chercher ces canons et de les amener au siège avec une escorte suffisante.

Le gouverneur de Brest, Sourdéac, informé du péril que courait le château de Kerouseré, aurait bien désiré pouvoir y envoyer du secours et tâcher d'en faire lever le siège, mais menacé lui-même dans sa place, il n'osait affaiblir sa garnison déjà trop peu nombreuse, en en détachant un corps de troupes pour l'envoyer aussi loin. Ayant appris cependant que les ligueurs manquaient de canons et qu'ils en envoyaient chercher au Breignou, il voulut essayer du moins de leur enlever ce moyen d'attaque si important, ce qui eût sauvé Kerouseré. Il envoya donc un détachement se poster en embuscade dans un endroit où Kerhir et les siens devaient passer en revenant au camp des assiégeans. Ce détachement prit position derrière des buissons bordant un chemin creux et ne tarda pas à voir arriver Kerhir avec l'escorte qui conduisait l'artillerie. Cette escorte parut trop nombreuse aux gens de l'embuscade et ils n'osèrent l'attaquer, un d'eux seulement, soldat déterminé ne voulant

pas qu'il fut dit qu'ils rentreraient dans Brest sans avoir rien fait, choisit Kerhir, l'ajusta de derrière une haie et lui tira un coup d'arquebuse qui le fit tomber roide mort.

Le trépas de ce capitaine n'empêcha pas le canon d'arriver devant Kerouseré, la batterie fut établie aussitôt et tira avec tant d'activité et de précision que bientôt elle fit une brèche praticable. Boiséon et les siens infiniment inférieurs en nombre aux assiégeans, virent bien qu'ils ne pourraient soutenir l'assaut et craignant les suites de la fureur de la populace, si le château était emporté de vive force, ils envoyèrent un parlementaire au marquis de Goulaine pour demander à capituler; \* ce commandant et ses officiers ainsi que ses troupes régulières étaient d'avis d'accorder cette capitulation, mais les gens des communes qui étaient venus les seconder à ce siège s'y opposèrent, ne voulant entendre parler d'aucun accommodement et voulant écharper la garnison entière. Ils menacèrent même d'exterminer les gentilshommes de leur propre parti, s'ils souscrivaient à aucun arrangement avec les assiégés. On eut beaucoup de peine à calmer l'effervescence de ces gens stupides et féroces, on y parvint pourtant pour le moment et la capitulation eut lieu. Il fut convenu que le château serait rendu à la ligue avec tous les vivres, munitions, canons et ustensiles de guerre, qu'il contenait, *sans dol ni fraude*, que la garnison sortirait vie et bagues sauvées et se retirerait avec ses officiers hors de l'évêché de Léon, que Boiséon

\* Il y avait alors six semaines que le château était assiégé.

seul serait conduit à Hennebon où était le duc de Mercœur qui statuerait alors sur sa destinée ultérieure.

Au moment où la capitulation s'exécutait et où la garnison sortait du château, les gens des communes se mutinèrent de nouveau et tentèrent de se rendre maîtres des assiégés lorsqu'ils furent dehors afin de les massacrer tous. Ce fut avec une peine extrême et un grand danger pour leur vie que les gentilshommes de la ligue purent soustraire Coetnizan et Guébriant à la fureur de cette odieuse populace. Kerandraon qui du moins avait justifié son animosité et qui par conséquent en avait plus à craindre qu'aucun autre, avait eu avant de sortir la précaution de se déguiser, mais il fut reconnu et les paysans se ruèrent sur lui avec tant d'impétuosité que les soldats ligueurs qui escortaient les assiégés pour les garantir de toute insulte, ne purent empêcher qu'il ne fût mis en pièces en un moment. Il n'y eut pas un des paysans qui ne s'acharna sur son cadavre et ne lui porta son coup lors même qu'il ne respirait plus. Ils lui firent mille indignités et furent jusqu'à lui couper les parties viriles qu'ils promènèrent dans le camp au bout d'une pique.

La fureur des gens des communes contre le malheureux Kerandraon fut favorable à Coetnizan, Guébriant et les autres nobles de la garnison, car pendant ce tumulte on les fit évader. Ce ne fut pas cependant sans danger pour la noblesse ligueuse qui avait fait le siège, quand ces bêtes féroces s'en aperçurent. Rosampoul reçut d'un paysan un grand coup de fourche sous la gorge

dont il pensa mourir ; du Faouet reçut un coup de hache sur la tête qui la lui eût fendue si quelqu'un n'eût amorti le coup en y opposant une épée. Les autres ne coururent pas moins de risque , car il n'est pas d'actes de barbarie et d'atrocités dont le peuple ne soit capable quand il se voit en nombre et que tous les freins qui le contenaient sont rompus.

Pendant que cela se passait , une troupe de royalistes se rassemblait dans les environs de Tréguier dans le dessein de venir au secours de Kerouseré. Elle était commandée par les sieurs de Kergomar , du Liscouët et de la Tremblaye ; mais ces officiers apprirent en chemin la réduction de la place , voyant qu'il était trop tard , ils tournèrent vers la ville de Carhaix dont ils se rendirent maîtres au nom du Roi.

Le duc de Mercœur ne ratifia pas en son entier la capitulation de Kerouseré , car il retint prisonnier le sieur de Boiséon maître de ce château et après l'avoir detenu long-temps à Morlaix , il ne lui rendit la liberté que moyennant une rançon de dix mille écus. Il ordonna aussi que la forteresse fût immédiatement demantelée.

Après le couronnement de Henry IV , Boiséon rentré en possession de son domaine obtint , des propres deniers du Roi , une somme de trente-cinq mille écus par forme de dédommagement des pertes qu'il avait essuyées pour le service de S. M. Il employa cette somme à réédifier le château de Kerouseré tel qu'on le voit aujourd'hui , mais pourtant il semblerait que les réparations n'en ont jamais été achevées , car

d'après son plan il devrait y avoir quatre tours , une dans chaque angle , et il n'y en a que trois.

Ce château a passé dans la suite dans la famille de Rosnivinen-Piré qui depuis quelques années l'a vendu à M. du Bodiez son possesseur actuel. On espère qu'il respectera ce beau monument de notre ancienne architecture militaire et féodale et qu'il n'imitera point tant d'autres acquéreurs qui par de nombreuses démolitions privent journellement la France des antiques témoins de ses plus glorieux souvenirs.

Après avoir bien examiné, visité et dessiné le château de Kerouseré, nous continuâmes notre route en nous avançant vers Cléder.

31. *Carneillou*,  
champ funéraire  
Celtique.

Ce village ne présente rien d'intéressant , mais lorsque nous l'eûmes passé je remarquai dans une étendue de terrain très-considérable et dans la direction du nord au sud , une grande quantité d'énormes blocs de pierres brutes , usés et comme arrondis par le temps. Ces blocs ne sont point adhérens au sol , ce ne sont pas des sommités de rocs qui le percent çà et là ; ils sont simplement posés sur la surface du terrain et y ont été mis exprès et de main d'homme. En les voyant je me doutai que ces pierres étaient des monumens Celtiques, mais lorsque mon compagnon de route m'eut appris que tout le canton que couvraient ces masses brutes portait le nom breton de *Carneillou* , il ne me resta plus le moindre doute à cet égard.

Ce mot *carneillou* signifie *charnier* , or le mot *arn* en celto-breton signifie pareillement un

ramas d'ossements, un cimetière, un charnier enfin. Le terrain que couvrent ces blocs dont plusieurs ont six à huit pieds de cubage, était donc évidemment un champ funéraire puisque son nom le prouve encore. Chaque pierre probablement désigne une sépulture comme au célèbre champ de *Karnac* dans le Morbihan, dont l'étymologie est la même et dont nous avons amplement parlé en traitant des antiquités de ce département. \* Seulement on doit observer que les pierres du Carneillou de Cléder sont dispersées sans ordre au lieu d'être régulièrement alignées comme celles de *Karnac*.

L'une de ces masses de pierre, la plus grosse de toutes, assez voisine de Plouescat, obstruait le chemin qui conduit à ce bourg, de sorte qu'en cet endroit les charrettes avaient de la peine à passer. J'ai vu ce bloc qui avait au moins dix pieds cubes. Depuis on le fit sauter au moyen de la mine pour dégager la route. Il fut brisé en éclats et on trouva dessous beaucoup d'instrumens en cuivre d'une forme et d'un usage inconnus, mais surtout plusieurs de ces haches de bronze si communes sous les monumens Celtiques. Ceci prouve bien d'une manière irrécusable, que la pierre quelque volumineuse qu'elle fût, avait été roulée et placée sur le lieu où étaient enterrées ces armes; mais l'imagination s'étonne en songeant au temps et au nombre de bras qui auront été nécessaires pour faire mouvoir une masse qui pesait près de cent milliers, sans les ressources de la mécanique.

\* Voir nos *Antiquités du Morbihan*, 2.<sup>e</sup> partie, pages 25 et suivantes.

Près du lieu où l'on cesse de trouver ces pierres funèbres , au sud vers Plouescat , est un Menhir de quatorze pieds de haut et tout auprès un Dolmen ou autel druidique. Ce monument religieux n'aurait-il pas été érigé dans ce lieu pour consacrer le vaste cimetière du Carneillon ?

32. Chapelle  
de  
Brelévenez.

Entre Cléder et Plouescat , on trouve sur le chemin les ruines de la chapelle de Brelévenez qui m'a paru ancienne , j'y remarquai sculptées sur plusieurs pierres, les armoiries de la famille de Kergournadec'h.

Nous fûmes reçus à Plouescat chez M. de Puyferré, recteur de cette paroisse , le plus âgé , le plus aimable et le plus respectable de tous les ecclésiastiques du diocèse. Ce digne vieillard qui , à l'âge de quatre-vingt-un ans , réunit à toutes les vertus de son état , l'amenité douce , la gaieté et toute la vivacité de la jeunesse , est l'objet de la vénération de tous ses paroissiens qui le chérissent comme un père , et de l'affection de tous ses amis qui admirent en lui le parfait modèle d'un véritable prêtre chrétien , sage sans austérité , indulgent pour tous , sévère pour lui seul. Puisse ce faible hommage de l'amitié ne pas blesser sa modestie. A coup sûr tous ceux qui le connaissent et qui liront ces lignes , ne le démentiront pas et trouveront que ce n'est qu'un juste tribut offert par la plus sincère affection au meilleur et au plus respectable des hommes.

Je séjournai chez lui parce qu'il m'apprit que les environs de Plouescat possédaient plusieurs anciens monumens dignes d'intérêt. M. l'abbé Henry ,

son vicaire, eut la complaisance de me servir de guide pour me les faire connaître. Nous employâmes la première journée à visiter ceux qui sont entre le bourg et le rivage de la mer au nord, ce sont des Men-hirs ou pierres plantées qui la plupart du temps sont des monumens funébres des Celtes. Le premier, haut de quatorze pieds et demi, est planté près du hameau de Lannericn. Le second, au bord de la côte et près de la métairie de Kerouara, a vingt-un pieds de haut. On y remarque deux grands trous ronds qui semblent avoir été creusés de main d'homme, il est impossible de présumer dans quelle intention. A peu de distance de ce Men-hir est la petite chapelle de Saint-Téden.

33. Men-hirs  
aux environs  
de Plouescat.

Non loin de là, nous fûmes visiter l'anse dans laquelle vint mouiller la frégate française *la Belle Poule*, après son glorieux combat contre la frégate anglaise *l'Aréthuse* en 1778. La Belle Poule était alors commandée par M. de la Clochetterie lieutenant de vaisseau. Ce fut en cet endroit qu'elle débarqua ses blessés au nombre desquels se trouvait M. de la Roche de Kerandraon enseigne de vaisseau, mort en 1825, contre-amiral et commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

Nous quittâmes les bords de la mer et rentrâmes dans les terres en traversant la commune d'Yrvit. Là nous trouvâmes un autre Men-hir, haut de quinze pieds, près d'une métairie nommée Pen-ar-Porz; tous ces Men-hirs, dont la surface était usée par les siècles, étaient couverts de lichens et de mousse.

34. Château de  
Kerliviri.

Le lendemain nous fûmes visiter à une lieue de Plouescat le château de Kerliviri. Sans être aussi considérable que celui de Kerouéré, il n'est pas moins remarquable et il est bien plus ancien. On y entre par une porte de style gothique, à la gauche de laquelle est une tourelle percée de meurtrières. Au-dessus du portail s'étend une belle plate-forme avec galerie et parapet à machicoulis.

Lorsqu'on est entré, on trouve dans la cour à gauche, un guichet de trois pieds de haut qui s'ouvre sur un cachot dans lequel je remarquai un lit de pierre. C'était la prison du château. Elle n'a ni barbacannes ni fenêtres, de sorte que quand le guichet était fermé, le prisonnier se trouvait dans une obscurité absolue et tout-à-fait privé d'air extérieur.

Dans l'aile gauche du château est la chapelle, puis une tour jointe à une tourelle à cul de lampe et dont la hauteur excède celle de la tour. C'est à son sommet que se plaçait la *guaite* ou sentinelle du château.

Le corps de logis principal, dont l'architecture annonce le quatorzième siècle, est au fond de la cour. Au-dessus de la principale porte, on voit l'écusson armorié des seigneurs de Kerliviri, surmonté d'un casque qui a pour timbre une tête de cheval. La devise de cette famille était *y oull Doue*, la volonté de Dieu soit faite.

À droite sont des servitudes. Au milieu de la cour est une fontaine en pierre, avec un vaste bassin, le tout d'un style assez élégant mais moderne.

Quoique le château de Kerliviri ait l'apparence du chef-lieu d'un fief assez considérable, ce n'était pourtant point une bannière et ceux qui en étaient titulaires n'étaient pas chevaliers. Une montre de 1503, passée à Lesneven, nous cite un Tanguy de Kerliviri simple archer en brigandine. Didier de Kerliviri comparut aussi à la même montre, mais fut sévèrement reprimandé par les commissaires du Roi (les sires du Châtel, de Kerouseré, et de Kermavan) parce qu'il s'y présenta sans aucunes armes.

Sous Louis XIV cette famille a donné un sénéchal de Lesneven qui devint ensuite président de la chambre des comptes de Bretagne.

Le 6 mai, je pris congé du digne recteur de Plouescat, après avoir reçu de lui des communications intéressantes sur les familles historiques qui habitent cette paroisse. Ces familles sont celles de Kersauson, Provost, Kerbiquet, Kergoal et Kerliviri.

Je m'acheminai seul vers le Pont-Christ, dangereux passage sur un petit bras de mer qui s'enfonce dans les terres jusqu'au moulin du Rusquet et donne sur la baie du Kernic. On le traverse sur une levée de pierre et un pont de deux arches qui depuis long-temps ont été si bien bouleversés par la violence du courant des grandes marées, qu'on n'y peut passer qu'à pied et avec beaucoup de précautions\*. Un peu avant

\* Depuis que ceci est écrit, cette mauvaise levée a été remplacée par une digue fort bien faite, entreprise par le sieur Testard, et sur laquelle on peut passer avec une entière sécurité, même à cheval et en voiture.

d'y arriver, on voit dans une lande, sur la droite, un Dolmen dont la table supérieure a été renversée. A l'autre extrémité du passage sont les ruines d'une petite chapelle bâtie dans le seizième siècle. En la quittant, je suivis le chemin qui conduit à Lochrist et qui longe l'anse de Goulven, à travers un pays d'un aspect très-varié et très-agréable, il devint bientôt montueux et me conduisit au sommet d'une colline sur laquelle je trouvai un obélisque grossièrement taillé, surmonté d'une croix d'un travail aussi imparfait. Ce monument me parut avoir été taillé sur place dans la masse même d'un ancien Men-hir celtique. Mais en cet endroit je m'arrêtai avec admiration en contemplant le paysage aussi étendu que varié qui s'offrit à mes regards : la mer, une chaîne de rochers menaçans, l'anse de Goulven, le Kernic, tout l'espace enfin compris entre Plounéour-trez et Plouescat se développait devant moi et me présentait un coup d'œil magnifique. Cet espace offre les sites les plus variés, les plus bizarres, les contrastes les plus frappans de la nature sauvage opposée à la nature cultivée.

Après avoir joui pendant quelques instans de ce superbe point de vue, je continuai ma route et ne tardai pas à arriver à Lochrist, fort ancien village dominant un vallon assez profond dans lequel coule une petite rivière. Je trouvai dans ce lieu de quoi exercer mes crayons et donner matière à mes observations.

Lochrist, surnommé en breton *an Isel-guez*, et qu'il ne faut pas confondre avec le village du

même nom situé en bas-Léon, fut bâti au lieu même où se livra en 401 une sanglante bataille entre les Bretons, commandés par Fragan, comte de Léon, et une armée de Barbares qui étaient débarqués sur ces côtes entre Kerlouan et Guic-sezny. Les Bretons furent victorieux, et Fragan pour consacrer sa victoire fit ériger en cet endroit une église sous l'invocation de la Sainte-Croix. Cette église de bois fut remplacée au douzième siècle par une église en pierres de taille dont le clocher et le porche existent encore en entier; le reste a été refait dans des temps beaucoup plus modernes. Ce clocher de forme de tour carrée à laquelle est adossée une tour ronde servant de cage d'escalier, est surmonté d'une flèche octogone toute en pierre, de proportions massives et écrasées. Le petit cimetière qui environne cet édifice est, à ce qu'on m'a assuré, l'emplacement même sur lequel avait été érigée la première église du comte Fragan. Je suis d'autant plus porté à le croire, qu'en y creusant des fosses pour de récentes inhumations, on y a découvert des tombeaux extrêmement anciens.

L'un d'eux que l'on a déposé en dehors de l'église actuelle contre le mur de l'abside, est en tout analogue aux sarcophages des huitième et neuvième siècles. C'est une pierre grossièrement taillée en forme d'auge, où l'on a marqué la place destinée à recevoir la tête du cadavre. Au fond est un trou circulaire pratiqué exprès pour l'écoulement des matières liquides résultant de la putréfaction des entrailles, afin qu'après leur expulsion, les parties musculaires se conservassent avec les os.

36. Anciens  
Tombeaux  
du cimetière de  
*Lochrist.*

Il y a peu de temps qu'on découvrit dans le même emplacement un autre cercueil de pierre mais d'une forme bien moins ancienne. Il était couvert d'une pierre plate qui ne portait pas d'inscription, on voyait seulement gravé dans son milieu, l'écusson blasonné de la maison de Kergournadec'h (échiqueté d'or et de gueules). Cette pierre ayant été levée, on trouva dans le cercueil un cœur de plomb qui, ayant été ouvert à son tour, laissa voir un cœur humain embaumé et enveloppé dans du coton imbibé d'une liqueur aromatique et spiritueuse d'une odeur fort agréable. Ce cœur qui me fut présenté, était encore aussi frais que s'il venait d'être extrait du corps qu'il animait. Mais à peine eût-il été exposé à l'air, qu'il se flétrit, se crispa et se dessécha tout-à-fait. M. de Kerangueven, recteur de Plounevez, paroisse dont dépend Lochrist, le conserve encore chez lui.

37. Tombeau  
d'un sire de  
Kermavan,  
à Lochrist.

Je trouvai dans le chœur de l'église de Lochrist, du côté de l'évangile, une tombe plate très-ancienne et extrêmement curieuse, on y voit la figure gravée en creux d'un chevalier du treizième siècle, armé de pied en cap. Il a sur la tête un héaume dont le sommet est tout plat comme celui que l'on voit à la figure du duc Pierre de Dreux, donnée dans la seconde partie de nos Antiquités du Morbihan. Quelques petits trous indiquent la visière de ce casque informe. Par dessus son armure ce chevalier porte une cotte d'armes ouverte par devant et sur sa poitrine est placé un grand écu au centre duquel est grossièrement représenté un lion. Le bout de

son épée paraît sous le côté gauche de l'écu , sa lance est à côté de lui et il a des éperons sans molettes , tels qu'on les portait dans le treizième siècle.

Dans cette figure du dessin le plus barbare, l'artiste n'a tracé que les contours , il n'a pas même figuré les mailles des chausses du haubert. Nous ferons remarquer à ce sujet que presque tous les monumens de la basse Bretagne étant faits comme celui-ci en granit , la grossièreté du grain et la dureté de cette substance , rebutaient les sculpteurs et leur faisaient supprimer le plus possible non seulement les ornemens mais encore les détails des figures qu'ils voulaient représenter. Tel est un des principaux motifs de l'imperfection des statues anciennes qu'on rencontre dans cette province.

Tout autour de la pierre tombale dont nous parlons est gravée une inscription en caractères majuscules gothiques. Cette épitaphe latine est tellement mutilée qu'il m'a été impossible de la déchiffrer en entier. J'en ai pu lire toutefois le principal , c'est-à-dire , le nom du chevalier et la date de sa mort. C'est Pierre de Kermavan , mort le jour de Ste.-Agathe , l'an 1212.

Dans cette inscription est figurée une croix pattée , semblable à celle que les Templiers portaient sur leurs manteaux. Le prieuré de Lochrist ayant appartenu aux chevaliers du Temple , peut-être ce Pierre de Kermavan faisait-il partie de leur ordre.

La famille de Kermavan , Kerman ou Carman est une des plus illustres et des plus anciennes

du Léonais. Déjà au treizième siècle les seigneurs de ce nom étaient de puissans bannerets et les annales de Bretagne parlent souvent de leurs exploits. Ils portaient dans l'origine pour armoiries un lion d'or en champ d'azur, comme on le voit sur la tombe que nous venons de décrire. Dans la suite, ils ajoutèrent à ce lion une tour d'argent placée sur une roue, en mémoire de la vigoureuse résistance qu'opposa l'un d'eux aux ennemis qui l'assiégeaient dans une forteresse confiée à sa garde. Les assaillans avaient enfoncé la porte et allaient y pénétrer, lorsque le sire de Kermavan roula en travers une roue de charrette qui les arrêta et donna le temps de rétablir les barricades. Les ennemis furent ensuite repoussés et la citadelle sauvée.

En 1503, le seigneur de Kermavan était commissaire du roi pour procéder à la revue ou *montre* de la noblesse militaire de Léon.

Au mois d'août 1612, ce fief fut érigé en marquisat; la devise des Karmans était *Dieu avant*. Voici selon une tradition de famille l'origine de cette devise : le château de Karman avait été incendié par accident, le seigneur n'y était pas alors, mais averti promptement que son château était en proie aux flammes et qu'il fallait se hâter d'en retirer ses effets les plus précieux, il accourut et commença par se précipiter dans la chapelle afin d'en sauver les eulogies et les vases sacrés, en s'écriant Dieu avant l'exclamation qui pour honorer son dévouement et le mépris qu'il faisait de ses richesses en cette circonstance, est devenue la devise et le cri de guerre de ses descendans.

Nous aurons occasion de décrire encore d'autres monumens relatifs à cette antique famille, fondue aujourd'hui dans celle de Maillé. Revenons à l'église de Lochrist.

Elle renferme une de ces anciennes cuves de pierre qui, dans les premiers temps du christianisme, servait aux baptêmes par immersion. Cette cuve provient indubitablement de l'église primitivement bâtie en ce lieu par Fragan. Elle n'est pas faite comme celle que nous avons vue dans la cathédrale de Saint-Pol, elle est entièrement circulaire et ornée en dehors, dans son contour, d'arcades allongées grossièrement sculptées.

38. Ancien  
Baptistère à  
Lochrist.

Nous retrouvons à Lochrist un vestige du culte celtique des fontaines, transmis au christianisme sous une autre forme. Au-dessous de l'église et au pied de la colline sur laquelle elle est bâtie, est une fontaine sacrée sur laquelle est érigée une antique chapelle dont les ruines couvertes de lierre sont de l'aspect le plus romantique. Une arcade gothique protège la fontaine à côté de l'ogive de la principale porte; on attribue encore à ses eaux des vertus miraculeuses, et les jours de *pardons*, ou fête patronale de Lochrist, les paysans viennent puiser et boire de son eau après y avoir déposé une légère offrande.

39. Fontaine  
sacrée  
de Lochrist.

Au-dessus de Lochrist, un peu avant d'entrer dans le village, on trouve deux Men-hirs de 6 à 8 pieds de haut.

J'ai dit que ce prieuré dépendait de la paroisse de Plounevez; l'église de cette paroisse, que

j'ai visitée dans la suite, ne renferme rien de remarquable que les anseux des anciens seigneurs de Maillé, décorés d'ornemens gothiques et de la devise *memento finis*, sculptée en caractères gothiques carrés.

Je quittai Lochrist et suivis le chemin qui de ce lieu conduit à Lesneven, au milieu d'une campagne solitaire et sauvage mais qui offre à chaque pas les sites les plus variés. Des chemins creux ombragés de vieux ormeaux et de ces chênes séculaires qui couvrent encore la Bretagne, des collines d'où l'on découvre la mer et les rivages de Kerlouan et de Plouïder, souvent témoins des victoires des Bretons sur les barbares qui osèrent descendre sur leurs côtes pour y commettre leurs déprédations accoutumées; des prairies au milieu desquelles serpentent des ruisseaux d'eau vive bordés de saules et d'aunes; tous ces aspects se multiplient, changent d'un instant à l'autre de manière à présenter tour-à-tour au voyageur de nouveaux tableaux, de nouveaux paysages dont la contemplation lui fait oublier la longueur du chemin. A une lieue de Lochrist, au bord d'un joli ruisseau, on trouve le village de *Pont ar c'hastel* ( le pont du château ), son vieux moulin féodal ombragé par des sapins et son église de construction massive et bizarre, attirent l'attention de l'observateur. Cette église est pourtant un édifice du seizième siècle, époque de la renaissance des arts dans tout le reste de la France, mais cette époque était bien loin encore de faire sentir son influence au fond de la basse Bretagne.

40. Eglise  
de

Pont-ar-c'hastel.

Le portail de l'église de Pont-ar-chastel porte la date de 1574, il est par conséquent de dix ans plus moderne que le reste de l'édifice, ainsi que le prouve cette inscription gothique et en mauvais latin, placée sur un des piliers de l'intérieur. « 1564 P. Pilguen gubernator, fecit facere denno hoc cornices. »

Le porche qui est en avant de la porte est encore plus moderne; sur une traverse en bois qui est à l'entrée, on lit *Guille Moall*, gouverneur, 1593.

Les voûtes de l'intérieur de l'église sont semées d'hermines peintes,

Il était tard quand j'arrivai à Lesneven, chez 41. Lesneven.  
M. de Puyferré, recteur de cette ville et frère du bon curé de Plouescat. J'en reçus un accueil non moins cordial et je remis au lendemain l'examen de la ville. Je l'eûs bientôt terminé, puisqu'elle ne renferme plus aucun objet d'antiquité. Elle est pourtant fort ancienne, c'était au sixième siècle le séjour habituel d'un comte de Léon, célèbre par sa vaillance et nommé Even\*, lequel comte a donné son nom à la ville, car *Lesneven*, contraction de *Lès-an-Even*, signifie *la cour d'Even*. Depuis cette ville fut une place très-forte et qui a soutenu plusieurs sièges. En 1503 il y fut passé une montre générale de la noblesse de Léon, que nous avons déjà citée et que nous aurons souvent encore l'occasion

\* Il est infiniment probable que ce comte Even ou Yvain soit le même personnage que le fameux messire Yvain, l'un des héros du roi Artus et des preux de la table ronde!

de mentionner. Mais à la suite des guerres de la ligue, cette ville fut entièrement démantelée et il ne reste aucun vestige de ses anciennes fortifications. Il n'y reste non plus que très-peu de maisons anciennes et son église est tout à fait moderne. C'est un édifice du plus mauvais goût.

42. Tombeau  
de Sébastien  
Barbier,  
sieur  
de Kernaou.

Le seul monument un peu ancien que je vis à Lesneven, est la statue en pierre de Sébastien Barbier, sieur de Kernaou. Elle est placée aujourd'hui dans la cour du couvent des Ursulines, mais était dans le principe sur son tombeau dans l'église du couvent des Récollets de cette ville, couvent qu'il avait fondé en 1626. Cette statue le représente revêtu de l'armure du temps de Louis XIII. Sa tête est nue mais ornée d'une énorme chevelure retombant de chaque côté en une multitude de petites boucles. Il a autour du col une fraise plissée : il porte une cuirasse, des épaulières et des brassards ; ses cuissards joignent immédiatement le bas de la cuirasse et sont composés de lames nombreuses, ce qui caractérise l'armure du dix-septième siècle. Des genouillères et des grèves complètent celle de Sébastien Kernaou. Les mains jointes, dans l'attitude de la prière, sont nues, mais on voit passer au bout de ses brassards des manchettes plissées ; à son côté gauche est suspendue la longue épée nommée alors rapière et dont la lame était à trois quarts. La garde de celle-ci est ornée d'un grand écusson ce que nous n'avons remarqué nulle part ailleurs.

La famille Barbier possédait près de Lanhouarneau le superbe château de Kerjean dont nous

parlerons ci-après ; elle avait pour devise ,  
*sur ma vie.*

J'avais le projet de me rendre de suite à Brest , mais M. le comte de Châteaufur , maire de Lesneven et mon ami particulier , ne voulut pas me le permettre et m'emmena passer la journée du 8 mai à son château des Isles , situé à une demi-lieue de la ville sur la route de Pontusval. Cette agréable habitation , environnée de grands bois et bâtie sur les bords d'un étang , fut bien des fois pour moi le temple de l'hospitalité ; aujourd'hui hélas ! il ne me reste qu'à pleurer sur les cendres glacées de son propriétaire.

En conversant avec M. de Châteaufur , il m'apprit qu'à deux petites lieues de son château , près de Plounéour-trez et de Pontusval , il y avait plusieurs monumens celtiques bien conservés et remarquables par leur grandeur. Il n'en fallut pas davantage pour me déterminer à tourner le dos à Brest et à me diriger vers un point tout opposé. Je pris cette résolution avec d'autant plus de plaisir , que je devais trouver à Plounéour un ami sur lequel je comptais pour me guider dans mes investigations , M. Massard , contrôleur des Douanes , homme dont le courage et l'humanité laisseront dans ce pays de longs et profonds souvenirs.\*

\* Nombre de naufragés , prêts à perdre la vie sur les nombreux écueils qui hérissent les redoutables rivages de Pontusval , ont dû leur salut au courageux dévouement de l'intrépide Massard , qui , s'exposant cent fois au plus imminent péril , a conservé leurs jours pour ainsi dire aux dépens des siens.

Je partis donc le 9 et me dirigeai vers Plou-néour, misérable village situé sur une colline à peu de distance de la mer. A mesure qu'on en approche, le pays prend un aspect désert, rocailleux et inculte. On découvre bientôt les flots de l'Océan et les mille et mille écueils qui bordent ces funestes côtes si fécondes en désastres, si fertiles en naufrages.

43. Monumens  
celtiques  
de Plouneour  
et de  
Pontusval.

Massard, qui connaissait parfaitement et les environs et les monumens que j'y venais chercher, me conduisit d'abord à un Dolmen peu éloigné du village. Il est composé d'une seule table de pierre très-massive et de forme à peu près carrée, supportée par trois pierres verticales. La longueur de la table ou plate-forme est de quatorze pieds, sa largeur de sept et son épaisseur de deux et demi ; la hauteur totale du monument est de sept pieds. En avant sont trois autres pierres plantées qui ne supportent rien et qui servent là comme d'avenue ou de péristyle au Dolmen, particularité que nous avons remarquée dans un grand nombre d'autres monumens du même genre. Dès que j'eus mesuré et dessiné celui-ci, nous nous dirigeâmes vers la mer et nous trouvâmes bientôt un second Dolmen très-beau et très-bien conservé. Cet autel druidique avait vingt pieds de longueur totale ; sa plate-forme était composée de deux énormes pierres dont la plus grande avait douze pieds de long sur autant de large et une épaisseur de deux pieds. La seconde table avait huit pieds en tous sens à sa surface, son épaisseur était aussi de deux pieds. Ces massives tables brutes étaient supportées à cinq pieds du sol par six pierres verticales.

Nous admirâmes ce monument qui s'est conservé intact après avoir traversé, pour venir jusqu'à nous, peut-être plus de vingt siècles. En le quittant nous marchâmes parallèlement au rivage, nous dirigeant sur Pontusval, port naturel au milieu des rochers et dont l'accès est aussi difficile que dangereux.

En y arrivant nous vîmes l'un des plus grands Men-hirs que j'aie jamais rencontré ; cette longue aiguille brute avait trente pieds de haut ; elle a presque la forme d'un obélisque et se termine en pointe. Dans des temps modernes on a placé à son sommet une petite croix de pierre ; on en a gravé une autre sur sa base. Le soin que l'on a pris de revêtir des signes du christianisme ce monument payen, m'a fait penser qu'il était jadis très-important, et l'objet d'une grande vénération de la part des habitans de la contrée. Peut-être était-il l'emblème de la divinité même, car ainsi que nous l'avons démontré dans la première partie de nos Antiquités du Morbihan, ces Men-hirs ou pierres debout, étaient tantôt des tombeaux, tantôt des monumens mémoratifs, tantôt le symbole de l'une des grandes divinités celtiques. Ainsi par exemple, chez les Celto-Saxons, une de ces longues pierres plantées était l'emblème du soleil, et était désignée par les mots *hir-men-sul* (longue pierre du soleil), ce qui a fait dire aux écrivains du moyen âge et après eux aux historiens modernes, que ces peuples avaient pour principale divinité, un Dieu appelé Irminsul, contraction défigurée des trois mots celtiques *hir-men-sul*.

Mon compagnon me dit qu'il existait encore

dans les environs quelques pierres druidiques groupées ensemble et que l'on appelait dans le pays *les Danseuses*, d'après une ancienne tradition qui dit que plusieurs jeunes femmes dansant au milieu d'un champ, une procession chrétienne vint à passer près d'elles; elles refusèrent de cesser leur divertissement et de se mettre à genoux devant le Saint-Sacrement. Cette irrévérence fut punie sur-le-champ, elles furent toutes changées en pierre et demeurèrent ainsi pétrifiées sur la place même de leur danse. Cette tradition se retrouve attachée à d'autres monumens celtiques dans d'autres parties de la France.

Je désirais beaucoup voir ces *Danseuses*, m'imaginant qu'elles étaient probablement un *Cromlec'h* ou sanctuaire druidique circulaire, sorte de monument bien plus rare que tous les autres. Nous eûmes quelques peines à les retrouver car elles sont dans une lande environnée de haies d'ajonc qui empêchent de les voir de loin; nous y parvîmes enfin; elles sont dans le voisinage du chemin de Kerlouan à Plounéour, près d'un hameau nommé *Kerroc'h* (lieu des roches). En approchant de ce monument, je vis qu'il n'était question que d'un Dolmen, mais d'un Dolmen des plus gigantesques, ayant trente-quatre pieds de long sur quinze de large et divisé intérieurement en deux chambres. Malheureusement il n'en reste plus que les pierres verticales, celles de la plate-forme ont été enlevées et détruites sans doute par les premiers missionnaires chrétiens dans cette contrée. Les pierres debout disposées sur la figure d'un trapèze, sont

au nombre de quatorze , dont la plus haute a cinq pieds d'élévation : une quinzième et une seizième sont abattues et hors de rang. Ce Dolmen dans son entier devait être d'un aspect imposant.

M. de Châteaufur avait eu raison de me vanter le nombre et la grandeur des monumens de ce canton ; en revenant sur le village de Plounéour nous trouvâmes un autre Men-hir étonnant par sa masse et singulier par la forme d'une de ses faces , à qui le hasard a donné la figure d'un triangle isocèle presque régulier. Ce Men-hir a vingt-cinq pieds de haut et quatorze de large à sa base. Que de centaines de bras , que d'efforts , que de temps il a fallu pour mouvoir , dresser et planter une pareille pierre !

Tous ces grands monumens celtiques , rassemblés autour de Plounéour , semblent nous attester que ce canton était l'un des grands théâtres du culte druidique dans le Léonnais. Il paraît même que ce culte s'y est prolongé long-temps encore après que toutes les paroisses environnantes s'étaient converties au christianisme , puisque les habitans de ces paroisses appelaient et appellent encore aujourd'hui le territoire de Plounéour et celui de Pontusval , *Land ar Pagan* , la terre des païens.

L'antique férocité de mœurs des habitans de ce territoire n'est point encore adoucie , elle est empreinte même dans leurs traits. L'habitant de ces côtes redoutables est de haute stature , basané , sec et nerveux ; il marche jambes et pieds nus , un bâton noueux à la main ; ses traits farouches

et menaçans semblent défier l'étranger qui le rencontre. Sa figure hâve, son front sillonné de rides que la fatigue et l'inclémence du climat y ont tracés avant le temps, est ombragé d'une forêt de cheveux longs, flottant en désordre et que ne contient pas le petit bonnet bleu et plat placé au sommet de sa tête. Ses yeux creux brillent d'un feu sombre, ils se fixent avec avidité sur la voile qui paraît à l'horizon. Si les signes d'une tempête prochaine menacent de jeter ce vaisseau sur les écueils qui hérissent ces rivages, la joie se peint sur le visage du cruel paysan de Plounéour, elle éclaire un instant sa physionomie sauvage comme un éclair sinistre brille au milieu de ces nuages noirs dont les flancs recèlent la foudre. Il réunit ses parens, appelle ses amis, ses voisins, tous courent sur la grève en poussant des hurlemens barbares ; armés de bâtons, de crocs et de fourches, ils attendent les débris du naufrage. Si les infortunés navigateurs, dont le navire vient de se fracasser, parviennent en luttant contre la mort à atteindre ce rivage fatal, ils sont à l'instant même dépouillés et massacrés inhumainement par ces Celtes féroces et indomptables.

Vainement les autorités locales ont cherché à réprimer ces cruautés : il a fallu cent fois déployer l'appareil de forces imposantes pour y parvenir, et encore n'y réussissait-on pas toujours, tant dans ces occasions les paysans riverains déployent d'acharnement et de furie. Un principe traditionnel enraciné chez eux depuis des siècles, leur persuade que les naufrages leur sont envoyés

du ciel comme un bienfait , que c'est une chose dont le profit leur appartient par droit sacré et que c'est une violation des droits divin et humain que de vouloir les en priver. Aussi en pareil cas , réunis en grand nombre , ils résistent avec une rage inconcevable aux douaniers et aux gendarmes : ils se précipitent avec une fureur forcenée sur les baïonnettes des soldats envoyés contre eux et auxquels ils ne font aucun quartier. Les troupes reculent presque toujours devant cette horde furieuse qui ne connaît plus aucun frein et que ne peut arrêter ni la crainte de la justice , ni la vengeance des lois. Les prêtres , qui dans leurs sermons les exhortent à renoncer à cette odieuse coutume si contraire à la morale de la religion chrétienne , n'ont jusqu'à ce jour obtenu que de faibles succès.

Le village de Plounéour ou Plounéour-trez se trouve sur un promontoire avancé qui forme l'extrémité occidentale de la grande anse de Goulven. Le village de Goulven est situé au fond de l'anse ; il y a une belle église dont le clocher est d'une hauteur remarquable. Massard me proposa d'y aller le lendemain , et j'acceptai volontiers la partie. Nous nous y rendimes donc d'assez bonne heure , et je trouvai que l'église de style gothique valait bien en effet la peine d'être visitée. C'est dans ce lieu que naquit Saint Goulven en 540 et qu'il passa la plus grande partie de sa vie. C'est aussi là que vers 550, le comte Even , secondé de l'assistance spirituelle du Saint , remporta une victoire signalée sur des Normands débarqués aux côtes de Léon. Un tableau peint

44. Eglise  
de Goulven.

dans le dix-septième siècle et placé dans l'église, représente Even revenant victorieux du combat; mais l'artiste ignorant a donné à ses personnages le costume de l'époque où il les a peints, de sorte que le comte breton du sixième siècle, représenté avec un habit rouge galonné et à grandes basques, un chapeau à trois cornes et une perruque à la Louis XIV, rend ce tableau encore plus ridicule qu'il n'est mal peint.

45. Dolmen  
près  
de Goulven.

Après avoir examiné l'église, mon guide me conduisit à quelque distance, à l'entrée d'un taillis, où je vis un Dolmen bien conservé, composé d'une seule pierre plate de forme approchant de la circulaire et ayant dix pieds de diamètre. Cette table est supportée par six pierres verticales à sept pieds et demi au-dessus du sol. La hauteur totale de cet autel celtique mesurée en dehors est de dix pieds. C'est le plus haut que j'aie vu dans le Finistère.

Plusieurs pierres verticales sont plantées tout auprès sans être recouvertes par une plate-forme. Dans une course subséquente faite en ce lieu deux ans plus tard, j'ai fait fouiller entre ces pierres, j'y ai trouvé à sept pieds de profondeur deux urnes de fabrique grossière et en terre d'un gris brun. L'un de ces vases contenait des cendres et des fragmens d'os calcinés; l'autre vingt haches de bronze longues de quatre à cinq pouces et de trois différentes formes. Ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que ce même vase contenait en même temps quelques masses ou rosettes brutes du métal même avec lequel ces armes avaient été façonnées. Cela me fit penser que les cendres

qui les accompagnaient dans l'autre urne pouvaient être celles du fabricant ou armurier qui les avait faites.

Je me séparai en ce lieu de mon compagnon et revins à Lesneven. Je devais comme je l'ai dit me rendre de là à Brest, mais des circonstances particulières m'obligèrent d'ajourner encore ce projet et de retourner à Saint-Pol de Léon. Je voulus du moins les mettre à profit pour examiner des monumens anciens que je ne connaissais pas encore, et au lieu de retourner dans cette ville par le chemin vicinal que j'avais suivi lorsque j'en partis en passant par Plouescat, je pris cette fois la grande route.

Elle me conduisit d'abord auprès d'un ancien château appelé *le Morrisur*, dont les vestiges qui se voient à droite sur le flanc d'une colline consistent seulement en fondation d'un mur d'enceinte et en une butte artificielle sur laquelle était jadis bâti le donjon, partie principale de ce château qui date des premiers temps de nos fortifications en pierre, c'est-à-dire de l'an 800 environ. Les forteresses isolées d'alors ne consistaient guère qu'en une seule tour à laquelle était jointe un mur de clôture qui entourait la cour. \*

46. Château  
de Morrisur.

Au quinzième siècle, les seigneurs de Morrisur firent bâtir près de ces ruines un manoir que l'on voit vis-à-vis de l'autre côté de la vallée et qui est muni d'une tourelle hexagone. Ils étaient

\* Voir à ce sujet ce que nous avons dit dans la troisième partie de nos Antiquités du Morbihan, page 25 et suivantes.

chevaliers, mais non bannerets, et marchaient en guerre sous la bannière des sires de Lanhouarneau dont ils étaient vassaux. Louis, sieur de Morrisur, comparut à la montre de 1503 en équipement d'homme d'armes avec un archer, un coustillier et un page très-bien équipés et montés.

A la même montre, Paul de Morrisur, cadet de cette maison et archer en brigandine, se présenta sous la bannière du seigneur de Kermavan, dont il était tenancier.

47.  
Lanhouarneau. Une route montueuse, entrecoupée de vallons boisés et de collines assez escarpées, me conduisit à Lanhouarneau, village fort ancien et chef-lieu d'une ancienne bannière ayant haute, moyenne et basse justice. On devrait écrire et prononcer différemment son nom qui est véritablement *Land-Huarné*, ce qui signifie *terre* ou *pays d'Huarné*, parce que c'est là que passa presque toute sa vie et que mourût Saint Hervé, dont le vrai nom breton est *Huarné* ou *Huarnion*. (Voyez Albert Legrand, *Vie des Saints de Bretagne*.)

L'église actuelle de Lanhouarneau, surmontée d'un clocher lourd et massif, est, comme presque toutes les églises paroissiales du Léonnais, un édifice du seizième siècle érigé sur une ancienne église en bois. Plusieurs de ses parties sont encore plus modernes, entr'autres un porche où l'on voit les statues des douze apôtres et sur le fronton duquel on lit : *M. Toulec, R. J. Berthou et Jean Mesguen, procureurs spéciaux, 1769.*

En entrant dans l'église, à main droite, contre la muraille, est la pierre tombale de Jean Berthou. Son nom y est écrit en grosses lettres, mais sans aucune autre espèce d'épithaphe.

Les principales familles anciennes de la paroisse de Lanhouarneau sont, outre celle de Morrisur qui en dépendait, celles de Launay de Coetmeret, chevaliers, de Brezal, écuyers, Anfertz, écuyers, de Kergoez, *idem*, et de Kergus, *idem*.

Je quittai la grande route en cet endroit, et me fis conduire par un chemin de traverse au château de Kerjean-Coatanscours qui, avant la révolution de 1793, était cité comme le plus beau et le plus vaste de tout le Léonnais. En m'y rendant, je rencontrai une chapelle ruinée qui attira toute mon attention, parce qu'elle est un exemple frappant de la sanctification du culte celtique des fontaines par un monument chrétien. Cette chapelle appelée *Lanven* est bâtie sur la fontaine sacrée elle-même ; ses eaux en traversent le sanctuaire, coulent par dessous le chœur et en sortent par une arcade ouverte extérieurement pour s'aller rendre dans un bassin de pierre creusé tout auprès.

48. Chapelle  
de  
*Lanven*.

Le château de Kerjean-Coatanscours élève à peu de distance ses pignons, ses hautes cheminées et ses tours féodales. Ce vaste édifice, construit avec magnificence sous le règne de Louis XIII et dans le style d'architecture de cette époque, est fortifié comme une place de guerre, quoiqu'alors ce fut une précaution inutile puisque la féodalité complètement abolie par l'ambitieux

49. Château  
de Kerjean-  
Coatanscours.

Richelieu ne laissait plus aux seigneurs de fiefs le droit de lever des troupes à leur solde et de guerroyer les uns contre les autres. Dans tout le reste de la France, on n'érigéait plus de châteaux forts depuis bien des années, mais la noblesse bretonne, fière de son antique indépendance et regrettant ses anciens privilèges, voulut en conserver du moins les apparences et transmettre à la postérité un simulacre qui rappelât ses droits et sa puissance passée, les uns et les autres étant la juste et honorable récompense de longs services rendus à la patrie. Elle continua donc pendant la plus grande partie du dix-septième siècle à donner à ses châteaux l'apparence de véritables forteresses, comme nous en verrons encore d'autres exemples.

Le château de Kerjean consiste en un vaste corps de logis avec deux ailes. A l'extrémité de l'aile droite est une chapelle qui communique avec l'autre par une galerie découverte soutenue par des arcades. Dans tous ces bâtimens, excepté dans la chapelle qui est d'un gothique bâtard, on a observé le beau style de l'architecture grecque, mais la dureté de la pierre avec laquelle est construit l'édifice, la grossièreté du grain de ce granit, n'a pas permis d'en développer avec avantage toute la grâce et toute la majesté. Malgré les efforts de l'architecte, on remarque dans tout l'édifice quelque chose de lourd et de roide qui penche vers le mauvais goût.

Tout autour est un rempart assez élevé et dont le plan est carré ; il a quinze pas de largeur, est revêtu en pierre de taille et percé de

plusieurs casemates pour mettre de l'artillerie. A chaque angle est une tour carrée garnie de meurtrières et de machicoulis. Le portail et le guichet qui l'accompagne sont pratiqués dans une tour carrée. Le tout est environné d'un fossé à fond de cuve, et ce château pouvait être véritablement susceptible d'une vigoureuse résistance en cas de siège. Il était armé de plusieurs pièces de canon de fonte d'un assez gros calibre ; je les ai vues à Lesneven où elles avaient été transférées en 1793.

Avant l'édifice actuel que nous venons de décrire, il y avait au même lieu un château fort bien plus ancien, mais qui fut démoli en 1600. Celui que l'on voit aujourd'hui fut bâti en 1618 par René Barbier, sieur de Kerjean, chevalier de l'ordre de Saint-Michel et gentilhomme de la chambre du roi Louis XIII. Ce monarque érigea la terre de Kerjean en marquisat en faveur de ce René Barbier, lequel épousa Marie de Parcevaux, dame d'honneur de la reine. De ce mariage sont issus, un fils nommé François, qui épousa Catherine de Goësbriant, et d'autres enfans dont la postérité se réduisit en une seule branche dans la personne de Claude-Alain Barbier, comte de Lescoet et marquis de Kerjean en 1748. Il eut plusieurs enfans de son mariage avec Perrine Le Borgne de Lesquiffyou ; mais tous moururent sans postérité et le marquisat de Kerjean passa dans la famille de Coatanscours.

Anciennement, le seigneur de Kerjean était vassal de celui de Lanhouarneau, et devait chaque année lui apporter, à jour fixe, un morceau de

pain, deux œufs durs et une bouteille de vin qu'il lui servait chapeau bas. Après que le sire de Lanhouarneau, assis dans un fauteuil de pierre à la porte de son manoir, avait bu et mangé, il cédait sa place à celui de Kerjean et lui rendait les mêmes devoirs. Cette cérémonie est encore une allusion aux obligations réciproques auxquelles les lois féodales soumettaient simultanément le seigneur et son vassal.

So. Berven.

Après avoir examiné le château de Kerjean, je me rapprochai de la grande route de Saint-Pol de Léon, sur laquelle je retombai à Berven. J'étais curieux de visiter ce village que de vagues traditions désignent comme ayant été jadis un lieu consacré au culte du *Phallus*; culte dont on trouve des traces nombreuses dans la religion des anciens Gaulois comme dans celles de tous les anciens peuples. J'espérais y trouver quelques monumens, quelques vestiges qui confirmassent ces traditions obscures. Je vis d'abord que l'église était tout-à-fait moderne, ayant été bâtie dans le dix-septième siècle. Je remarquai son clocher très-élevé d'un style d'architecture fort particulier et qui pour la hardiesse et la légèreté le dispute peut-être au gothique. Mais en faisant en dehors le tour de ce temple moderne, je vis au pignon de l'abside deux vieilles statues placées en cornières et qui proviennent évidemment d'un édifice bien plus ancien. On voit à leur style barbare qu'elles datent des temps de l'enfance de l'art et on s'aperçoit très-bien qu'elles ont été rapportées et placées après coup dans l'édifice actuel. Ces deux statues représentent l'une une femme, l'autre

un homme, absolument nus et occupés d'une action des plus indécentes. Les parties sexuelles de l'une et de l'autre sont exprimées de la manière la plus prononcée, surtout celles de l'homme auxquelles on a donné la dimension la plus prodigieuse. Il n'y a pas de doute que ces deux statues ne proviennent d'un monument payen existant jadis en ce lieu même. Nul doute non plus que ce monument n'ait été consacré au culte Priapique ainsi que l'indique la tradition qui s'est transmise jusqu'à nos jours relativement au village de Berven.

Depuis ce lieu jusqu'à Saint-Pol de Léon, je ne vis rien qui méritât mon attention. Je séjournai deux jours dans cette ville et j'en repartis le 14 mai, accompagné de M. du Dresnay, pour aller visiter à deux petites lieues de là le château de Kermilin.

Ce château consiste en un corps de logis flanqué de deux grosses tours et en avant duquel est une cour environnée d'un rempart demi-circulaire construit en pierres de taille. Dans l'épaisseur du mur de ce rempart étaient pratiquées des meurtrières par lesquelles on faisait agir les engins et machines de jet employées avant l'invention de l'artillerie pour la défense d'une place assiégée. On ne voit plus aujourd'hui que les ruines de ces fortifications.

51. Château  
de Kermilin.

Le corps de logis principal est comme je l'ai dit, flanqué de deux grosses tours à créneaux et machicoulis. Tout le long du côté extérieur de l'édifice, règne à sa partie supérieure une galerie couverte, également munie de machicoulis

et de créneaux. On voit aussi du même côté quelques meurtrières pratiquées dans des temps plus modernes pour placer des fauconneaux.

Sous la tour, du côté gauche, sont des souterrains qui servaient de prisons ; on y descend par un escalier d'une douzaine de marches et qui conduit d'abord dans une pièce carrée ; un couloir étroit communique de cette pièce avec une grande salle ronde voûtée à arrêtes ; on remarque au point de cette salle diamétralement opposé au couloir, une espèce de niche pratiquée dans le mur et dont je n'ai pu deviner l'ancienne destination. Ces souterrains sont à peine éclairés par de petits soupiraux.

A droite, dans le couloir, on voit une ouverture de deux pieds carrés ; elle sert d'entrée à un cachot qui n'a que six pieds en tous sens, pratiqué dans le massif des fondations de la tour, cet horrible réduit, véritable sépulchre vivant, n'a ni soupiraux ni barbacanes, de sorte que ceux qu'on y enfermait étaient absolument privés de lumière et d'air extérieur.

Le fief de Kermilin était une annexe de celui de Coatmeur ; il appartenait à une branche cadette de la famille de Tournemine et y avait été apporté par alliance d'un membre de cette branche avec une demoiselle de Plusquellec.

52. Château  
de  
Kergournadec'h

De Kermilin nous nous avançâmes dans la paroisse de Cléder pour aller voir les ruines du beau château de Kergournadec'h. Environnées de grands bois, ces ruines semblent encore dominer la contrée : leurs murs demi-écroulés,

leurs grosses tours à crénaux et machicoulis ,  
déploient encore l'appareil imposant de la puis-  
sance féodale.

Le château de Kergournadec'h était de forme carrée , dans chaque angle est une très-forte tour ronde surmontée d'une tourelle et de très-hautes cheminées. Je n'ai pu savoir ce qui a pu réduire ce château , solidement bâti en pierres de tailles , à l'état de ruines où on le voit. Ce n'est sûrement pas la faux du temps car il n'est pas bien ancien ; cet édifice ne date que du commencement du dix-septième siècle. Il a été érigé alors sur les ruines d'un château bien plus antique et portant le même nom. Le marquis de Rosmadec Molac , qui a fait bâtir le nouveau , s'est plu à le faire dans le style des anciennes forteresses comme le fut celui de Kerjean dont nous avons parlé ci-dessus et qui fut bâti à la même époque. Tout l'intérieur , tous les appartemens de ce vaste château sont absolument anéantis : peut-être même n'ont-ils jamais existé , car on ne peut s'empêcher de s'apercevoir que Kergournadec'h a tout l'air d'un édifice qui n'a jamais été achevé. Je suis confirmé dans cette croyance par ce qu'en dit le Borgne dans son armorial Breton. « Ce » serait , dit-il une des plus belles maisons de » la province , si le dessin était parachevé. » Or le Borgne écrivait ceci dans les premières années du règne de Louis XIV , et le château dont il s'agit avait été commencé en 1630. Je suis porté à croire que , conçu sur un plan trop vaste , la fortune de M. de Rosmadec n'aura pas été suffisante pour en faire accomplir le projet , et qu'il aura été forcé de le laisser à moitié fait.

Il est toujours certain , puisque ce château n'était pas terminé sous Louis XIV , que le plan et la figure qu'en a publié Vulsan de la Colambière en 1644 , n'ont pu être faits que d'après un projet que lui aura communiqué M. de Rosmadec dont il était l'ami et auquel il a dédié son précieux ouvrage sur le blason. Cette figure en effet représente le château dans son entier et comme s'il était parfaitement achevé : on y remarque que la porte principale n'était qu'un simple guichet carré, chose que je n'ai jamais vu ailleurs , les faitages en étaient très-élevés selon la mode du temps de Louis XIII , les tourelles étaient recouvertes d'une coupole surmontée d'une lanterne à colonnes et toutes les girouettes représentaient un petit chevalier armé , à cheval et la lance au poing.

La devise de la maison de Kergournadec'h était *en Dieu est.*

Jehan de Coetquelfen , seigneur de Kergournadec'h , comparait comme homme d'armes à la montre de 1503. Cette seigneurie a passé par la suite dans la maison de Rosmadec.

53. Chapelle  
de Saint-Jean  
Kerhan.

A quelque distance de ce château , on trouve au milieu d'un bocage les ruines pittoresques de l'antique chapelle de Saint Jean Kerhan. Dans un petit caveau de cette chapelle je vis , au milieu des touffes de fougères et de scolopendre qui croissent entre ses pierres désunies , le tombeau d'un chevalier avec sa statue qui le représente armé de toutes pièces à l'exception de sa tête qui est nue et ornée d'une épaisse chevelure

bouclée. La coiffure et l'armure de cette statue indiquent l'époque de Louis XIII et ont beaucoup de rapport avec celles de Sébastien Barbier que nous avons décrites ci-dessus. M. du Dresnay me dit que ce tombeau était celui d'un Rosmadec mais sans pouvoir spécifier lequel ; du reste ce monument ne porte ni date ni inscription.

Nous regagnâmes la grande route à Berven, et là nous nous séparâmes, mon compagnon retourna à Saint-Pol et moi je m'acheminai vers Lesneven. Je ne séjournai pas dans cette ville qui, comme je l'ai dit, n'a plus rien de son ancien état. Elle est depuis long-temps déchuë de sa splendeur, puisque dès 1503 elle ne fournissait plus que cinq gentilshommes pour le service militaire ; savoir :

- 1.° Yvon de Gouzillon, archer en brigandine et javeline.
- 2.° Hervé de Kerguelen, *idem*.
- 3.° Yvon Legrand, *idem*. (Ce Legrand était de la famille du père Albert Legrand, auteur de la curieuse et importante histoire des Saints de Bretagne).
- 4.° Salomon Brodic, vougier.\*
- 5.° Jehan Melleneec, il comparait sans armes quelconques et est semoncé.

\* La vouge était une pique armée d'un fer long, large, évidé et tranchant comme une lame de sabre. Le vougier n'avait d'autre arme défensive qu'un morion ou simple casque sans visière ni gorgette : c'était l'emploi des gentilshommes les plus indigens.

54. Eglise  
de N.-D. du  
Foll-Coat.

Le 15 de mai je partis de grand matin de Lesneven et je pris le grand chemin qui conduit à Brest. Dès le premier quart de lieue je m'arrêtai pour admirer l'église célèbre de Notre-Dame du Folgoat ou plutôt du *Foll-coat*, l'un des plus beaux édifices gothiques du département.

Cette église, monument superbe de la piété et de la magnificence des ducs de Bretagne, fut bâtie au commencement du quinzième siècle, et fut pendant une longue suite d'années l'objet vénéré des plus dévots pèlerinages, non seulement de la Bretagne, mais d'une grande partie de la France. Sa façade est ornée de deux clochers dont l'un, d'un très-beau style gothique, est surmonté d'une flèche très-élevée. Le portail était autrefois décoré de la statue équestre et armée de toutes pièces du duc Jean IV, premier fondateur de cet édifice; cette statue a été détruite.

Au côté droit de l'église est un autre portique qui donne sur la cour du prieuré; il est admirable pour l'élégance de ses proportions et la délicatesse de ses détails de sculptures : on y voit encore les statues des douze apôtres.

Les murs extérieurs de cette église étaient jadis surchargés d'écussons sculptés en pierre, offrant les armoiries des familles bretonnes qui, par leurs donations particulières, avaient, à l'exemple du duc, contribué à la construction de l'édifice. On voit encore les encadremens gothiques qui entouraient ces écussons martelés en 1793 par les révolutionnaires de Lesneven.

L'intérieur de l'église était jadis décoré avec

autant de profusion que de magnificence, mais la plupart de ces ornemens, dus à la piété des fidèles, ont disparus depuis long-temps. On remarquait encore, il y a quelques années, un autel particulier situé à la gauche du chœur et sur lequel était sculptés une équerre, une règle, un compas, un maillet et une truelle disposés comme en trophée. M. de Cambry en fait mention dans son *voyage dans le Finistère*, et ne doutant pas que ces attributs ne fussent ceux de la franc-maçonnerie, il en conclut que l'église du Foll-coat a probablement appartenu aux Templiers.

On s'étonne qu'un homme tel que feu Cambry, qui affichait de très-hautes prétentions en fait de connaissances historiques, ait pu tomber dans une si grossière erreur. Il n'a donc pas lu l'histoire de Bretagne, il n'a donc pas lu surtout l'inscription sculptée en caractères gothiques à gauche de la grande porte de l'église du Foll-coat ?

Voici cette inscription :

*Jean V, illustrissimus dux Britonum fundavit hæc. . . (ecclesia) anno MCCCCXXIII.*

L'ordre des Templiers, proscrit en 1313 et n'ayant pu depuis ce temps posséder ostensiblement aucun bénéfice, le Foll-coat bâti en 1423, cent dix ans après la proscription de cet ordre illustre, n'a pu lui appartenir. De plus les Templiers et les franc-maçons ne sont pas la même chose, les premiers sont aux seconds ce qu'est une belle tragédie à une parodie burlesque.

Nous savons comme tout le monde, que l'équerre, le compas, la truelle, etc., sont des

symboles maçonniques : mais sur l'autel dont il s'agit et que l'on voyait au Foll-coat, ils sont simplement les attributs de l'état d'architecte et de celui de maçon. Cet autel fut effectivement voué à la vierge et fondé par l'architecte et les ouvriers qui ont bâti l'église et qui ont voulu laisser par là, un monument particulier du bel ouvrage qu'ils avaient accompli avec beaucoup de peines et de travaux. Ils ont naturellement voulu y sculpter les instrumens de leur art, il n'y a là dedans rien que de simple, et l'échafaudage mystique et merveilleux que M. de Cambry a voulu élever sur ce sujet tombe de lui-même.

A droite de l'église on voit plusieurs anciens bâtimens assez vastes et d'un style d'architecture accusant aussi le quinzième siècle. C'est là que logeaient le doyen et les chanoines du prieuré du Foll-coat, c'est aussi là qu'ils donnaient l'hospitalité aux pèlerins illustres qui venaient y faire leurs dévotions ; leurs toits antiques ont abrité Anne de Bretagne et François I.<sup>er</sup>

Voici maintenant l'origine de la fondation du prieuré de N. D. du Foll-coat, d'après ce qu'en rapporte Albert Legrand.

Vers l'an 1350, un pauvre garçon idiot de naissance, vivait aux environs de Lesneven : il se nommait Salaün. Ses parens, quoique dans une grande indigence, l'avaient dans son enfance envoyé à l'école, mais il avait l'esprit tellement obtus, l'intelligence si bornée, qu'il n'y put jamais apprendre autre chose que les deux mots

*ave Maria*, qu'il répétait au reste à toute heure ayant naturellement conçu une dévotion passionnée pour la vierge Marie.

Ses père et mère étant morts, le pauvre Salaün se trouva dans l'abandon et dans la plus profonde misère ; il se retira dans un bois de la paroisse de Guic-elleau, et choisit pour gîte un vieil arbre qui ombrageait une fontaine. Il dormait sur la terre à l'ombre de cet arbre ; chaque matin il se rendait à Lesneven pour y entendre la messe, pendant laquelle il ne cessait de répéter les mots *ave Maria* ou de s'écrier dans son idiôme naturel, *ô itroün guerc'hes Maria !* (ô ! dame vierge Marie). Après la messe il allait par la ville mendier sa nourriture en répétant cette formule, « Salaün mangerait du pain s'il en avait ». Alors les habitans de la ville et même les soldats de la garnison s'empresaient de lui en donner. Après sa quête il se retirait dans les bois près de sa fontaine, mangeait son pain trempé dans l'eau en répétant à chaque bouchée son *ave Maria favori* ; souvent même, dans les plus grands froids de l'année, il quittait ses misérables haillons, se plongeait nu dans la fontaine et y entonnait des cantiques bretons en l'honneur de la vierge, passant ainsi des heures entières à célébrer les louanges de la mère de Dieu. Ensuite il se r'habillait, grimpa sur son arbre et se balançait sur une branche en criant à pleine tête *ô Maria ! ô Maria !*

L'étrange manière de vivre de ce pauvre homme le fit considérer comme entièrement fou, et les habitans de la contrée ne l'appelaient que *Salaiün*

*ar Foll*, Salaün le fou ou le *Foll-coat*, c'est-à-dire le fou du bois. Il vécut de cette manière une quarantaine d'années et mourut en 1338. Le curé de Guic-elleau le fit enterrer modestement dans le cimetière de sa paroisse et bientôt la mémoire du pauvre insensé fut entièrement oubliée.

Mais au bout de quelques mois on vit un beau lys blanc croître et fleurir sur sa sépulture. On se rappella alors son extrême dévotion à la vierge et on ne douta pas que sa céleste patronne n'eût fait croître cette fleur sur la tombe de son favori, pour faire voir combien son dévouement lui avait été agréable. Ce qui confirma encore cette opinion, c'est que (selon la légende du *Foll-coat*) dans le calice de la fleur on lisait les mots *ave Maria* tracés en lettres d'or.

Cette aventure fit grand bruit, le peuple vint en foule admirer ce miracle et le duc de Bretagne, Jean IV, envoya des commissaires spéciaux qui le constatèrent. Lorsqu'au bout de six semaines le lys fut délleuré, ces commissaires firent fouir au pied de sa tige et on vit qu'elle sortait de la bouche même du cadavre de Salaün, ce qui acheva de persuader de la croissance miraculeuse de cette fleur. Les fidèles vinrent en foule faire leurs dévotions sur cette sépulture, et on y érigea provisoirement un petit oratoire. Le duc, frappé de cet événement extraordinaire, fit vœu que s'il venait à bout de vaincre Charles de Blois, alors son compétiteur pour la possession de la Bretagne, et que s'il se voyait jamais en possession paisible, pleine et entière de ce

duché, il ferait ériger au lieu même du miracle, une chapelle magnifique en l'honneur de la Sainte Vierge. En effet, en 1364 lorsqu'il eut remporté la victoire à la journée d'Auray, où son adversaire perdit la vie et le laissa maître absolu de la Bretagne, il se hâta d'accomplir son vœu, assigna des fonds pour l'édification de l'église et vint lui-même en poser la première pierre. Les travaux en furent continués jusqu'en 1370, mais les troubles qui éclatèrent alors en Bretagne où le duc avait mécontenté tous les seigneurs à cause de sa prédilection pour les Anglais, interrompirent cet ouvrage. Il paraît qu'alors l'édifice était à peine élevé au niveau du sol et qu'il n'y avait de fait que les fondemens. En 1392 le roi de France Charles VI, menaçant la Bretagne de ses armes pour venger l'attentat commis envers son connétable Olivier de Clisson, traîtreusement arrêté au château de l'Hermine par le duc lui-même, les fonds destinés à continuer les travaux de l'église du Foll-coat furent employés à lever des troupes et à se munir de tout ce qui était nécessaire pour soutenir une guerre opiniâtre. Enfin Jean IV mourant à Nantes en 1399, recommanda à son fils d'acquitter son vœu le plus tôt possible et de faire achever l'église.

Jean V ne négligea point de remplir ce pieux devoir, il vint à Lesneven en 1404, fit venir des ouvriers de tous côtés et donna de grandes sommes pour faire continuer les travaux. Les principales familles nobles de Bretagne s'empresèrent à son exemple de contribuer à cette

bâtisse par des dons considérables. L'œuvre fut terminée en 1423 comme le constate l'inscription du portail rapportée ci-dessus, et non pas en 1419 comme le dit Albert Legrand. Depuis ce temps N. D. du Foll-coat a été l'objet des plus dévots pèlerinages de la Bretagne, et on y venait de toutes les parties de la province pour participer aux bienfaits de son intercession miraculeuse. Anne de Bretagne, reine de France, y vint faire une neuvaine en 1506, elle fit à cette église les plus riches présents. Le roi François I.<sup>er</sup> y vint aussi en 1532, à l'issue des états de Vannes, où le duché de Bretagne fut déclaré inséparablement uni et annexé à la couronne de France.

En quittant le Foll-coat, je cheminai au milieu d'une contrée très-variée, pour les sites qu'elle présente, mais inculte et presque déserte. Je laissai à ma gauche le petit village du Drenec dont le modeste clocher s'élève à peine au-dessus des bois qui l'environnent, et je découvris sur ma droite la flèche plus élancée de l'église de Locmaria. Je quittai la grande route et me dirigeai sur cette église que je désirais examiner de près : je la trouvai toute en ruine, ses arceaux gothiques, les piliers de sa nef n'ont plus de voûtes à soutenir, et des guirlandes de lierre s'étendent entre ses colonnes. Dans le cimetière adjacent est une fort belle croix en pierre de Kersanton, on lit sur son fût l'inscription suivante sculptée en caractères majuscules gothiques du seizième siècle.

55. Eglise  
de Locmaria.

*Ceste croix faite par maistre . . . ( le nom est*

martelé) *l'an* MVCXXVII. Aux pieds du Christ est l'écusson armorié des seigneurs de Kermavan.

Je voulus me rendre de Locmaria à Plabennec par les chemins de traverse, et quoique je ne les connusse pas bien, je m'orientai de mon mieux pour arriver au point que je voulais atteindre; mais dans un canton aussi couvert de bois et parmi des chemins creux, il n'est pas facile de se retrouver faute d'avoir en vue des points marquans de direction; aussi je m'égarai, mais je n'eus pas lieu de m'en repentir, car après avoir marché quelque temps au hasard, j'arrivai dans une lande cernée de tous côtés par un taillis épais et parsemée de près de six cents pierres celtiques disposées sans ordre sur sa surface; toutes ces pierres brutes étaient comme celles du *Carneillou* de Cléder, (voyez page 90), simplement superposées au sol, mais elles étaient généralement moins grosses, les plus volumineuses n'ayant guère plus de quatre pieds d'élévation. Cette multitude de pierres grises et mousseuses, pressées dans l'enceinte peu étendue de la lande, faisaient un singulier effet, un contraste frappant, en se dessinant sous mille aspects bizarres sur la fraîche verdure qui les environnait de toute part. Ce champ était sans doute un cimetière comme le *Carneillou*, comme *Carnac*, comme cent autres du même genre que j'ai eu occasion de visiter, et chaque pierre y marque une sépulture. Ce champ funèbre contient les cendres de guerriers morts depuis bien des siècles. A quelle antiquité reculée nous reportent ces monumens simples et grossiers du plus ancien peuple de l'Europe!

56. Champ  
funéraire  
celtique aux  
environs  
de Plabennec.

Comme le hasard seul m'avait fait rencontrer cet antique cimetière, je ne puis en préciser exactement la position ; cependant il n'est pas éloigné du bourg de Plabennec, puisque après l'avoir quitté, au bout d'un quart d'heure de marche je tombai inopinément sur ce village.

57. Plabennec.

Plabennec est situé sur un point fort élevé d'où l'on découvre tout le pays environnant sur un horizon très-étendu. Ce bourg ne renferme rien d'ancien, son église bâtie en 1674 l'a été sur les ruines d'une plus ancienne.

La paroisse de Plabennec fournit six hommes de guerre à la montre de 1503 ; savoir :

- 1.° Jehan Coat-lez, archer.
- 2.° Alain le Jar, *idem*.
- 3.° Yves Lescoet, hallebardier.
- 4.° Yvon de Tresily, archer en brigandine.
- 5.° Bernard du Beaudiez, archer.
- 6.° Guillaume Gestin ( s'est présenté sans armes et a été semoncé et menacé de la confiscation de son fief ).

A un quart de lieue du village, sur le bord de la grande route, on voit une ancienne fontaine de l'aspect le plus romantique, ombragée par de vieux hêtres, les pierres d'un Dolmen renversé sont groupées autour de son bassin. Un vieux houx qui croît parmi ces masses de pierres couvertes de mousse et de lierre, rappelle à l'imagination la fameuse fontaine de la *Dame blanche* dans le roman du *monastère* du célèbre

Walter Scott, et à cette occasion, nous ferons remarquer ici que cette tradition de la Dame blanche, que l'auteur du roman en question a trouvée répandue dans les montagnes de l'Ecosse, existe aussi dans quelques parties de notre Bretagne avec les mêmes circonstances, on la retrouve même encore dans d'autres provinces de France.

Après une bonne heure de marche depuis Plabennec, j'arrivai à Gouesnou, gros village fort ancien et jadis important comme position militaire, parce qu'il est bâti sur un terrain élevé et domine tous les environs. Aussi il y avait jadis une forteresse dont les anciens titres font souvent mention sous la dénomination de *Bastille de Gouesnou*. On ne voit plus aujourd'hui le moindre vestige de cette bastille, et j'ai eu de la peine à en retrouver l'emplacement qui était derrière l'église. On passa plusieurs fois à Gouesnou des *montres* ou revues militaires de la noblesse de Léon, avant l'ordonnance du duc François II, qui prescrit de les passer désormais à Lesneven. 58. Gouesnou.

L'église de Gouesnou est grande et assez belle, c'est un édifice gothique du seizième siècle, mais on y remarque beaucoup d'additions faites dans le siècle suivant, entr'autres le porche sous lequel on lit l'inscription suivante sculptée en relief.

A GAUCHE EN ENTRANT.

*O quam metvendvs est locus iste vere, non est  
Hic aliud nisi domvs Dei et porta Celi.*

*Domvm Dei decet sanctitudo sponsvs eius  
Christvs adoretvr in ea. 1642.*

Nos lecteurs auront sans doute remarqué avec quelque surprise, que la plupart des églises paroissiales du Finistère datent du seizième siècle. Cela vient de ce que avant cette époque, dans un pays aussi pauvre que la basse Bretagne, ces églises n'étaient bâties qu'en bois. Après la réunion de cette province à la France, par le mariage de Louis XII avec Anne de Bretagne, les choses changèrent de face. Cette réunion devint un bienfait pour le duché à cause de la prédilection que conserva toujours la reine pour sa province natale, et de l'active protection dont elle l'honora toujours. Elle l'enrichit par les bienfaits qu'elle y répandit avec profusion; elle y encouragea l'industrie, y anima le commerce, qui devint plus actif par les communications plus faciles et plus fréquentes de ce pays écarté avec le reste de la France. On vit alors les arts s'efforcer d'y pénétrer, péniblement il est vrai et d'une manière imparfaite, mais enfin ils y produisirent plusieurs monumens remarquables, et les chétives églises de bois qui couvraient les campagnes furent remplacées partout par des édifices en pierre.

On remarque à Gouesnou plusieurs maisons fort anciennes, particulièrement celle où est l'ancienne auberge *des trois piliers*.

En sortant du village on trouve à main gauche une petite chapelle dans laquelle on a renfermé un monument du culte Druidique d'une espèce que nous n'avons pas encore décrite. C'est une de ces pierres percées telle qu'on en trouve plusieurs dans le pays de Galles et dans la Cornouailles insulaire où les antiquaires Anglais les désignent sous le nom de *Stoone-hatchet*.

59. Pierre  
percée,  
de Gouesnou.

Celle de Gouesnou est un gros bloc brut, naturellement arrondi et ayant cinq pieds deux pouces de diamètre; il est percé dans son milieu par un trou circulaire pratiqué de main d'homme et qui a cinq pouces de diamètre sur un pied dix pouces de profondeur. Ces pierres percées passaient chez les Celtes pour avoir des vertus miraculeuses, et lorsqu'on avait un membre blessé ou affligé de quelqu'infirmitté, on allait après quelques cérémonies superstitieuses le plonger dans le trou d'une de ces pierres, croyant par là être infailliblement guéri. Cette croyance superstitieuse s'est transmise jusqu'à nous, et les paysans des environs de Gouesnou allaient encore, il y a peu d'années, plonger leurs bras dans le trou de la pierre dont il s'agit pour se guérir de différentes maladies. Pour mettre un terme à ces pratiques émanées d'une croyance payenne, un curé de Gouesnou fit enlever la pierre qui, dans le principe, était placée dans un champ à une lieue de là près du hameau de Kerangalet, et il la fit enfermer dans la chapelle où on la voit aujourd'hui.

La paroisse de Gouesnou, quoiqu'assez étendue,

ne fournit que quatre hommes armés à la montre de 1503, qui furent :

- 1.° Jehan Bivoalen, sieur de Meslean, chevalier.
- 2.° Jehan Courtois, archer.
- 3.° Bertellé, *idem*.
- 4.° Prigent Gouzillon, hallebardier.

60. Château  
de Meslean.

A un quart de lieue de Gouesnou, encore sur la gauche, on voit s'élever au-dessus d'un massif d'arbres, les hautes cheminées du château de Meslean. Je me détournai de la route pour l'aller voir : sa principale façade est fort ancienne, le portail en est défendu par une galerie à créneaux et machicoulis, flanquée de deux tours munies des mêmes défenses et au bas desquelles on remarque des meurtrières pour l'artillerie. Les bâtimens de l'intérieur paraissent beaucoup moins anciens quoique d'ailleurs tombant en ruines.

Nous venons de voir ci-dessus qu'un seigneur de ce château comparut en qualité de chevalier à la montre de 1503.

Le soir j'arrivai enfin à Brest.

61. Château  
et Ville  
de Brest.

Cette ville, par son étendue, par sa population, et surtout par son importance comme premier département de la marine royale de France, peut prendre rang immédiatement après Rennes et Nantes, et passer à juste titre pour la troisième ville de Bretagne. C'est à la marine seule qu'elle doit son existence, sa prospérité et l'accroissement rapide qu'elle a pris dans un court espace de temps. Sans son port aussi excellent qu'étendu, sans sa superbe rade, la plus

vaste et la plus sûre de toute l'Europe, Brest n'eût jamais été rien. Ces avantages précieux y ont attiré la marine militaire créée par Richelieu. Avant cette création, Brest n'était qu'une misérable bourgade dont les maisons basses et obscures, les rues étroites et tortueuses, rampaient au pied d'une forteresse imprenable avant l'invention de l'artillerie.

Les commentateurs de cabinet, les faiseurs de système, n'ont pas manqué, selon l'usage ordinaire, de donner à la ville de Brest une origine romaine. Ils ont prétendu que c'était le *Portus Brivates* des anciens. Mais jamais aucun historien romain n'a donné à ce *Portus Brivates* aucune attribution particulière, aucune circonstance de localité qui puisse y faire reconnaître Brest. Jamais on n'a trouvé à Brest aucune trace, aucun vestige du séjour ou du passage des Romains. D'un autre côté, Ptolomée lui-même, le plus judicieux des géographes de l'antiquité, ne place pas le *Portus Brivates* à Brest, mais à l'embouchure de la Vilaine ou au Croisic.

D'autres partisans des origines romaines veulent que Brest fut le *Gesocribates* des Romains ; mais sur quelle autorité fondent-ils cette prétention ? Uniquement sur un passage de l'itinéraire d'Antonin qui indique une distance de Nantes à ce *Gesocribates* à peu près égale à celle que nous comptons aujourd'hui entre Nantes et Brest. Mais il peut y avoir beaucoup d'autres points de la côte, plusieurs ports ou baies qui se trouvent aussi à un éloignement égal de la ville de Nantes, et on ne peut rien conclure d'un document aussi

vague, aussi isolé; sans compter que nous ne sommes pas bien certains du rapport qui existe entre les mesures itinéraires des anciens Romains et nos mesures actuelles.

Quelques-uns prétendent, sans pouvoir alléguer aucune preuve, que ce fut Conan Mériadec qui bâtit le château de Brest.

L'historien Le Baud dit avec aussi peu de fondement que Brest était l'ancienne cité d'Occismor, et possédait un évêché dans le cinquième siècle, que cet évêché fut transféré à Saint-Pol de Léon qui alors prit le nom d'Occismor. Tout ceci n'est qu'un tissu d'absurdités sans aucune vraisemblance, et que démentent toutes les légendes et tous les documens historiques, authentiques.

La vérité est que l'histoire ne fait aucune mention bien constatée de Brest avant l'an 1240. Des légendes fort anciennes ne laissent cependant pas douter qu'il n'y eût un château fort en ce lieu à des époques bien antérieures. Et en effet, un point aussi remarquable, dominant à la fois une rade étendue et l'entrée d'une rivière profonde, avait dû paraître de bonne heure susceptible d'y former un établissement militaire important. Mais ce ne furent point les Romains qui en firent la remarque; puisqu'aucun de leurs historiens ne décrit une localité si caractérisée, si remarquable: et que je regarde comme un fait certain qu'ils ne pénétrèrent jamais en bas-Léon. Cette observation est due aux aborigènes, et ce furent les habitans du pays, les Bretons, en un mot, qui ont bâti le château de Brest.

Si, comme nous le croyons, cette forteresse fut érigée dans des temps fort éloignés, elle a subi depuis sa construction première bien des réparations et des changemens successifs. De tout ce qu'on y voit aujourd'hui, les parties les plus anciennes ne remontent pas plus haut que le treizième siècle, même la tour à laquelle on a si improprement donné le nom de *César*, parce qu'on veut toujours s'obstiner à coller ce nom sur tous les édifices anciens.

Le château de Brest est bâti sur une pointe de roc escarpée qui se trouve à l'entrée Est du port ; son plan a la figure d'un trapèze dont le plus grand côté regarde la ville. C'est de ce côté qu'est sa principale porte d'entrée pratiquée entre deux grosses tours rondes à créneaux et machicoulis. Cette porte est à plein ceintre, à côté était un guichet en ogive, l'un et l'autre fermés par un pont levis. La grande porte avait en outre une herse. L'appareillage des pierres du ceintre est remarquable, elles sont taillées de manière à s'endenter l'une dans l'autre : ouvrage très-solide et que je n'ai jamais trouvé dans aucun autre édifice. Au rez-de-chaussée des tours de ce portail sont des cachots, et aux étages supérieurs divers appartemens servant jadis de logement à la garnison, aujourd'hui transformés en prisons.

En avant du portail est un ravelin dans lequel sont pratiquées des casemates et des meurtrières pour placer de l'artillerie. La porte de cet ouvrage est voûtée en ogive, elle avait aussi un pont levis. Ce ravelin fut construit en 1558 par

Charles de Cambout, gouverneur de Brest et de Nantes, grand veneur de Bretagne.

En 1680, Vauban fit augmenter les fortifications de ce côté par un bonnet de prêtre qui couvre le ravelin et la courtine entre cet ouvrage et le bastion de Sourdéac. A l'angle saillant de cette fortification avancée, on voit encore sur une pierre de Kersanton deux écussons d'armoiries qui ont été martelés en 1793 ; sur l'un étaient sculptés les armes de France, sur l'autre celles de Bretagne.

A l'extrémité gauche de cette façade du château est une grosse tour ronde appelée *la tour des Anglais*, elle domine sur la rade.

A l'extrémité de droite est le beau bastion qui porte le nom de *Sourdéac*, parce que ce gouverneur le fit ériger en 1597 à la place d'une vieille tour qui tombait en ruines. Il fit placer dans le massif de ses fondations une large médaille d'argent à l'effigie de Henri IV, au revers de laquelle il fit graver son nom et ses qualités avec le millésime. Ce bastion muni d'embrasures et de casemates domine sur le port au lieu où est aujourd'hui la machine à mâter les vaisseaux. Il se trouve ainsi à l'angle le plus septentrional du château.

De ce point, les fortifications longent le quai qui leur est parallèle. On y remarque d'abord une très-vieille tour nommée *tour d'Azénor*, parce qu'une ancienne tradition rapporte qu'une comtesse de Goëlle de ce nom y fut long-temps prisonnière. Cette tour ronde extérieurement est

à pans coupés dans son intérieur, elle est couronnée d'un parapet saillant soutenu par des machicolis. Après elle, vient un contre-fort et entre ces deux défenses est pratiquée une porte de secours ou poterne par laquelle en cas de siège on pouvait par mer ravitailler la place. A côté est la porte d'une citerne. Ces deux ouvertures étaient jadis couvertes par un ouvrage extérieur abattu aujourd'hui, mais dont on voit encore les vestiges. A l'angle occidental est une très-forte tour nommée *tour de Brest*. De ce point, on arrive à la face la plus étroite du trapèze que forme le plan de la forteresse; on y trouve la tour dite *de César*, édifice du treizième siècle couronné de créneaux et de machicolis. Ronde extérieurement, cette tour comme celle d'Azénor est à pans coupés dans son intérieur, une tourelle qui lui est adossée sert de cage d'escalier.

A l'angle le plus Sud est une autre tour appelée la tour de *la Madeleine* : elle domine l'entrée du port ainsi que la tour de César. Entre ces deux tours est une porte de derrière jadis fermée par un pont levis.

Les murs qui de cet endroit regardent la rade au-dessus de l'anse de Postren vont rejoindre la tour des Anglais. Ces murs et ces tours sont d'une hauteur et d'une épaisseur considérables et de la construction la plus solide, maçonnés à chaux et à sable et revêtus en pierre de taille.

En avant de la tour de César et en haut de la pointe qui forme de ce côté l'entrée du port,

était une petite esplanade nommée *le Parc au Duc*. Des travaux modernes en ont tout à fait bouleversé le terrain. On y voyait encore il y a quelques années des fortifications avancées d'une époque aussi ancienne que le corps de la place.

En dedans de l'enceinte que nous venons d'indiquer, entre le bastion de Sourdéac et la tour d'Azénor, se voit le donjon du château, autre forteresse bâtie dans la première et qui s'en isolait à volonté étant environnée d'un fossé particulier qu'on ne traversait que sur un pont levis. Ce donjon est un énorme bâtiment en pierre de taille, de forme à peu près parallélogramme, ayant une tour à chaque extrémité et terminé à son sommet par une belle plate-forme. C'est là que sont les appartemens qu'occupaient les ducs de Bretagne quand ils habitaient le château, et en leur absence les gouverneurs commis en leur nom pour le garder. On y voit la grande salle d'honneur dont les fenêtres gothiques donnent sur la Place du Château, la chapelle particulière des ducs pratiquée dans l'épaisseur de la muraille, la salle à manger et les cuisines.

Sous le donjon sont des souterrains et des cachots effrayans où l'air extérieur ni la lumière ne peuvent pénétrer. De ces séjours de douleur et d'angoisse, une voûte basse grossièrement maçonnée conduit par un passage en pente aux oubliettes du château, gouffre profond qui n'a ni escalier ni échelle, et où l'on descendait avec des cordes les infortunés destinés à y périr. Une pierre plate glissant dans une coulisse en fermait pour jamais l'unique et étroite ouverture sur

les malheureux condamnés à y attendre une mort lente au milieu de toutes les horreurs du désespoir et de la faim.

On ne peut douter que plus d'une victime n'y ait terminé son existence, car lorsqu'en 1824 M. Legentil de Quétern, colonel du génie, directeur des fortifications de Brest, fit nettoyer et déblayer toutes les parties souterraines du château, on trouva dans l'oubliette des cheveux et les ossemens blanchis de deux squelettes humains.

La porte extérieure du donjon est remarquable par sa construction de style tout à fait oriental ; son architrave est en forme d'angle obtus très-surbaissé : ce qui se remarque fréquemment dans les constructions arabes. Cela vient à l'appui de l'assertion que nous avons déjà avancée que les bâtimens les plus anciens du château de Brest ont été érigés à la suite des croisades et ne remontent pas plus haut que le treizième siècle.

Après avoir franchi cette porte extérieure, on se trouve dans une petite cour qui précède le corps du donjon. Dans cette cour est un puits profond. Un escalier qui s'ouvre au pied des murs de cet énorme bâtiment conduit aux souterrains. Enfin une porte longue, étroite et ceintrée par le haut donne accès dans le corps principal du donjon.

Tous les couronnemens des murs et des tours du château de Brest étaient jadis garnis d'un parapet saillant à créneaux et machicoulis ; ces accessoires ne se remarquent plus qu'aux tours du portail, à celles d'Azénor et de César ; toutes

étaient en outre surmontées de tourelles. Mais lorsque le maréchal de Vauban vint fortifier Brest en 1680, voulant accommoder le château à la poliorcétique de son époque, il fit raser le sommet du donjon et de la plupart des tours ; et y fit pratiquer des plates-formes et des embrâsures pour y mettre de la grosse artillerie.

Dans l'intérieur du château est une vaste cour où l'on voit à droite, en entrant par le grand portail, le bâtiment qui sert de prison civile ; puis, du même côté, celui de la salle d'armes qui est moderne. A gauche est le vieux bâtiment appelé *Quartier de Plougastel* : il fut bâti sous le règne de Henri IV pour servir de logement aux officiers du château. A la suite de ce vieil édifice, on en voyait un autre bien plus ancien ; mais en 1822, il tombait de vétusté, on l'a abattu et une belle caserne fut érigée à la place en 1825.

Derrière ces édifices et sur l'esplanade qui domine la rade, on voyait encore il y a peu d'années l'antique chapelle du château, édifice gothique qui fut la première et pendant longtemps la seule église de Brest. Les gouverneurs permettaient en temps de paix aux habitans de la bourgade d'y venir assister au service divin conjointement avec la garnison. Cette chapelle a été démolie en 1819. Lors de cette démolition, on ouvrit une tombe qui se trouvait au pied de l'autel. On me fit appeler pour assister à l'ouverture de cette sépulture où l'on ne trouva que quelques ossemens, mais qui présentaient une singularité bien remarquable ; ils avaient acquis

la consistance et la flexibilité du carton. Ce qui je crois peut s'attribuer à la nature humide du sol de la chapelle.

Rien n'indiquait à quel personnage avaient appartenu ces dépouilles ; la pierre plate qui les recouvrait n'offrait ni inscription, ni date, ni armoiries. Il y a lieu de penser cependant que ce tombeau était celui de quelque prêtre, ancien chapelain du château.

Cette citadelle, tant par son assiette que par la force de ses ouvrages, était, comme je l'ai déjà dit, imprenable et effectivement n'a jamais pu l'être de vive force quoiqu'attaquée plusieurs fois par des troupes considérables dirigées par les plus célèbres capitaines de l'époque. Aujourd'hui même, malgré l'usage et les progrès de la science de l'artillerie, elle serait encore susceptible d'opposer une vigoureuse résistance, et surtout serait très-utile pour maîtriser la ville en cas de révolte de la part de ses habitans.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, l'histoire authentique ne fait aucune mention du château de Brest avant l'an 1240. A cette époque il appartenait à Hervé, vicomte de Léon, seigneur suzerain de tout le pays compris entre Saint-Pol, Saint-Mathieu, Douarnenez et Pont-Croix. Depuis long-temps les ducs de Bretagne appréciaient l'importance de cette forteresse, l'une des principales clefs de la province et qui maîtrisait la meilleure rade et le meilleur port de toute la France, ils désiraient ardemment la posséder en propre. Pour l'obtenir le duc Jean I fit des

offres si séduisantes au vicomte de Léon , que celui-ci consentit enfin à lui céder la forteresse de Brest en toute propriété. Depuis lors elle est demeurée en possession des ducs de Bretagne, jusqu'à la réunion de cette province à la France.

Premier siège  
du Château  
de Brest.

Depuis cette cession jusqu'en l'an 1341, on n'entend pas parler du château de Brest, mais alors il est ramené sur la scène par la fameuse querelle de Charles de Blois et du comte de Montfort, qui se disputaient la succession du duché de Bretagne. Un chevalier nommé Garnier de Clisson, \* en était gouverneur, il avait prêté serment de fidélité à Charles de Blois, et lorsque Montfort le somma de lui livrer la place, il le refusa tout net. Ce prince, outré d'un pareil refus, se disposa dès le lendemain à lui donner l'assaut avec des forces considérables. Clisson avait une garnison de trois cents hommes, tous gens déterminés et résolus à une vigoureuse résistance. Il les répartit sur les remparts et sur les tours, bien munis de traits et des machines de guerre alors en usage; mais il réserva quarante des plus intrépides pour sortir avec lui de la place et défendre les barrières extérieures. Le comte de Montfort attaqua ces premiers ouvrages avec beaucoup d'impétuosité, mais il éprouva une résistance à laquelle il ne s'était pas attendu et perdit un grand nombre de soldats

\* D. Lobineau le nomme *Gauthier*, d'Argentré l'appelle *Garnier*, et nous croyons devoir adopter sa version. Ce chevalier était de la même famille que le connétable Olivier de Clisson, mais on ne sait à quel degré ils étaient parens. Froissart le met au rang des hauts barons de Bretagne.

avant d'avoir pu forcer les barrières ; animant les siens par ses discours et par son exemple , il leur inspira une telle ardeur qu'enfin ils les emportèrent , la supériorité de leur nombre leur donnant d'ailleurs un grand avantage. Ce fut alors que le vaillant Clisson fit une action digne de l'admiration de tous les âges. Voyant les barrières franchies par les ennemis , il ordonna aux siens de rentrer dans le château et couvrit seul leur retraite en résistant pendant le temps nécessaire à tous les gens de Montfort dont les coups multipliés semblaient devoir l'accabler. Dans le tumulte de cette retraite , l'officier qui en son absence commandait dans le château , l'y croyant rentré avec les siens , fit promptement baisser la herse pour que les assaillans qui les serraient de près , n'entrassent pas dans la place pêle mêle avec eux ; de sorte que lorsque l'intrépide Clisson , couvert de blessures et forcé de céder au nombre voulut y rentrer à son tour , il trouva la porte fermée. Dans cette extrémité , séparé de tous les siens et se voyant perdu , il voulut du moins faire payer chèrement aux ennemis les restes de sa vie , leur montrant un visage animé par l'audace du désespoir , il combattit avec une nouvelle vigueur et les fit plus d'une fois reculer. Les gens du château s'apercevant de leur fatale erreur et voyant leur capitaine prêt à succomber , le soutinrent de leur mieux en lançant sur les assaillans une grêle de traits et de pierres qui les écartèrent enfin. Ils se hâtèrent alors de relever la herse et de faire entrer Clisson , dont l'armure était toute fracassée et dont le corps entier n'était

plus qu'une plaie. Ce héros expira dans la nuit, et sa mort remplit la garnison du château de consternation et de douleur. Elle n'en fut pourtant pas découragée et soutint avec valeur l'assaut qui fut donné le jour suivant au corps de la place par les troupes du comte de Monfort. Les assiégés les accablèrent d'une grêle de pierres, de falariques\*, d'huile bouillante, de sable rougi au feu, de chaux vive, etc. La moitié du jour était écoulée et les assiégeans n'avaient pu faire encore le moindre progrès. Des troupes fraîches leur arrivèrent, amenant plusieurs catapultes au moyen desquelles ils se disposèrent à dresser une batterie formidable. Cette vue découragea la garnison du château, le comte la fit de nouveau sommer de se rendre, jurant qu'il ne serait fait quartier à personne si elle se laissait emporter d'assaut. Après quelques délibérations les assiégés se décidèrent à capituler, et lui remirent la place sous la condition d'en sortir vie et bagues sauvées. Montfort charmé d'une si importante conquête fit entrer dans le château une forte garnison et en donna le commandement à un chevalier expérimenté dans lequel il avait la plus grande confiance. (Aucun historien ne nous apprend son nom).

Etat de la  
Ville de Brest  
au quatorzième  
siècle.

Jusqu'à ce moment la bourgade de Brest, dont les chétives maisons paraissaient comme de misérables tanières au pied des tours orgueilleuses du château féodal, avait semblé si peu de

\* Flèches auxquelles était attaché un tampon d'étoupes imbibées de bitume enflammé.

chose qu'elle n'avait jamais attiré l'attention du suzerain. Mais dès que le comte de Montfort se vit maître de la forteresse, dont la prise lui avait coûté cher, il considéra que les maisons du village pouvaient en cas d'attaque servir de logemens aux assiégeans et pouvaient couvrir leurs travaux; il résolut de le mettre, sinon tout à fait en état de défense, du moins à l'abri d'un coup de main; il le fit donc clore d'une bonne muraille. On en voit encore aujourd'hui un reste au bas de la rue Royale à gauche en descendant, presque vis-à-vis mais plus bas que la grille de l'arsenal: on y remarque même l'arcade à plein ceintre d'une fausse porte ou poterne. De cet endroit, l'enceinte longeait le haut de la rue Neuve des sept-saints, puis la rue Charronnière, redescendait à main droite le long de la rue Haute des sept-saints et de l'escalier du même nom jusqu'au-dessous de la chapelle ( qui n'existait point encore alors ), enfin remontait de là par la rue Neuve des sept-saints en couronnant la hauteur qui domine le quai Tourville, et rejoignait la poterne indiquée ci-dessus.

Ainsi les rues Charronnière, Haute des sept-saints et Neuve des sept-saints, marquent encore aujourd'hui le contour entier de l'enceinte de Brest au milieu du quatorzième siècle. On voit que c'était bien peu de chose; la ville resta dans cet état jusqu'au règne de Louis XIII, du moins à bien peu de chose près.

Après la mort du comte de Montfort, la comtesse son épouse, qui soutint si vaillamment

son parti \* pendant la minorité de son fils , regardant le château de Brest comme sa plus forte place , y fit transporter , pour les mettre en parfaite sûreté pendant la guerre , ses meubles , ses joyaux et tous ses effets les plus précieux .

Le roi d'Angleterre , Edouard III , soutenait avec chaleur le parti de Montfort et le secourait de tout son pouvoir , tant en hommes qu'en argent , mais il ne prétendait pas lui rendre gratuitement de tels services contre leur ennemi commun le roi de France . Il fit donc avec le duc Jean IV , en 1372 , un traité d'alliance par lequel il s'engageait à lui continuer son formidable appui , mais moyennant certains dédommagemens ; il exigea entr'autres que les villes de Concarneau , d'Hennebon , de Morlaix et le château de Brest seraient remis entre ses mains , qu'il y mettrait des garnisons Anglaises pour tenir ces places en son nom et les garder en dépôt jusqu'à la paix . On sait ce que c'est qu'un dépôt entre les mains des Anglais et surtout d'un Anglais tel qu'était Edouard III . L'ambitieux monarque espérait bien trouver des raisons pour se dispenser de jamais rendre celui qui mettait entre ses mains les clefs maritimes de la Bretagne . Quoiqu'il en soit Jean IV , tout dévoué à l'Angleterre à laquelle il avait d'ailleurs de grandes obligations , souscrivit cet imprudent traité . Les Anglais se hâtèrent de débarquer à Concarneau , de s'y fortifier et d'envoyer de là une forte garnison à Brest . Un mois après , du Guesclin leur enleva Concarneau et sa bannière victorieuse

Second siège  
du Château  
de Brest , par  
du Guesclin .

\* Voyez la troisième partie de nos Antiquités du Morbihan .

ne tarda pas à flotter sous les murs de la forteresse de Brest. Il en entreprit le siège dans toutes les règles , sachant bien qu'il n'en viendrait pas facilement à bout , car outre la force de la place , le héros de la Bretagne y avait affaire à des adversaires dignes de lui ; elle était défendue par le fameux Robert Knolles , le même qui commandait les Anglais au combat des trente , et par le sire de Neufville. Dans plusieurs sorties , dans plusieurs assauts meurtriers , on se battit de part et d'autres avec beaucoup de valeur et l'avantage fut balancé. Du Guesclin , qui avait emporté de vive force tant d'autres places , vit que celle-ci ne pourrait être prise de cette manière et qu'il fallait la réduire par famine ; il borna donc ses opérations à un rigoureux blocus et il la resserra tellement , qu'au bout de quelques semaines , la garnison réduite à l'extrémité , après avoir mangé ses chevaux , demanda à capituler. Les conditions de cette capitulation furent que , si au bout de six semaines la place n'était pas secourue elle serait rendue au connétable du Guesclin avec toutes ses munitions de guerre , mais que si elle l'était , l'armée française leverait aussitôt le siège. Elle fut ravitaillée avant l'époque fixée , par le comte de Salisbury , qui vint l'approvisionner par mer et y amener un renfort de mille hommes d'armes et de deux mille archers. Du Guesclin esclave de sa parole leva le siège et prit le chemin de Nantes , où les ordres du Roi lui prescrivaient d'ailleurs de se rendre le plutôt possible.

Le comte de Salisbury augmenta les fortifica-

tions du château de Brest , et il est probable que c'est lui qui fit bâtir la tour de l'angle méridional de la façade du corps de place , tour qui porte encore aujourd'hui le nom de *tour des Anglais*.

En 1376 Edouard III étant mort , le duc de Bretagne crut la circonstance favorable pour rentrer en possession du château de Brest , que le monarque Anglais n'eût peut-être jamais voulu lui rendre ; mais son successeur Richard II , dans le premier moment d'ivresse que lui causa son avènement au trône , ne fit pas de difficulté de remettre cette citadelle à son possesseur légitime , ce dont il ne tarda pas à avoir grand regret.

En 1378 Jean IV , de nouveau en guerre avec le roi de France qui le serrait de près , rappela à grands cris les Anglais à son secours. Ils profitèrent de l'occasion pour ressaisir le château de Brest , et par un traité signé à Westminster le 5 avril de cette année , le duc s'engagea , pour reconnaître leur secours , à livrer de nouveau à l'Angleterre le château et châtellenie de Brest pour les garder pendant toute la guerre et les lui remettre à la paix ; avec la clause que si le duc mourait sans enfans , lesdits château et châtellenie demeureraient en toute propriété au roi d'Angleterre et à ses successeurs , et qu'alors ce monarque donnerait pour équivalent au duc de Bretagne une terre avec château en Angleterre , du revenu annuel de sept cents marcs d'argent , plus une somme de mille livres sterling en présent à la duchesse le jour où ses troupes prendraient possession de la place. Le duc se

réserva en outre le droit d'en enlever les meubles et bijoux que sa mère y avait mis en dépôt ; celui d'y entrer et d'en sortir quand il le voudrait ; exigeant en outre qu'il fut dressé inventaire des vivres , munitions , armes et artillerie déposés dans le château , pour qu'il en soit restitué autant et que toutes choses se retrouvassent dans le même état à l'époque où on le remettrait entre ses mains. Enfin Jean IV exigea expressément que ce ne serait qu'en son propre nom que le roi d'Angleterre exercerait à Brest les droits d'amirauté pendant que ses troupes y seraient en garnison. Ce traité , curieux par les concessions extraordinaires qui y furent faites de part et d'autre , prouve de quelle importance était alors le château de Brest , et quel prix chacune des parties contractantes attachait à sa possession. On voit que d'un côté les Anglais faisaient sans hésiter de grands sacrifices pour s'en trouver les maîtres , et que de l'autre le duc de Bretagne , dominé par des circonstances impérieuses , ne s'en dessaisissait momentanément qu'avec regret. Le duc de Lancastre , les comtes de la Marche , d'Arondel , de Warwick , de Stafford et de Suffolk se portèrent garans de l'exécution du traité. Les troupes Anglaises prirent possession de la forteresse de Brest le 15 de juin de cette année 1378.

En 1381 les progrès des troupes Françaises en Bretagne , sous les ordres du connétable de Clisson d'une part , de l'autre la conduite équivoque des Anglais auxiliaires , firent enfin reconnaître au duc Jean IV ses véritables intérêts ; ses yeux

se dessillèrent pour l'instant du moins , et il sentit qu'il était plus avantageux pour ses sujets et plus honorable pour lui-même , de se soumettre franchement et loyalement à l'autorité de son prince naturel , que de combattre contre lui avec l'aide d'auxiliaires astucieux et perfides qui exploitaient la guerre à leur profit , et ne visaient qu'à s'affermir de plus en plus dans la Bretagne pour s'en emparer un jour totalement. Jean IV fit donc sa paix avec le roi de France , et selon les conditions du traité de Westminster il somma les Anglais de lui remettre le château de Brest , mais ils s'y refusèrent positivement , démasquant alors sans pudeur leurs intentions déloyales et se déclarant audacieusement violateurs du droit des gens et de la foi des traités.

Dans cette conjoncture , le Roi de France qui sentait aussi bien que le duc combien il était dangereux pour sa couronne que les Anglais déjà maîtres de Calais , le demeurassent encore de Brest , envoya au secours de son vassal en 1382 une armée destinée à assiéger ce château. Elle était commandée par d'illustres capitaines ; le vicomte de Rohan , les sires de Léon , de Laval et de Beaumanoir ( fils du héros du combat des Trente ) , étaient à la tête , mais malgré leur valeur , tous leurs efforts échouèrent contre la force de la place , d'ailleurs vigoureusement défendue par une garnison très-nombreuse commandée par sir Thomas Percy.

Troisième siège  
du Château  
de Brest.

Quatrième siège  
du Château  
de Brest , par  
Olivier  
de Clisson.

En 1386 le duc de Bretagne , secouru par le connétable de Clisson , fit une nouvelle tentative pour se rendre maître du château de Brest.

Il l'assiégea avec une armée forte de plus de dix mille hommes : pour pouvoir le dominer du côté de la ville , Clisson fit construire une bastille de bois dans laquelle s'enfermèrent , avec une troupe d'élite , le sire de Malestroit , le vicomte de la Bellière et le sire de la Roche Durand. Ils battirent les remparts du château de manière à incommoder fortement les Anglais, mais les progrès du siège étaient trop lents au gré de l'impatience du duc qui , ne jugeant pas cette bastille de bois suffisante , fit bâtir tout auprès une forteresse en pierre dont les murailles avaient dix pieds d'épaisseur\* et étaient flanquées de sept tours égalant en hauteur celles de la place assiégée. Cet ouvrage prodigieux fut achevé en trois semaines , mille ouvriers y travaillaient nuit et jour. Les Anglais alarmés de ces ouvrages menaçans , firent les plus grands efforts pour les annéantir ; des sorties vigoureuses et multipliées leur coûtèrent inutilement beaucoup de monde. Le vicomte du Faou et le baron de Châteaubrient, qui commandaient la bastille de pierre , les repoussèrent toujours avec perte , et du haut de leurs murailles , au moyen de leurs machines pierrières et de quelques petites pièces d'artillerie à feu , qui alors commençaient à être en usage , ils ruinaient les fortifications du château.

Jean Roche , qui alors y commandait pour le roi d'Angleterre , se voyant serré de si près songeait à capituler , lorsque le duc de Lancastre arriva par mer lui amenant un puissant secours.

\* Cette forteresse était bâtie sur l'emplacement appelé aujourd'hui Parc à Ornou.

Les Anglais se voyant en nombre très-supérieur firent alors une attaque furieuse contre les ouvrages des assiégeans : cette attaque dura deux jours entiers avec un avantage égal de part et d'autre. Le sire de Malestroit s'y distingua surtout en défendant la bastille qui lui était confiée, mais elle fut enfin emportée. Des mineurs Anglais se jetèrent dans le fossé du fort en pierre, ils s'y logèrent, et protégés par un corps nombreux d'arbalétriers, ils sapèrent si bien une des tours, qu'elle se fendit en deux ; elle écrasa dans sa chute ces malheureux ouvriers, mais ouvrit une large brèche aux Anglais qui se rendirent enfin maîtres de ce fort redoutable. L'armée franco-bretonne fut encore une fois obligée de lever le siège d'une place que du Guesclin lui-même n'avait pu prendre.

Cinquième siège  
du Château  
de Brest.

L'année suivante (1387), le duc qui ne pouvait renoncer à l'espoir de reprendre Brest, l'assiégea de nouveau. Considérant que la principale cause de la résistance obstinée de cette place venait de ce qu'elle était sans cesse ravitaillée par mer, il tâcha de lui enlever cette puissante ressource. Il fit construire au milieu du goulet un fort de bois porté sur des radeaux, et pour le soutenir, il fit bâtir un fort de pierre sur chacune des rives opposées. Il espérait par ce moyen fermer absolument l'entrée de la rade aux Anglais. Mais le capitaine Henry Percy détruisit le fort flottant avec des brûlots et s'empara d'un des forts en pierre construits sur la côte. Dès lors le duc se découragea et abandonna le projet de s'emparer du château de Brest par la force des armes.

Il faut le dire en historien impartial, tous les Anglais n'approuvaient pas l'injuste détention qu'au mépris d'un traité solennel leur souverain faisait du château de Brest. Les seigneurs qui s'étaient rendus garans de l'exécution de ce traité murmuraient hautement et voyaient leur honneur compromis par la mauvaise foi de leur souverain. Ils lui firent à ce sujet tant et de si fortes représentations, que Richard, craignant de se faire des ennemis de ces puissans barons, écouta enfin leurs remontrances et se décida en 1397 à restituer le château en question au duc de Bretagne. Ce ne fut pas toutefois sans biaiser, sans chercher bien des subterfuges, bien des moyens d'éluder. Il proposa entre autre à Jean IV de marier le comte de Derby, fils aîné du duc de Lancastre, avec Marie de Bretagne, sa fille aînée, à condition qu'il lui donnerait pour dot unique les châtelainies de Brest et de Saint-Renan. Jean IV refusa toute espèce de composition ; il était alors au château de Lesneven, et insista avec tant de fermeté sur l'exécution pure et simple du traité de 1378, que le roi d'Angleterre, pressé de tous côtés, ne put retarder plus long-temps à le satisfaire : et malgré sa mauvaise volonté, Jean Drack, son procureur, remit aux troupes du duc l'importante citadelle de Brest. Elle avait eu depuis 1378 quatre gouverneurs anglais ; savoir : Thomas Percy, Jean Roche, le comte d'Arondel et Jean d'Hotland.

Depuis ce moment, le château de Brest resta en possession pleine et entière des ducs de Bretagne, jusqu'à l'époque de la réunion de cette province à la couronne de France.

Combat naval  
devant  
Saint-Mathieu :  
mort héroïque  
d'Hervé  
de Portzmoguer.

En 1513, un combat naval mémorable eut lieu à l'entrée de la rade de Brest. Une flotte anglaise croisait depuis quelque temps le long de la côte de Bretagne, y exerçant de grands ravages et des déprédations sans nombre. L'escadre bretonne, commandée par l'amiral Hervé de Portzmoguer, sortit de Brest et la joignit devant Saint-Mathieu où elle l'attaqua avec intrépidité quoique très-inférieure en nombre. En effet, l'escadre anglaise était forte de quatre-vingts voiles et celle de Bretagne seulement de vingt. Malgré cet inégalité de forces, le combat fut long et opiniâtre. Portzmoguer manœuvra avec tant d'habileté, qu'il sut se conserver constamment l'avantage du vent. Il fit des prodiges de valeur et d'audace ; il montait un vaisseau nommé *la Cordelière*, construit au bas de la rivière de Morlaix par ordre de la reine Anne. C'est le premier vaisseau à deux batteries qu'ait eu la France. On le regardait comme un prodige ; il avait douze cents hommes d'équipage tout compris. Portzmoguer attaqua à l'abordage le vaisseau amiral anglais nommé *la Régente* ; mais une manœuvre habile de ce vaisseau, le dégageda au moment où il était près de succomber. Une quantité de feux d'artifices ayant été lancés à bord de *la Cordelière*, y mirent le feu en tant d'endroits à la fois, qu'on ne put jamais réussir à l'éteindre. Le brave Portzmoguer se voyant perdu sans ressource, voulut du moins en succombant entraîner avec lui son ennemi dans l'abîme. Comme il avait l'avantage du vent, il arriva sur *la Régente*, et l'accrocha de telle manière qu'elle ne put cette fois se dégager. Le

feu s'y communiqua en un instant et y fit promptement d'effrayans progrès : les autres vaisseaux anglais n'osaient en approcher pour lui porter secours dans la crainte de partager le même sort. *La Cordelière* et *la Régente* sautèrent ensemble avec tout leurs équipages. Portzmoguer s'était jeté à la mer ; mais le poids de son armure l'entraîna au fond et il périt. Cet événement consterna les Anglais qui se retirèrent en désordre et regagnèrent leurs ports la plupart de leurs vaisseaux étant fort maltraités.

Un cénotaphe fut érigé au vaillant amiral breton ; mais l'histoire qui nous a conservé l'épithète ne nous apprend point en quel endroit fut élevé le monument. Voici cette épithète, telle que l'avait composée Germain de Brie, poète célèbre du seizième siècle :

#### HERVEI COENOTAPHIUM.

*Magnanimi manes Hervei nomenque verendum  
 Hic lapis observat, non tamen ossa tegit.  
 Ausus enim Anglorum numerosæ occurrere classis  
 Quæ patriam infestans, jam propè littus erat,  
 Chordigera invectus regali puppæ, Britannis  
 Marte prius sævo comminus edomitis  
 Arsit Chordigera inflamma extremaque cadentem  
 Servavit moriens exidio patriam.  
 Prisca duos ætas Decios miratur, at unum  
 Quem conferre queat, nostra duobus habet.*

La postérité d'Hervé de Portzmoguer existe encore ; mais cette famille, depuis long-temps tombée dans l'indigence, végète obscure et inconnue. En 1822, deux matelots de ce nom,

tous deux cousins et descendans de l'amiral breton, servaient sur la frégate *la Néréïde*, dont j'étais alors premier lieutenant. \*

Depuis cette action mémorable, il ne se passa aucun événement digne d'être remarqué dans le voisinage de Brest ; aussi l'histoire est muette sur son sujet jusque vers le règne de Henri II. A cette époque, la ville prit un léger accroissement : quelques familles de marins et d'armateurs s'y établirent et bâtirent des maisons hors de son enceinte, le long du rivage qui forme aujourd'hui le quai Tourville. La population s'augmentant aussi peu-à-peu, la chapelle du château devint trop petite pour l'usage des bourgeois et de la garnison. Les premiers trouvaient surtout extrêmement incommode d'être obligés d'aller si loin, quand le temps était mauvais, pour entendre l'office divin, et ils firent enfin construire une église ou plutôt une chapelle pour la ville même. C'est celle qu'on appelle *Chapelle des Sept-Saints*, et qui fut la première paroisse de Brest.

A peu près dans ce même temps, une flotte anglaise vint de nouveau menacer les côtes des environs de Brest. Jérôme de Carné, alors gouverneur de cette place, en donna avis au Roi. La France à cette époque n'avait point encore de marine, et Henri II n'avait à sa disposition aucune force navale pour repousser ses adversaires. Il eut recours aux armateurs de Brest, les engagea à équiper le plus de vaisseaux qu'ils pourraient, leur accorda pour cela tous les encouragemens

\* M. de Portzmoguer, propriétaire à Saint-Pol de Léon, descend aussi de cet amiral, dont la postérité en ligne directe s'éteindra en sa personne faute d'héritiers mâles.

possibles, et leur déclara que toutes les prises qu'ils feraient sur l'ennemi leur appartiendraient en totalité, les exemptant de tous les droits d'amirauté et de capture. Le zèle des Brestoïsi ainsi excité seconda les vues du monarque; ils équipèrent un si bon nombre de bâlimens armés, que les Anglais se voyant menacés à leur tour, se retirèrent sans rien entreprendre.

En 1557, les Anglais surprirent Belle-Isle-en-Mer avec une flotte formidable; ils brûlèrent quelques pêcheurs et vinrent établir leur croisière sous la pointe de Saint-Mathieu. Là ils furent joints par une escadre de trente navires Hollan-dais. Se voyant en force très-supérieure et sachant qu'alors les côtes du bas-Léon se trouvaient dé-garnies de troupes, ils mirent à terre le 29 juillet, dans la baie des Blancs-Sablons, un corps de six mille hommes. Ils s'emparèrent du Conquet, qu'ils pillèrent et brûlèrent; ils en firent autant à tous les villages environnans. Sur ces entrefaites, Guillaume Tanguy du Châtel, sieur de Kersymon et gouverneur de Brest, rassembla à la hâte deux cents gentilshommes et cinq à six mille hommes de troupes: il marcha à leur tête contre les ennemis, les battit, les mit en fuite et les força de se rembarquer après avoir taillé en pièces quatre compagnies de Flamands et d'Espagnols qui formaient leur arrière-garde. Cette vengeance compensait à peine le dégât exercé par ces étran-gers. Il n'était resté au Conquet, ville alors assez considérable, que huit maisons intactes, et les pertes occasionnées par les ravages de l'ennemi furent estimées alors la valeur de deux cent mille

Débarquement  
des Anglais,  
et sac de  
la ville  
du Conquet.

livres, ce qui équivalait à une somme de cinq millions de notre monnaie d'aujourd'hui.

A l'époque des guerres de la ligue ; tandis que le grand et bon Henri IV disputait son trône à des sujets rebelles aveuglés par le fanatisme, la Bretagne fut le théâtre de grands événemens et de sanglans combats. La presque totalité de cette province s'était rangée sous les drapeaux de la ligue. Vitré et Rennes, dans la haute Bretagne, Brest et le château de Kerouseré, dans la basse, étaient seuls restés fidèles à l'étendard de la légitimité. Le duc de Mercœur, de la maison de Lorraine, commandait l'armée de la ligue en Bretagne, et ce seigneur ambitieux visait, à la faveur de la guerre civile et des troubles qu'elle occasionnait, à se faire proclamer duc souverain de cette province et à la reconstituer en duché indépendant. L'armée que le roi envoya contre lui était commandée par le maréchal d'Aumont, le Nestor des généraux français ; mais cette armée était bien peu nombreuse. Henri IV, comme on le sait, dut toutes ses victoires plutôt à la valeur qu'au nombre de ses soldats ; il n'eut jamais pendant cette guerre qu'une fort petite armée avec laquelle pourtant il lui fallait faire face de tous les côtés à la fois à des adversaires nombreux et qui se recrutaient sans cesse. Le maréchal d'Aumont ne fit donc d'abord en Bretagne que peu de progrès contre les ligueurs. Le Roi demanda du secours à la reine d'Angleterre en 1591. Elisabeth lui accorda deux mille cinq cents hommes ; mais elle exigea que ces troupes occupassent le château de Brest. Le

prudent Henri IV se ressouvint à propos de la peine qu'on avait eue autrefois à retirer cette place des mains de ces dangereux auxiliaires : il refusa pérennitément cette condition et offrit le port de Paimpol pour place de sûreté. Elisabeth s'en contenta, et les Anglais, commandés par Norris, ne tardèrent pas à y débarquer.

Des troupes Espagnoles auxiliaires de la ligue vinrent d'un autre côté renforcer l'armée du duc de Mercœur, sous le commandement de Dom Juan d'Aguilar. Ce général avait des instructions secrètes de son souverain qui lui enjoignaient de faire tous ses efforts pour se mettre en possession des principaux ports de la Bretagne. Déjà on avait cédé Blavet aux Espagnols, mais Brest leur paraissait si important, qu'ils désiraient ardemment de pouvoir s'en rendre maîtres.

René de Rieux, seigneur de Sourdéac, gouverneur de la forteresse de Brest, la défendit constamment avec autant de courage que d'habileté. Mais les Espagnols construisirent sur la pointe de Quêlern, à l'entrée du goulet, un fort qui l'incommodait beaucoup en ce qu'il maîtrisait l'entrée de la rade et empêchait l'arrivée de tout secours par mer. Les Espagnols sentant tout l'avantage qu'offrait cette position, avaient mis la plus grande activité à la construction de leur fort : six cents hommes y travaillaient jour et nuit et ils forcèrent les paysans des environs à les seconder dans leurs travaux. Leur fort était de forme triangulaire avec un bastion dans chaque angle et une demi lune en avant de la porte d'entrée ; le tout environné d'un fossé profond.

Sourdéac prévoyant tout le mal que l'ennemi pourrait faire au parti du roi dans un fort que l'escarpement de la côte au bord de laquelle il était bâti rendait presque inaccessible, pressa le maréchal d'Aumont de venir l'attaquer et de faire en sorte de s'en emparer à tout prix ; il lui offrit de le seconder de tous ses moyens mettant à sa disposition la plus grande partie des munitions qu'il avait dans le château de Brest et deux pièces de canon de gros calibre.

Attaque du fort  
des Espagnols  
par le maréchal  
d'Aumont.

Le maréchal se rendit à ses raisons et accepta ses offres ; il arriva le 25 octobre 1594 devant le fort des Espagnols. Sourdéac se joignit à lui le lendemain avec le chevalier de Potonville, les sieurs de la Tremblaye, de Kerjean et de Romégou, colonels distingués par leur bravoure et leur expérience. L'armée du maréchal se composait en totalité de trois mille fantassins français sous les ordres particuliers du baron de Molac, de trois cents arquebusiers à cheval, de cent gentilshommes bien montés avec leur suite, et enfin de dix-huit cents Anglais auxiliaires, commandés par le colonel Norris. Le maréchal fit disposer deux attaques : le baron de Molac commandait celle de droite, Norris avec ses Anglais dirigea celle de gauche.

Les événemens de ce siège mémorable méritent d'être relatés en détail ; nous pourrions le faire de nous même d'après les nombreux documens que nous avons recueillis sur ce sujet, mais nous pensons que le lecteur en verra avec bien plus de plaisir la relation tracée par la main d'un contemporain, le chanoine Moreau, auteur de

mémoires précieux sur l'histoire de la ligue en Bretagne ; mémoires qui n'ont jamais été publiés et dont le manuscrit original est entre nos mains. Le récit qu'il fait de l'attaque du fort Espagnol est aussi exact que circonstancié. Nous allons le transcrire ici textuellement, sans rien changer au style ni même à l'orthographe.

« Après la prise de Quimper, le maréchal  
 » d'Aumont ayant prins serment de tous ses  
 » habitans et mis l'ordre qu'il voulust en la ville  
 » y laissant forte garnison ; il s'achemina au  
 » siège de Roscanvel, autrement Camaret, \* qu'il  
 » avait fait bloquer avant de venir à Quimper,  
 » situé sur le bras de mer qui mène à Brest et  
 » à Landerneau, le Faou, Daoulas et Châteaulin.  
 » A son arrivée, il le fist ceindre de bonnes  
 » tranchées par devers la terre en forme de  
 » croissant qui donnait d'une corne au-dessus,  
 » de l'autre au-dessoubs dudict fort dedans la  
 » mer, le dict fort demeurant enfermé au milieu  
 » situé sur le coupeau d'une haute pointe qui  
 » s'avance plus d'une moitié dans la mer. De  
 » difficile accès de tous costés, même sans les  
 » fortifications de main qu'avaient faictes les  
 » Espagnols en ce peu de temps qu'ils s'y es-  
 » taient logez qui estait de cinq à six mois.  
 » Pendant lesquels ils n'avaient perdus une heure  
 » de temps, car il y avait de grandes et fortes  
 » levées de terre et bastions bien flanquez. Par  
 » la mer, ils estaient assiégés de plusieurs grands  
 » vaisseaux de guerre Français, Anglais, Flamands,

\* Moreau nomme ainsi le fort Espagnol, parce qu'il était voisin de ces deux endroits.

» pour empêcher que aucun rafraîchissement  
 » ne leur viut, lesquels tiraient incessamment  
 » pour les incommoder, mais ils ne pouvaient  
 » aucunement leur nuire, la place estant im-  
 » prenable par mer à cause des inaccessibles  
 » rochers.

» Par dessus la terre, le canon fust pointé en  
 » plusieurs batteries, car les Français avaient la  
 » leur et les Anglais aussi. Ces terrasses furent  
 » canonnées quelques jours. Ceux de dedans au  
 » nombre de trois à quatre cents hommes, braves  
 » et aguerris, choisis de toute l'armée de Dom  
 » Juan d'Aguilar, et commandés par le brave  
 » et vaillant capitaine Paradès, se defendaient  
 » brusquement, tant par fréquentes sorties jour  
 » et nuit qu'autrement. Les assiégés eurent de  
 » grandes incommodités depuis le commence-  
 » ment du siège jusqu'à la fin car les pluies  
 » ne cessèrent depuis six semaines qu'il dura, et  
 » n'y avait moyen d'être à couvert, estant ledict  
 » fort en un lieu qui ne produit ni haies, ni  
 » buissons, et n'y avait aucune maison proche  
 » dudict fort qui leur pût servir d'abri et il  
 » leur fallait estre hors de la portée du canon  
 » ou logés dedans les tranchées où ils avaient  
 » l'eau et la fange jusqu'aux genoux, car c'es-  
 » tait au mois de novembre saison pluvieuse  
 » et froide en Bretagne; qui fatigua tellement  
 » les soldats, principalement les gens de pied,  
 » qu'il en mourût une bonne partie de malaise  
 » qui leur causa des maladies contagieuses qui  
 » les étouffaient en trois jours comme il sera  
 » dict plus amplement cy-après. Si l'armée estait,

» affligée de l'injure du temps, la flotte ne les-  
 » tait pas moins, exposée qu'elle était à l'im-  
 » pétuosité d'un furieux vent d'ouest qui battait  
 » les vaisseaux à découvert et les jectait vers la  
 » terre sans qu'ils eussent aucun abri plus près  
 » que Brest, où il leur convint se retirer dans  
 » le mauvais temps. Et par ce moyen ne servirent  
 » guère à la prise dudict fort, sinon que d'em-  
 » pescher le rafraichissement par mer si aucun  
 » se fust présenté.

» L'artillerie ne cessa de tirer pendant plusieurs  
 » jours contre les monceaux de terre et plattes  
 » formes sans beaucoup avancer, d'autant qu'elles  
 » étaient bien doublées, et puis ceux de dedans  
 » réparaient la nuit ce qui avait été endom-  
 » maigé le jour, et comme vaillans hommes  
 » sortaient souvent sur l'ennemi au grand dom-  
 » maige d'iceluy, donnant jusques aux tranchées  
 » d'où les assiégeans étaient classés et suivis  
 » jusqu'à ce que la cavalerie vint à leur secours.  
 » Et entr'autres un certain jour, huit jours  
 » avant la prise du fort, par une pluye qui  
 » avait duré tout le matin, ils firent une brusque  
 » sortie de cent hommes, et donnant tête  
 » baissée sans aucun empeschement jusques aux  
 » dictes tranchées où ils sçavaient que plusieurs  
 » soldats travaillaient, ils en tuèrent un grand  
 » nombre. Entr'autres le sieur du Eiscouet de  
 » Tréguier, maréchal de camp qui les avait  
 » auparavant bloqués. Il était à voir les soldats  
 » et pionniers travailleurs, se tenant sous une  
 » espèce de cahutte couverte de branchage et  
 » de terre pour se garantir de la pluye. Euten-

» dant l'allarme de la sentinelle et de ceux qui  
 » estaient dans le quartier, qui crioient à  
 » *l'ennemi* ! Le sieur du Liscouet qui ne  
 » songeoit à rien moins sort de la cahutte et  
 » sort sur le bord du fossé n'ayant que son espée  
 » au costé, où il fust aussitôt enfoncé de coups  
 » de pique et tué sur la place. Il fust fort  
 » regretté des siens comme à la vérité il le  
 » méritoit, estant un des plus braves et vaillans  
 » cavaliers de l'armée.

» Le siège, ce nonobstant se poursuivoit à toute  
 » outrance, car le maréchal d'Aumont scaichant  
 » que le seigneur Dom Juan chef des Espaignols  
 » se préparait estant à Blavet, de donner secours  
 » aux assiégés ne voulant perdre ny la place ny  
 » si bon nombre de ses meilleurs gens de guerre,  
 » les tranchées estant finies et renforcer, fist  
 » jouer la plus furieuse batterie que faire se  
 » peut, tant par terre que par mer, le temps  
 » estant assez beau. Et ayant faict bresche ce  
 » lui sembla assez raisonnable, il publia l'assault  
 » au lendemain matin, ne pouvant plus différer  
 » parceque l'armée Espaignole estait déjà arrivée  
 » à Locrenan, et pour faire plus grande dili-  
 » gence avaient laissés leurs canons accorés cachés  
 » en une riviére pour les reprendre au retour,  
 » ce qu'ils firent. Le canon joua toute la nuict  
 » et le jour venu toutes les compagnies se dis-  
 » posèrent à un assault général car ce jour là  
 » il fallait vaincre ou mourir. Et s'ils eussent  
 » pu \* soutenir le quatrième assault le maréchal

\* Les Espaignols du fort.

» et toute son armée estaient défaits et le fort  
 » serait encor en mains estrangères. Mais Dieu  
 » assista le pays qui permist que le vaillant  
 » capitaine Paredes qui commandait au fort ,  
 » fust au troisieme assault emporté d'un coup  
 » de canon , la pique à la main sur la brèche.  
 » Ce qui abaissa bien le courage des Espagnols.  
 » Quatre assaults furent donnés ce jour là , qui  
 » durèrent depuis le matin jusqu'à la nuict où  
 » les François et Anglois firent grand devoirs  
 » d'attaquer et les aultres de defendre , et n'y  
 » eust assault qui durât plus de deux heures et  
 » les assiégeans estaient toujours repoussés. Il y  
 » avait encor quelques compagnies que le sieur  
 » maréchal gardait pour la bonne bouche ,  
 » contre leur gré car il n'estait pas fils de  
 » bonne mère qui ne sautillast de joie de mar-  
 » cher des premiers et qui ne reputast à un  
 » grand affront d'estre retardé. Entre les derniers  
 » estait le capitaine Romégou gascon de nation ,  
 » avec son régiment qui estaient gens de main  
 » et qui avaient toujours bien faicts dans les  
 » occurences. Ledit Romégou estimait que le  
 » sieur maréchal lui faisait un extrême deshon-  
 » neur de le réserver. Or ayant eût congé de  
 » combattre , il déclara à ses soldats qu'il entre-  
 » rait mort ou vif dedans , et que l'on eût à le  
 » suivre. Et que si d'aventure il estait tué avant  
 » que d'y arriver , qu'ils eüssent à jeter son  
 » corps dedans , ne leur demandant pour les  
 » derniers devoirs d'obéissance , autre chose , ni  
 » plus honorable sépulture. Cela dict , il s'a-  
 » chemine avec ses gascons et avec une telle  
 » résolution , que malgré la grande résistance ,

» il monta jusqu'au haut de la brèche et se  
 » précipita dedans à corps perdu ; mais n'étant  
 » suivi de nombre suffisant il fut tué à l'instant.  
 » Les autres cependant se jettent à la foule  
 » dedans , et se battent furieusement de chaque  
 » part. L'armée voyant les gascons entrés se  
 » déborde de toute part et se jette sur l'autre  
 » brèche où les Espagnols ne pouvant soutenir  
 » dedans et dehors , furent emportés sur le  
 » commencement de la nuit , le 15.<sup>e</sup> de no-  
 » vembre 1594. Je laisse à penser à chacun  
 » combien furieux furent les assauts de l'une  
 » et l'autre part. Car le maréchal savait l'ennemi  
 » si près pour soutenir ceux du fort , que en  
 » trois ou quatre heures il pouvait se trouver  
 » engagé entre les rivières , la mer et l'ennemi ,  
 » et que s'il eût manqué à l'emporter il y allait  
 » de sa réputation , de la perte de son armée  
 » et de son équipage de guerre , et croyait-on  
 » qu'il n'avait moyen de se sauver que dans des  
 » batcaux pour passer en Léon. D'ailleurs c'eût  
 » été pour lui une très-grande honte après six  
 » semaines de siège avec une si puissante armée ,  
 » se retirer devant une levée de terre tenue par  
 » six peu de gens. Il lui fallait donc nécessaire-  
 » ment pour son honneur l'emporter ce jour là.  
 » Les Espagnols aussi qui voyaient leur secours  
 » presque à leur portée ( car il était déjà en la  
 » paroisse de Plomodiern à quatre lieues du fort ,  
 » et prétendaient y arriver le lendemain matin ) ,  
 » s'imaginaient que prenant courage à ce seul  
 » jour qui était presque passé , ils étaient au  
 » surplus en repos , leurs ennemis étant contraints  
 » la même nuit de troussez bagage ; si bien

» qu'ils prenaient double couraige s'exhortant  
 » les uns les autres, tant au service de leur  
 » prince contre les luthériens qu'ils appellaient  
 » les royaux, que pour venger la mort de leur  
 » tant renommé capitaine Paradès qui avait esté  
 » tué à l'assault précédent. Mais la force, la  
 » multitude des assiégeans l'emporta, comme il  
 » a esté dict. Les assiégés ayant perdu grand  
 » nombre des leurs durant le siège et surtout  
 » aux assaults de ce jour là. Tous les Espaignols  
 » qui se trouvèrent dans le fort furent tués, de  
 » quelqu'âge ou sexe qu'ils fussent, car il y  
 » avait autant de femmes que de soldats. Néan-  
 » moins la faveur de la nuict donna moyen  
 » à quelques-uns de se mussier sous quelques  
 » rochers, qui furent trouvés partie le soir  
 » même. La furie estant en partie passée, ceux  
 » qui tombaient entre les mains des Français  
 » étaient humainement retenus prisonniers ;  
 » mais les Anglais ennemis jurés des Espaignols  
 » ne pardonnaient pas à un seul et qui pis est  
 » s'ils en voyaient quelques-uns prisonniers des  
 » Français, ils se ruaient dessus et les tuaient  
 » entre leurs bras, se ressouvenant de la defaicté  
 » de Crâon qui leur avait cousté si cher deux  
 » ans auparavant. Le lendemain, il en fust  
 » trouvé parmi les rochers dans les précipices  
 » du costé de la mer quatorzé ou quinze par  
 » les Français qui les rendirent au sieur maréchal,  
 » lequel les ayant considérés les renvoya huma-  
 » nement sans rançon prenant compassion de  
 » leur désastre, à leur chef Dom Juan, avec  
 » lettres testimoniales de leur valeur et du grand  
 » devoir qu'ils avaient faits à la déffense de la

» place ; qui les voyant leur demanda : D'où  
 » venez-vous misérables ? — Ils répondirent par  
 » la bouche d'un d'eux : Nous venons de parmis  
 » les morts. — Or, dict-il, vous ne deviez pas  
 » survivre : je ne vous y avais pas mis que pour  
 » y mourir. Et peu s'en fallut qu'il ne les fist  
 » pendre. Voilà la fin du siège de Roscanvel,  
 » que l'on appelle tantôt Crauzon ou Camaret,  
 » qui fust le 15 novembre 1594, honorable au  
 » sieur maréchal d'Aumont, et comme le chef  
 » d'œuvre de tous ses exploits de guerre, non-  
 » seulement en Bretagne, mais en toute la France  
 » et depuis qu'il commençait à porter les armes.  
 » Faulte aux assiégés de pouvoir soutenir une  
 » demi heure d'avantaige, car la nuict s'obscu-  
 » rissait fort lorsque Romégou se jetta dedans.  
 » A Quimper où nous estions pour lors, nous  
 » savions la journée de l'assault parce que le  
 » temps estait très-beau et calme. Nous estions  
 » nombre qui nous promenions sur la montaigne  
 » de Frugy d'où nous entendions à clair nombre  
 » de canonnades comme si c'eust esté à deux  
 » lieues de nous, quoiqu'il y en avait onze en-  
 » viron, la volée de la bégasse. Les canonnades  
 » cessèrent tout-à-coup, dont je dis aux aultres :  
 » Le fort est prins par les nostres ou la retraicte  
 » sonne. Chacun le jugea de même. Environs  
 » la minuict, la dame de Tyvarlan qui estait à  
 » Rosmadec, en Telgruc, nous envoya messai-  
 » ger exprès portant nouvelle de la prinse. L'a-  
 » vantaige fust grand pour le pays d'estre délivré  
 » de ces estrangers qui en peu de temps, si  
 » Dieu n'y eust pourveu, eüssent rendu leur  
 » place imprenable, oultre le danger qu'ils eüssent

» de plus en plus empiété pour leur servir d'une  
 » plus assurée retraicte d'entre l'Espagne et la  
 » Flandre ; joint que ce leur estait comme un  
 » eschelon ou port pour passer en Angleterre.  
 » Il mourût un grand nombre de soldats en ce  
 » siège , non tant par les mains de l'ennemi  
 » que de froidure et de malaise et paovreté ;  
 » car , comme a esté dict ci-dessus , en six se-  
 » maines que dura le siège , à peine y eust-il  
 » trois jours de beau temps , ains une pluye  
 » continuelle et tourmente qu'affligèrent beau-  
 » coup les soldats , entr'autres l'infanterie qui  
 » n'avait d'autre retraicte presque qu'aux tran-  
 » chées qui étaient pleines d'eau ; aussi en rap-  
 » portèrent-ils une maladie plus dangereuse que  
 » la contagion ; car ceux qui en étaient atteints  
 » étaient emportés le troisième jour. De sei-  
 » gneurs de marque , je n'ai point appris qu'il  
 » périt d'autre que le seigneur du Liscouet et  
 » le sieur de Romégou qui y moururent. De  
 » blessés , le sieur marquis de Molac , Bertrand  
 » de Rosmadec , l'un des vaillans cavaliers du  
 » pays et qui fist paraistre aux assauls qu'il y  
 » estait aussi. Il fust blessé à la teste néanmoins  
 » son casque. Le sieur de Kollain , marié  
 » à la dame de Tremillec Kerlot , y fist mer-  
 » veilles. Bref , plusieurs en rapportèrent de  
 » l'honneur et des coups tout ensemble. Kol-  
 » lain y eust une arquebusade dans la joue qui  
 » lui fist une grande balafre lui emportant les  
 » dents de ce costé là. Le maréchal regretta  
 » beaucoup le sieur de Romégou , et confessa  
 » qu'il estait la cause de la prinse du fort , et en  
 » mémoire de sa vertu , bailla à son frère , le

» sieur de Champ Fleury, son poste, qui puis  
 » après prit alliance en ce pays se mariant avec  
 » la sœur dudict Kollain. Aussi loua t'on beau-  
 » coup la vaillance du capitaine Paredès, et  
 » disait-on que s'il eust vescu, le fort n'estait  
 » pas prins, et qu'il avait soutenu les trois pre-  
 » miers assauts chacun desquels n'estait pas moins  
 » furieux que le dernier, mais quand le chef  
 » est à bas les membres s'estonnent. Les corps  
 » de Romégou et de Parèdes furent, par le  
 » commandement du maréchal, portés à Brest,  
 » et en l'église dudict lieu, \* inhumés en même  
 » sépulchre et avec pompe, et tel qu'on a cou-  
 » tume de faire en guerre au gens de leur mérite.  
 » Plusieurs epitaphes furent faictes à leur louange,  
 » desquelles j'en ai recouvert une qui s'ensuict:

*Parède esjouis-toi mourant de voir mourir  
 Romégou enfermé sur le haut de ta bresche.  
 Paris éternisa par Achille sa flesche,  
 Par Romégou tu vis ton honneur refleurir,  
 Romégou ne veut point à Parède souffrir  
 Que son nom soit esteint dans les lys de la France,  
 Parède advise toi, et fais en récompense  
 Que Romégou ne puisse en Castille mourir.  
 Troyès vante son Hector, la Grèce son Achille;  
 La France Romégou, son Parède Castille,  
 Moi dans mes tristes vers de ces deux cavaliers  
 Je chanterai les lods, l'honneur et la victoire  
 Un autre les peindra au Temple de Mémoire  
 Donnant à Romégou les myrthes et les lauriers.*

\* La Chapelle des Sept-Saints.

» Ce siège est un des plus beaux qui eust esté  
 » en Bretagne pendant les présentes guerres,  
 » où il n'y avait que des coups à gagner, car  
 » le pillage estait moins que rien. On n'avait  
 » pas affaire à des habitans de ville desquels  
 » on peut espérer rançon ou le butin du sac de  
 » la place, ce qui encourage souvent les soldats  
 » avides de la proie de l'ennemi, mais à des  
 » gens vraiment aguerris, n'ayant comme on  
 » dit communément que la cape et l'espée,  
 » résolus contre une armée, quoique puissante  
 » et forte, de tous mourir les armes à la main  
 » ou de vendre leur vie bien cher car les trois  
 » cents qui estaient dedans en coustèrent aux  
 » autres plus de mille sur les lieux, sans y com-  
 » prendre ceux qui moururent puis après de  
 » fatigue au nombre de plus de cent. J'avais  
 » oublié de dire que les balles et munitions  
 » faillirent aux assiégés et furent contraints de  
 » faire des quârreaux \* avec des quartiers de  
 » verges de fer, des pierres, des pièces d'argent  
 » de huict réalles et autres choses pour mettre  
 » dans leurs arquebuses après avoir employé  
 » plein une barrique de balles de plomb du  
 » magasin qu'il y avait. »

Cette action, comme on le voit, fut une des  
 plus sanglante et des plus meurtrière dont la  
 guerre de la ligue puisse offrir des exemples. La  
 résistance des Espagnols tient du prodige, et les  
 Français, de leur côté, y déployèrent ce courage  
 brillant et impétueux qui les caractérisa toujours

\* Projectiles.

dans les guerres de tous les âges. Leur générosité après une victoire payée si cher, envers les misérables restes de leurs braves ennemis, est encore un des traits caractéristiques de la nation. Au reste, le naïf et véridique récit du chanoine Moreau montre dans tout son jour l'esprit particulier à chacun des trois peuples qui combattaient dans cette occasion. On y voit l'Espagnol, froid, patient, intrépide et opiniâtre ; l'Anglais déployant un courage brutal et abusant de la victoire avec cruauté ; le Français, impétueux, bouillant, brave et généreux envers un ennemi vaincu, dont il admirait la valeur et dont il sut honorer l'infortune.

Le chanoine Moreau ne cite parmi les chefs tués à ce siège que le maréchal de camp du Liscoet et le colonel Romégou ; mais les Français eurent à déplorer la mort des capitaines Lesuran, de Kerdunan et Lestregat : les principaux blessés furent les sieurs de Sourdéac, le baron de Molac, de Trémaria, de Bresal, de Kerollain et la Fontaine-Boucher. Du côté des Anglais, les colonels Forbisher, \* Walter et Dandels furent tués.

Dès le lendemain de la prise du fort, le sieur de Sourdéac le fit raser. La pointe sur laquelle il se trouvait a toujours conservé depuis le nom de *Pointe des Espagnols*.

En 1595, la reine d'Angleterre, qui avait ses projets particuliers, revint à la charge pour tâcher

\* C'est le célèbre navigateur anglais, Martin Forbisher, qui découvrit le détroit qui conduisait du vieux au nouveau Groënland : détroit aujourd'hui bouché par les glaces.

de se faire livrer le château de Brest ; elle demanda à Henri IV que ses troupes auxiliaires y fussent mises en garnison , sous prétexte que Paimpol où elles étaient cantonnées se trouvait trop loin du théâtre de la guerre. Henri IV ne donna pas dans ce piège et refusa. Alors elle se rabattit sur Morlaix qu'elle n'obtint pas davantage.

Ces Anglais , se croyant très-utiles au parti du Roi et s'imaginant qu'il ne pourrait se passer d'eux , ne gardèrent aucun ménagement envers les habitans du pays , et s'abandonnèrent à une licence effrénée , pillant , rançonnant les habitans des campagnes voisines de leur garnison , commettant , en un mot , toutes sortes de désordres. Les bourgeois de Paimpol portèrent leurs justes plaintes au maréchal d'Aumont , qui prit contre les Anglais des mesures sévères et en punit plusieurs avec la plus grande rigueur. Norris , leur commandant , en fut très-mécontent et menaça de se retirer dans son pays avec ses troupes , si on ne leur laissait liberté toute entière. Il croyait par cette menace embarrasser le maréchal et l'obliger à leur lâcher la bride ; il fut bien étonné de voir qu'au contraire on s'empressa de le prendre au mot. Le Roi écrivit à Elisabeth qu'il n'avait plus besoin du secours de ses troupes et les renvoya en Angleterre le 19 mai 1595 , à leur grande mortification et à la grande satisfaction des Bretons des deux partis.

En 1597 , le roi d'Espagne fit équiper une flotte considérable dans l'intention d'aller attaquer les côtes de Bretagne , d'y descendre et d'y réparer l'échec reçu au fort Espagnol. Sourdéac , toujours

gouverneur de Brest, informé de l'apparition de cette escadre près des côtes voisines, se hâta de les mettre en état de défense; mais une violente tempête qui battit et dispersa les vaisseaux ennemis rendit ses précautions heureusement inutiles.

En 1598, le duc de Mercœur ayant fait sa paix avec le Roi, la ligue est entièrement abattue en Bretagne et les troupes Espagnoles évacuent cette province.

Brest déclaré  
ville par le roi  
Henri IV.

La population de la ville de Brest à cette époque était à peine de quinze cents ames; elle n'avait presque aucun commerce et nulle industrie, et elle était généralement si pauvre que plus d'une fois le gouverneur du château fut obligé de venir au secours des habitans en leur distribuant une partie des vivres contenus dans les magasins de la garnison. Henri IV, pour les récompenser de la fidélité qu'ils avaient gardée à son parti, leur accorda le droit de bourgeoisie par lettres-patentes datées de Mantes le 31 décembre 1593.

Origine  
de Recouvrance.

Sur la rive droite de la rivière de Penfeld qui forme le port de Brest, et précisément en face de la ville, existait dès le treizième siècle un petit village appelé le *bourg* de Sainte-Catherine. Au-dessus de ce village était une butte de terre artificielle ou *motte seigneuriale*, chef-lieu féodal de la seigneurie du bas-Léon, appartenant à l'antique et illustre famille des Tanguy du Châtel. Aussi appelait-on cette butte la *Motte Tanguy*.

L'élévation de ces buttes, comme point central des grands fiefs, est un usage qui remonte à des temps très-reculés. C'était là qu'à certains jours

de l'année le bailli du seigneur se rendait et y convoquait tous ses vassaux et tenanciers d'arrière-fiefs. Ils y venaient renouveler leur serment de foi et hommage et payer leurs redevances. Un peu plus tard, lorsque le système féodal prit plus de consistance, les seigneurs firent ériger sur ces *mottes* une forte tour comme emblème de leur puissance et chef-lieu de leurs possessions. On voit encore les restes de beaucoup de ces tours dans diverses parties de la France. Il en fut érigé une sur la Motte Tanguy, très-haute, très-solide et de forme ronde. On peut voir encore aujourd'hui ses ruines, elles s'élèvent toujours au-dessus des maisons particulières qui l'environnent.

En 1346, le duc Jean IV fit bâtir dans ce bourg de Sainte-Catherine une chapelle dédiée à Notre-Dame de Recouvrance. On y consacrait de nombreux *ex-voto* pour le retour et le *recouvrement* des navires expédiés de Brest, et c'est depuis lors que ce bourg prit le nom de la chapelle même et s'appela comme il s'appelle encore aujourd'hui *Recouvrance*.

Comme il était par la tour de la Motte Tanguy considéré comme le chef-lieu de la seigneurie du bas-Léon, ce qui y attirait nécessairement beaucoup de monde, il s'accrut et s'augmenta assez promptement, et en 1600 il était plus considérable que la ville de Brest.

Les vassaux relevant immédiatement du fief de la Motte Tanguy, et qui comparurent comme tels à la montre de 1503, furent :

1.° Jehan de Kerangars, archer.

- 2.° Jehan Kerrom , vougier..
- 3.° Jehan le Sauz , *idem*.
- 4.° Pierre de Rodellec du Porzic, archer , attaché à la garnison du château de Brest.
- 5.° Bertrand Girard , *idem* , faisant aussi partie de la garnison du château de Brest.

La vieille tour de la Motte Tanguy , que l'on nommait aussi *bastille de Quilbignon* , parce qu'elle se trouvait dans l'enclave de la paroisse de ce nom , tombait de vétusté à la fin du seizième siècle. On l'abandonna alors , et un hôtel spécial fut bâti au haut de l'escalier actuel de l'arsenal ( toujours côté de Recouvrance ) , pour la remplacer et servir de baillage seigneurial. Cet hôtel existe toujours ; les armoiries des Tanguy du Chastel sont sculptées en pierre au-dessus de la porte , rue de la Tour , N.° 20.

Ainsi que nous l'avons dit , ce fut à la création de la marine que Brest dût son accroissement et sa prospérité. Déjà dans cent occasions les Rois de France avaient eu lieu de se repentir d'avoir constamment négligé cette branche importante de leur puissance et de n'avoir pas eu de forces navales à leur disposition ; la plupart des autres nations de l'Europe en possédaient depuis long-temps , l'Angleterre , la Hollande , l'Espagne , le Portugal , Venise , Gênes , Malte et même l'état du Pape avaient des marines et au commencement du dix-septième siècle la France n'en avait pas encore.

Une chose si importante ne pouvait manquer de frapper l'esprit profond et judicieux de

Richelieu ; cet habile ministre sentit d'ailleurs et fit concevoir à son souverain combien il était honteux pour la France , dont deux mers baignent les côtes étendues , de n'avoir point d'armée navale. Il déploya toutes les ressources de son génie pour en créer une capable de tenir tête au besoin à celles des autres puissances de l'Europe. Il engagea de toutes parts des ouvriers et des matelots , l'ordre de Malte lui fournit un fort noyau d'officiers pleins de valeur et habitués à la mer , dans les chevaliers des trois langues françaises qui en faisaient partie. Il fit en même temps mettre en construction , dans tous les ports , des vaisseaux de divers rangs.

En pareille circonstance , les localités si avantageuses que présentaient Brest ne pouvaient échapper à son attention. Il vit sur-le-champ que c'était là que devait se former naturellement le premier établissement maritime , le premier arsenal de la marine Française. En 1631 il y fit mettre dix vaisseaux et six frégates en construction , y fit construire plusieurs magasins , et ordonna qu'ils fussent constamment approvisionnés de tout ce qui était nécessaire , pour , en cas de besoin , armer sur-le-champ vingt vaisseaux. Telle fut la naissance du port militaire de Brest.

Création  
de l'arsenal de  
la marine royale  
à Brest.

Mais c'était au génie de Louis-le-Grand qu'il appartenait de donner l'impulsion puissante qui éleva ce port au degré de splendeur qui caractérise tout ce qui fut fait , tout ce qui fut créé , tout ce qui a existé sous le règne glorieux de ce puissant monarque. La mort de Richelieu et

la guerre de la Fronde avaient empêché de donner suite à ses desseins sur la marine, négligée de nouveau elle allait retomber dans le néant; Louis XIV l'en tira et l'en tira avec un tel éclat, que ce fut sous son règne qu'elle obtint les succès les plus insignes dont ses annales fassent mention, et qu'elle devint tout-à-coup la première marine de l'Europe.

Colbert poursuivit les projets de Richelieu, les perfectionna en les mettant à exécution. Dès 1663, il commença à faire construire à Brest tous les bâtimens, tous les édifices nécessaires à un arsenal maritime; il les fit bâtir en pierre: tout ce qui avait été fait précédemment par ordre de Richelieu n'était bâti qu'en bois.

Louis XIV ordonna en même temps de mettre sur les chantiers de Brest plusieurs vaisseaux de ligne depuis 60 jusqu'à 90 canons. Cette création de la marine royale de France fut inaugurée par une médaille que S. M. fit frapper. On y voyait d'un côté la figure du Roi avec la légende ordinaire, et de l'autre un vaisseau voguant à pleines voiles avec cette légende: *Navigatio instaurata* 1665.

Les travaux du port, les armemens, les opérations navales de tout genre qui s'exécutèrent dès-lors à Brest, y attirèrent une population considérable. Ingénieurs, officiers, marins, soldats, ouvriers de toute espèce y affluèrent de tous côtés, et par suite de cette affluence, une foule de marchands étrangers vinrent s'y établir pour fournir à tant de monde des choses néces-

saires aux usages de la vie. La sale et chétive bourgade de Brest, trop insuffisante pour contenir une pareille masse d'habitans, s'accrut avec rapidité; on bâtit de tous côtés en dehors de la vieille enceinte, et Brest qui depuis Henri IV portait le nom de ville, sans en avoir l'apparence, pût enfin mériter réellement ce titre. Voici ce qu'elle était en 1670, d'après un plan de cette époque que nous avons sous les yeux :

Toutes ses maisons se trouvaient comprises entre le quai Tourville et l'alignement de la rue Traverse de l'Ouest à l'Est, et l'alignement actuel des rues Royale et du Château (qui alors n'existaient pas) du Nord au Sud. Brest n'avait alors que sept rues; savoir : la rue Neuve des Sept-Saints, les rues Haute et Basse des Sept-Saints, la rue Charonnière, la rue du Petit Moulin, la rue Ornou et la rue Saint-Yves. Le tout était fortifié du côté de l'Est seulement par deux bastions unis par une courtine longeant l'emplacement actuel de la rue de Traverse.

Le long du quai Tourville étaient quatre grands bâtimens servant de magasin général pour la marine. Puis tout au bas de la rue Royale actuelle, et vis-à-vis le point où se trouve aujourd'hui la grille de l'arsenal, on voyait un très-bel hôtel consistant en un corps-de-logis avec deux ailes et qu'on appelait *la Maison du Roi*. Cet hôtel était effectivement destiné à recevoir S. M. dans le cas où il lui plairait de visiter son port de Brest; mais en attendant il était en partie occupé par le commandant de la marine. Cette maison et les bâtimens de l'ancien magasin gé-

néral n'existent plus aujourd'hui et sont remplacés par des maisons particulières.

L'emplacement où l'on a fait depuis la forme, ou bassin de radoub du côté de Brest, était en 1670 une crique vaseuse appelée *Crique de Troulam*. De l'autre côté de cette crique, on voyait la corderie, immense bâtiment en bois qui longeait d'un bout à l'autre l'alignement de la rue actuelle de Keravel, bâtie depuis à la place de cette corderie.

La garniture se trouvait à l'extrémité occidentale de la corderie, et son local se dirigeait parallèlement à la rivière, au-dessus de l'endroit où sont aujourd'hui les bureaux du port et du contrôle et ceux du magasin général. C'était le dernier établissement du port du côté de Brest, il ne s'avancait pas plus loin. En le traversant de ce point pour passer du côté de Recouvrance, on trouvait la crique de Pontaniou, sur l'emplacement de laquelle on voit aujourd'hui quatre beaux bassins de radoub. Cette crique alors n'était qu'un enfoncement rempli de vase à la marée basse. Tout autour étaient les magasins de la mâturation, la voilerie, les grandes forges et la tonnellerie. Tous ces édifices sont encore existants, mais ont changé de destination, à l'exception des grandes forges qui sont toujours à la même place.

En suivant le long du quai, comme pour revenir vers l'entrée du port, on trouvait les magasins particuliers des vaisseaux dont on a fait aujourd'hui des forges et clouteries. Puis

venait la salle d'armes encore aujourd'hui au même endroit. De ce lieu jusque vis-à-vis la pointe du château, le rivage n'était bordé que par les maisons particulières du bourg de Recouvrance, les beaux édifices de l'artillerie n'existant pas encore. Enfin les magasins des vivres, tels qu'on les voit encore à présent, occupaient le quai entre ces maisons particulières et la pointe du fer à cheval.

Tels étaient et la ville et l'arsenal de Brest en 1670.

A la même époque, le bourg de Recouvrance était à peu de chose près ce qu'il est aujourd'hui. Dans les temps anciens, il s'était augmenté plus rapidement que Brest; mais dès que l'établissement de la marine royale fut venu donner de l'importance à cette ville, ses augmentations rapides lui firent de beaucoup surpasser Recouvrance, qui fut dès lors totalement négligé.

En 1680, la marine du département de Brest se trouva forte de quatre-vingt-douze vaisseaux de ligne depuis 60 jusqu'à 100 canons; plus, beaucoup de frégates, avisos, flûtes et brûlots. Pour les armer, le Roi fit faire une levée de soixante mille matelots, dont vingt mille furent destinés à l'armement de l'escadre active, vingt mille pour aider l'équipement des bâtimens de commerce et vingt mille en dépôt pour remplacer, en cas de besoin, et entretenus de manière à se trouver toujours prêts à embarquer au premier ordre. Cette levée fut le sujet d'une médaille où se voit un matelot appuyé sur le fût d'une colonne

au bord de la mer et tenant en main un gouvernail chargé de fleurs de lys. Autour on lit cette légende : *Bello et commercia*, et pour exergue : *Sexaginta millia nautarum conscripta*.

Cette même année, le maréchal de Vauban fut envoyé par le Roi pour fortifier la ville de Brest. Après avoir visité le terrain, il fit son projet qui fut adopté par S. M., et les travaux commencèrent immédiatement. La ligne des fortifications de Vauban est celle qui existe aujourd'hui, le fort Boughin excepté. Cette ligne enfermait alors une immense étendue de terrains vagues, de jardins et de cultures. Mais il avait été nécessaire de lui donner un très-grand développement pour qu'elle put commander des points élevés qui dominaient la ville et sur lesquels, en cas de siège, il eut été très-dangereux que l'ennemi se fut établi.

L'attention du maréchal de Vauban se porta surtout sur la défense des environs de la place, car il était surtout important d'en empêcher les approches; il fit établir des retranchemens et des batteries au Conquet, à l'anse des Blancs Sablons, à Bertheaume, à Quélern, sur la pointe de Cornouailles, l'Île longue et Camaret; il fit bâtir le fort Mingan et celui du Minou. On essaya d'établir un fort sur la roche Mingan elle-même au milieu du goulet ainsi que sur la Cormorandière, mais la violence des courants y détruisant les travaux à mesure qu'on les commençait, on fut contraint de les abandonner.

L'enceinte des fortifications du côté de Recou-

vrance , fut commencée en 1681 et en 1689 la circonvallation complète de Brest et de ce faubourg fut entièrement terminée.

Jusqu'en 1681 Brest et Recouvrance avaient fait deux villes séparées, absolument indépendantes l'une de l'autre; cette année le Roi rendit un édit pour les réunir en une seule et étendre aux habitans de Recouvrance le droit de bourgeoisie et les autres privilèges accordés à ceux de Brest par Henry IV. Un autre édit de 1681 ordonna de transférer à Brest le siège de la justice royale du canton, jusqu'alors séant à Saint-Renan.

Cette même année fut créé le corps de ville et les officiers municipaux; mais ils furent comme cela devrait toujours être dans une place de guerre, subordonnés en tout à l'autorité militaire. Le maire était obligé, à son installation, de prêter serment entre les mains du gouverneur. Les autres municipaux furent deux échevins, un avocat procureur du roi, deux huissiers, quatre conseillers et deux substitués.

Création du  
corps municipal  
de Brest.

L'élection du maire de Brest avait lieu de la manière suivante : les habitans faisaient choix de trois candidats dont ils envoyaient les noms à la sanction du gouverneur de la province, lorsqu'il les avait agréés, les habitans de la ville procédaient entr'eux, par voix de scrutin, au choix de celui des trois candidats qui devait être élu.

Le maire de Brest assistait aux états de Bre-

tagne l'épée au côté , et cette charge donnait la noblesse.

En 1691 le siège royal de Brest se composait d'un sénéchal ou bailli d'épée , un bailli lieutenant-général , un lieutenant , et un avocat procureur du Roi.

Le siège d'amirauté était formé d'un lieutenant-général , d'un bailli lieutenant particulier, deux conseillers et un avocat procureur du roi.

Un hôpital considérable était devenu nécessaire pour le service sanitaire des armées de terre et de mer, il fut bâti en 1686 ; cet établissement fut depuis incendié par accident en 1772.

Complément  
des travaux de  
l'arsenal.

Les travaux de l'arsenal de Brest , ordonnés par Louis XIV , furent complétés en 1681 par l'achèvement des magasins et des ateliers de l'artillerie du côté de Recouvrance ,\* la construction du bassin de radoub et de l'hôtel de l'intendance du côté de Brest ; la France posséda alors un arsenal maritime qui , quoique loin encore du degré d'étendue et de magnificence où il est parvenu depuis , était le premier de l'Europe. Le Roi voulut en consacrer l'époque par une médaille sur laquelle on voit , à l'entrée du port de Brest , le Dieu Portunus appuyé sur un dauphin et tenant en main une clef avec cette légende , *tutela classium* , et pour exergue *Bresti portus et navale*.

\* Quand ceci fut écrit , j'étais loin de prévoir qu'en janvier 1832 ces beaux édifices et tout le matériel qu'ils contenaient , seraient anéantis par un incendie désastreux.

En 1682 le roi créa les compagnies des gardes du pavillon et de la marine, composées en tout de huit cents jeunes gentilshommes destinés à former la pépinière des officiers de la marine, pépinière d'où sont sortis les sujets les plus illustres et à laquelle la France doit les succès qu'elle a obtenus sur mer. La création d'un établissement si important fut consacrée par une médaille sur laquelle on voit un officier au bord de la mer, ayant à sa droite un jeune homme qui regarde une boussole, et à sa gauche un autre jeune homme mesurant une carte avec un compas. La légende est *electi octogenti juvenes in navalem militiam conscripti*.

Création  
des compagnies  
des gardes de  
la marine.

Après les vicissitudes et les revers de toute espèce essayés par la marine française depuis 1793, ces compagnies avaient été recrées à peu près sur les mêmes bases en 1815, par un gouvernement réparateur; déjà on en obtenait les plus heureux résultats, lorsque des ennemis de toutes les choses utiles et honorables pour la France trouvèrent moyen d'anéantir cet établissement, bien loin d'être aujourd'hui remplacé par la vicieuse et mauvaise institution des élèves du vaisseau-école qu'on y a substitué.

En 1694 les Anglais voulurent faire une tentative pour s'emparer du port de Brest, après avoir effectué une descente sur les côtes voisines. Dans ce dessein ils équipèrent une flotte à laquelle se joignit une escadre hollandaise formant en tout trente-cinq vaisseaux de guerre sous le commandement supérieur de l'amiral Barklay. Ces vaisseaux, escortant un nombre de bâtimens

Descente  
des Anglais  
à Camaret.

de transport chargés de dix mille hommes de troupes de ligne, vint mouiller dans l'Iroise le 16 de juin. Vauban était alors à Brest et fit avec le sang froid et la sagacité qui le caractérisaient si éminemment, toutes les dispositions nécessaires pour repousser l'ennemi, quoiqu'il n'eut pas à beaucoup près autant de forces à lui opposer, n'ayant en ce moment à ses ordres que quatre mille hommes de troupes réglées dont une partie gardes-côtes, un régiment de dragons et quatre cents gentilshommes volontaires. Il prit son quartier général au Conquet et envoya le marquis de Langeron occuper le poste important de Camaret, où il avait sous lui M. Duplessix Praslin, brigadier des armées du roi, avec dix-huit cents gardes-côtes et huit compagnies de marins. L'ennemi effectua sa descente le 17, dans une anse assez spacieuse près de Camaret; mais les batteries voisines furent si bien servies et firent un feu si bien nourri, que onze cents hommes qui avaient débarqués les premiers furent d'abord mis en désordre. Deux lieutenans de vaisseau commandant chacun une compagnie de marins, s'apercevant du trouble et de l'hésitation de l'ennemi, sortirent de leurs retranchemens à la tête de leurs compagnies et de sept cents gardes-côtes, ils chargèrent les Anglais l'épée à la main et achevèrent de les mettre en déroute. Ceux qui ne furent pas tués du premier choc s'enfuirent vers leurs chaloupes pour se rembarquer, mais la marée ayant baissé pendant l'action, ils les trouvèrent échouées et n'eurent plus d'autre ressource que d'implorer la clémence des vain-

queurs en se rendant à discrétion. On les reçut prisonniers de guerre, mais les paysans bretons du voisinage s'étant rassemblés en grand nombre se ruèrent comme des forcenés sur ces malheureux prisonniers, et malgré les efforts des officiers et des soldats les massacrèrent impitoyablement. Une frégate Hollandaise s'étant échouée dans le sillon de Camaret fut obligée de se rendre ; un transport Anglais portant cinq cents hommes de troupes fut coulé bas par les bombes de nos batteries ; l'amiral Barklay fut tué et sa flotte horriblement maltraitée renuit à la voile le 19 et retourna en Angleterre.

Louis XIV, pour immortaliser une victoire si honorable pour les Bretons, fit frapper une médaille représentant d'un côté Pallas tenant son égide, et de l'autre un trophée naval. La légende en était *custodice Armorica*, et l'exergue *Batavis et Anglia ad littus Armoricum cæsis 1694*.

Quoique plusieurs abbayes célèbres existassent dans les environs de Brest, aucun ordre religieux n'eut d'établissement dans la ville même avant 1651. A cette époque des religieux du mont Carmel y bâtirent un couvent dont l'église existe encore. Cette église est du plus mauvais style d'architecture. On remarque dans l'intérieur, au-dessus de la porte d'entrée, une petite statue scellée dans le mur et représentant la sainte Vierge assise, tenant l'enfant Jésus sur ses genoux ; sous le cippe qui la supporte est sculptée

l'inscription suivante, en caractères majuscules gothiques.

*P. QUILBIGNON.*

*Mil VCXXXIII.*

*fist faire l'imaige.*

Ce petit monument, bien plus ancien que l'église qui le renferme, y a été rapporté et provient d'un autre endroit ; ce ne peut être que de la chapelle de N. D. de Recouvrance ; lors de sa dévastation en 1793, des mains pieuses l'auront recueilli et placé où on le voit aujourd'hui, il est au reste fort mutilé, les têtes en ont été cassées.

Au milieu de la nef, à main droite, est la pierre sépulchrable qui recouvre l'ouverture du caveau de la famille Lars, qui a donné à la ville de Brest un de ses maires les plus renommés.\*

Après les Carmes, les Jésuites arrivèrent à Brest en 1687, sous prétexte de fournir des aumôniers aux vaisseaux du Roi. Leur maison fut érigée la même année avec tout le luxe qui caractérisait partout les établissemens de cet ordre. En 1776 après l'expulsion de ces moines si intrigans et si dangereux, elle servit d'hôtel aux gardes de la marine ; c'est aujourd'hui l'hôpital Saint-Louis.

En 1691 fut fondé un hôpital civil ; il y avait quatre-vingts lits pour les pauvres.

\* Jacques Lars, sieur de Poulrinou ; il a fait faire en 1709 l'escalier qui communique de la rue Royale au bout de la rue Charonnière.

( 193 )

La ville de Brest , en 1710 , comptait treize cents maisons et quatorze mille habitans , non compris deux mille ouvriers qui journellement venaient du dehors travailler dans l'arsenal : la consommation annuelle de la ville à cette époque était de quarante mille boisseaux de tous grains ; quatre mille cinq cents barriques de vin et mille barriques d'eau-de-vie. Chaque classe de maîtrise , ou jurande ne comptait que dix maîtres , et il n'y avait d'étalage en boutique licite que deux cents seize.

Situation  
de Brest en  
1710.

Jusqu'en 1740 il n'y eut à Brest aucune espèce d'école publique pour l'instruction des enfans. En cette année le sieur Duhamet , lieutenant de vaisseau et chevalier de Saint-Louis , légua par testament le prix de la vente de tous ses biens mobiliers pour la fondation d'une école d'enfans dirigée par des frères de Saint-Yon.

En 1746 des frères de la doctrine chrétienne vinrent s'établir à Brest.

L'année suivante , 1747 , fut bâtie la corderie actuelle , et celle en bois qui existait le long de la rue de Keravel fut abandonnée et détruite. La ville alors s'était considérablement augmentée , la rue Royale , celles de Siam , de la Rampe , du Château , de la Mairie et Saint-Louis , datent à peu près de ce temps.

En 1751 le Bagne fut bâti sous la direction et d'après les plans du sieur Choquet Lindu , ingénieur des bâtimens civils de la marine. Cet édifice est digne d'être cité pour la solidité de

sa construction et l'arrangement raisonné et fort bien entendu de ses distributions intérieures.

Etablissement  
de l'Académie  
royale  
de la marine.

En 1752 fut fondée l'Académie royale de la marine, par lettres du Roi datées du 30 juillet de cette année. Cet établissement, par son utilité et par le mérite éminent des savans de toutes les classes qui en faisaient partie, pouvait aller de pair avec l'Académie des sciences. Au reste le plus bel éloge qu'on en puisse faire c'est de citer les noms de ceux qui composaient cette compagnie si recommandable par ses lumières et ses travaux. Nous voulons, en les rapportant ici, rendre un juste hommage à la mémoire de tant d'hommes distingués qui presque tous n'existent plus aujourd'hui, mais dont les ouvrages seront immortels. Voici donc la liste des membres de l'Académie de la marine à Brest, telle qu'elle était composée à l'époque où la révolution a anéanti cette belle institution qui n'a jamais été remplacée.

*Académiciens ordinaires.*

Messieurs,

De la Cardonnie, chef d'escadre.

Le comte de la Motte Baracé, capitaine de vaisseau.

Montluc de la Bourdonnaye, *idem*.

Le chevalier de la Coudraye, lieutenant de vaisseau.

Groignard, ingénieur en chef des constructions.

Choquet de Lindu, ingénieur en chef.

Duval le Roy, professeur de navigation.

Le chevalier de Borda , chef de division.

Le comte le Bègue , chef d'escadre.

Fortin , professeur de mathématiques à Brest.

Le chevalier de Fleurieu , capitaine de vaisseau.

De Granchain , *idem*.

Le marquis de Verdun de la Crenne , *idem*.

Trédern de Lézerec , *idem*.

De la Prévalaye , *idem*.

Le chevalier de Rochegude , *idem*.

De Flotte , *idem*.

Le comte de Rosily , *idem*.

Vial du Clairbois , ingénieur des constructions.

Nompère de Champagny , major de vaisseau.

Sabattier , médecin ordinaire de la marine.

De Bougainville , chef d'escadre.

Thévenard , *idem*.

Forfait , ingénieur des constructions.

Le comte Chastenet de Puysegur , major de vaisseau.

Lescan , professeur de mathématiques.

Le Cerf , professeur de navigation à Brest.

De Secqville , major de vaisseau.

Le comte de Chavagnac , capitaine de vaisseau.

*Académiciens honoraires.*

Messieurs ,

Le comte d'Orvilliers , lieutenant-général.

De Bory , chef d'escadre.

- La Porte , maître des requêtes.  
Le comte d'Hector , commandant de la marine  
à Brest.  
Le marquis de Chabert , chef d'escadre.  
Le marquis de Briqueville , *idem*.  
Le baron d'Arros , *idem*.  
Le comte Dumaitz de Goimpy , *idem*.  
Redon de Beaupreau , intendant de la marine.  
Le comte d'Arbaud de Jouques , lieutenant-général.

*Associés et Correspondans.*

- Le P. Pingré , chanoine régulier , astronome.  
Poissonnier , inspecteur général du service de  
santé de la marine.  
Jérôme de la Lande , astronome.  
L'abbé Rochon , physicien-astronome.  
Le Roy , architecte.  
Le Roi , physicien.  
Chardon , maître des requêtes , inspecteur-général  
des pêches.  
Pouget intendant-général des classes.  
Sabathier , professeur d'anatomie.  
Cassan , médecin.  
Le vicomte de Grenier , chef de division.  
Le baron de Souville , capitaine de vaisseau.  
De Bonnaventure , *idem*.  
Le comte Duranti de Lironcourt , *idem*.

Rollin de la Farge , professeur de mathématiques.

Le vicomte de Pontevès , major-général de la marine , à Brest.

Guignace , ingénieur des constructions.

Sané , *idem*.

Le chevalier de Suzannet , capitaine de vaisseau.

De Blois de la Calande , lieutenant de vaisseau.

Le baron de Bruix , *idem*.

Le chevalier Huon de Kermadec , major de vaisseau.

Billard , chirurgien-major de la marine , à Brest.

Genouin , apothicaire-major de la marine , à Brest.

Le Large , ancien chef d'escadre.

Dizier de Montlivault , ancien lieutenant de vaisseau.

De Kerguette , professeur de mathématiques.

L'abbé Dicquemare , physicien naturaliste.

Ozanne (Nicolas) , ingénieur des constructions.

L'abbé de Keroudon , professeur de mécanique.

Lévêque , professeur de mathématiques , examinateur des gardes de la marine.

Giraud , garde-magasin de la marine.

Du Tillet , commissaire de marine.

Grout , procureur du Roi à l'amirauté.

Le baron de Servieres , ancien officier de cavalerie.

De Pommereul , officier d'artillerie.

Deslemorie , négociant à Rotterdam.

Rubin de Celeis , enseigne de vaisseau de la marine Espagnole.

L'abbé Salagotty , professeur d'hydrographie à Bayonne.

Dom Joseph Gonzalez , officier de la marine Espagnole.

De Lowenorn , lieutenant de vaisseau de la marine Danoise.

De Forteguerry , lieutenant de vaisseau de la marine Toscane.

Stibolt , capitaine de vaisseau de la marine Danoise.

Le baron de Faugères , lieutenant de vaisseau.

Sheldon , ingénieur des constructions à Copenhague.

Besnard , inspecteur-général des ponts et chaussées de Bretagne.

En 1757 furent terminés trois des quatre bassins de constructions que l'on voit aujourd'hui du côté de Recouvrance , sur l'emplacement de la crique de Pontaniou.

En 1764 on établit la manufacture de toiles à voile.

En 1766 on augmenta les magasins d'artillerie du port.

En 1767 la caserne de la marine fut achevée. Cette même année la machine à mâter actuelle fut substituée à une ancienne bien moins parfaite.

Le cours d'Ajot, très-belle promenade d'où on a la vue magnifique de toute la rade, fut planté en 1769 par M. d'Ajot, officier supérieur du génie, directeur des fortifications à Brest. La place d'armes, dite *le champ-de-bataille*, existait déjà depuis long-temps. Quand à la salle de spectacle qui se voit sur cette place, on y joua pour la première fois en 1766 : elle fut bâtie sur les plans de M. Louis, architecte, qu'on avait fait venir tout exprès de Paris pour la construire. Certes elle ne lui fait pas honneur, il est impossible de voir en ce genre un édifice d'un plus mauvais goût, jamais en voyant sa façade on ne devinerait que c'est celle d'un théâtre, on la prendrait plutôt pour celle d'une église ou d'un hospice. Cette salle fut érigée aux dépens de la marine et lui appartenait, aussi en avait-elle jadis la surintendance et la police intérieure. Sur l'attique du fronton de la façade on avait placé cette inscription,

*Meccænas nobis hæc otia fecit.*

En 1776 Brest s'était encore considérablement augmenté ; cette ville comptait alors vingt-deux mille habitans et une garnison de six mille hommes de troupes réglées. Plus de deux mille ouvriers étaient occupés dans le port. Sa consommation annuelle, à cette époque, était de quatre-vingt-deux mille boisseaux de grains de toute espèce ; douze mille barriques de vin, quatre mille barriques d'eau-de-vie, cinq cents barriques de bière, cinq cents barriques de cidre ; le nombre de ses maisons montait à dix-neuf cents.

Etat de Brest  
en 1776.

En 1777 l'Empereur d'Autriche voyageant sous le nom de comte de Falkenstein, vint visiter le port de Brest, tout y excita au plus haut degré l'admiration de Sa Majesté impériale.

Le Roi Louis XVI. avait une prédilection toute particulière pour le service de la marine et pour le corps d'officiers qui remplissaient ce service distingué. La marine de France, si brillante sous Louis XIV, avait languï sous Louis XV, son successeur fit avec succès tout ce qu'il fallait pour la tirer de cette situation qui tendait à son anéantissement. On sait avec quelle promptitude l'armée navale fut recréée et mise sur le pied imposant qui lui fit soutenir avec tant de gloire la guerre maritime de 1778. L'émulation, l'ardeur et l'activité qui signalèrent alors le corps de la marine furent dus à la bienveillance et aux marques d'encouragement que lui prodigua Louis XVI. En cette année 1778 il donna aux officiers du département de Brest la marque la plus honorable et la plus flatteuse de sa royale satisfaction, en leur envoyant son portrait en pied. Il fut reçu avec une reconnaissance proportionnée à une faveur aussi insigne, et avec tout l'appareil, toute la pompe que la circonstance exigeait. Dès que l'on sut à Brest que le portrait de S. M. était arrivé à Landerneau, un canot magnifiquement décoré, commandé par le major-général de la marine et le directeur du port, fut l'y chercher le 5 de mars, ce canot était suivi de deux autres montés par plusieurs officiers de distinction. A leur retour, dès que ces canots parurent à l'embouchure de l'Elorn

et entrèrent en rade , les vaisseaux *le Réfléchi* et *le Zélé*, les frégates *le Triton*, *la Pallas*, *l'Oiseau* et *la Sensible*, les corvettes *la Perle*, *l'Ecureuil*, *la Lunette* et *la Sylphide*, superbement pavoisés, firent un triple salut d'artillerie. Le canot portant le portrait avait arboré le pavillon royal ; il entra dans le port et aborda à la cale du contrôle. Toutes les troupes de la marine étaient rangées en bataille devant le magasin général. Le tableau débarqué aux cris de *vive le Roi !* fut placé dans un carosse préparé exprès et qu'accompagnèrent le comte d'Orvilliers, commandant de la marine, et le marquis de Langeron, lieutenant-général, commandant les troupes de la garnison. Les troupes de terre bordaient la haie depuis la grille de l'arsenal jusqu'à l'hôtel du commandant de la marine, où fut déposé en pompe l'auguste témoignage de la faveur signalée accordée par le meilleur des Rois à un corps qui le servait avec honneur, et qui depuis s'est sacrifié pour lui.

Les opérations de la guerre maritime qui suivit et aux armemens de laquelle le port de Brest eut la plus grande part, y occasionnèrent de grands mouvemens, y attirèrent beaucoup de monde et augmentèrent sa splendeur. Sa population était alors de près de vingt-six mille ames. On sent bien que même depuis long-temps la petite chapelle des Sept-Saints, celle du château, l'église des Carmes, étaient insuffisantes pour le culte. En 1748 fut bâtie sur un plan assez vaste l'église paroissiale de Saint-Louis. Sa façade et la tour qui la surmonte sont d'un

gout bizarre et qui ne convient pas du tout à un édifice de ce genre. \* L'intérieur est nu et ne présente de remarquable que les colonnes qui entourent le maître autel et supportent une corniche demi-circulaire qui soutient elle-même un baldaquin jeté avec beaucoup de hardiesse.

Monument  
de  
du Couëdic.

C'est derrière cet autel que fut enterré l'immortel du Couëdic, capitaine de vaisseau, mort le 7 janvier 1780 des suites des blessures qu'il avait reçues dans le glorieux combat qu'il soutint, commandant la frégate *la Surveillante*, contre la frégate anglaise *le Québec* qu'il fit sauter. Au-dessus de sa sépulture, on scella dans le mur du chœur un obélisque de marbre noir surmonté d'une urne funèbre et revêtu de cette inscription :

*JEUNES ÉLÈVES DE LA MARINE,*

*admirez et imitez l'exemple du brave du Couëdic,*

*lieutenant en premier des gardes de la marine.*

---

*Ici repose le corps de Messire Louis du Couëdic de Kergoualer, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, capitaine des vaisseaux du Roi, né au château de Kerguelenen, paroisse de Pouldregat, diocèse de Quimper, le 17 juillet 1740, mort le 7 jan-*

\* Cette façade et la tour qui la surmonte, furent faites long-temps après le reste de l'église, c'est-à-dire en 1778, par un sieur Le Jambie, architecte, mais d'après les projets et dessins de M. Besnard, inspecteur-général des ponts et chaussées de Bretagne.

*hier 1780 des suites des blessures qu'il avait reçues dans le combat mémorable qu'il a rendu le 6 octobre 1779, commandant la frégate de Sa Majesté la Surveillante, contre la frégate anglaise le Québec.*

*Ce monument a été posé par ordre du Roi pour perpétuer le nom et la mémoire de ce brave officier.*

Nous terminons ici tout ce que nous avons à dire sur Brest : nous avons étendu cet article bien au-delà des bornes que comporte cet ouvrage où il ne devait être question que des monumens d'antiquité. Mais nous avons cédé aux instances et aux désirs de plusieurs personnes de considération qui, observant qu'on n'avait jusqu'ici écrit aucune notice historique particulière à la ville de Brest, \* nous ont prié d'en insérer une dans ce recueil. Nous avons tenté de les satisfaire, malgré l'insuffisance de nos moyens, et nous n'osons nous flatter d'avoir réussi au gré de leurs désirs, quoique nous y ayons apporté tous nos soins. Je dois déclarer ici que tous les documens relatifs à l'état moderne de la ville et du port eussent été bien incomplets sans les renseignemens que j'ai puisés dans un manuscrit inédit, mais fort bien fait, qui m'a été communiqué par M. Bouxin, ancien capitaine d'artillerie, attaché à la majorité de la

\* Il en a été cependant publié une sur ce sujet il y a une quinzaine d'années, par M. D... mais tout le monde la trouve au-dessous de toute critique.

marine. Je saisis avec empressement cette occasion d'en témoigner ma reconnaissance à cet estimable officier.

Je crois faire plaisir aux officiers de la marine dont j'ai été pendant trente ans le camarade et l'émule, en ajoutant ici trois états nominatifs dans lesquels ceux qui voudraient un jour écrire sur l'histoire et les progrès de cet arme trouveront des renseignemens curieux qu'ils rencontreraient aujourd'hui difficilement ailleurs. Ce sont, 1.° un état nominatif des officiers généraux et des capitaines de vaisseau attachés au département de Brest en 1691; 2.° l'état des vaisseaux de ligne attachés à ce port à la même époque; 3.° enfin, celui de toutes les forces navales affectés au même département à l'époque mémorable de la guerre de 1778.

*Etat des officiers généraux et capitaines de vaisseaux attachés au département de Brest en 1691.*

---

Le maréchal DE TOURVILLE.

*Vice-amiraux.*

De Pannetier.

Le comte de Château Renaud.

Le marquis d'Amfreville.

*Chefs d'escadre.*

Le chevalier de Relingues.  
Le marquis de Coëtlogon.  
Le marquis de la Porte.  
Le marquis de Langeron.  
Le comte d'Amblimont.  
De Vaudricourt.  
De Villette.

*Capitaines de vaisseau.*

Le chevalier d'Amfrevillé.  
Le chevalier de Rhodes.  
De Pallas.  
Du Challard.  
Du Rivault Huet.  
De la Bassinière.  
Le chevalier de Genlis.  
Le chevalier de Montbron.  
Le chevalier de Bellefontaine.  
Le chevalier de Rosmadec.  
De Colbert Saint-Marc.  
Le chevalier de Château Renaud.  
Du Quesne Monnier.  
Le chevalier Dervieux.  
Le baron des Adrets.  
De Forant.

De Roque Persin.  
De Rouvroy.  
Le chevalier de Forbin Gardanne.  
De Cogolin.  
Le chevalier de la Rongères.  
De Blenac.  
De Champigny.  
De Beaujets.  
Le chevalier de la Guiche.  
De Sainte-Hermine.  
De Lévy.  
Le chevalier de Mongon.  
Le marquis de la Galissonnière.  
De la Roche Allart.  
De Bagnaux.  
De Saint-Pierre.  
De Septème.  
De la Motte.  
Le chevalier de Réals.  
D'Aligre de Sainte-Lie.  
Le chevalier des Augers.  
Le chevalier de Châteaumorant.  
Le chevalier de Combes.  
De Combes.  
De Belle Isle.  
Le chevalier du Palais.  
De Serquigny.  
Le comte de Montbron.

**Le chevalier des Adrets.**  
**De Pallières.**  
**De l'Atteloire.**  
**Le chevalier de Villars.**  
**D'Yvry.**  
**Du Maignan.**  
**De Chavigny.**  
**De Ferville.**  
**De Sévigné.**  
**De Bidault.**  
**Le chevalier de Feuquières.**  
**Jean-Bart.**  
**Le marquis de Sepville.**  
**Le chevalier d'Ailly.**  
**De la Vigerie.**  
**Desfrancs.**  
**Le marquis de Nesmond.**  
**De Machault.**

---

*Noms et force des vaisseaux de ligne composant l'armée navale de Brest en 1691.*

---

Le Soleil Royal,	de 106 canons.
Le Dauphin,	100
L'Orgueilleux,	98
Le Foudroyant,	84

Le Grand ,	de 86 canons.
Le Saint-Philippe ,	84 .
Le Magnifique ,	86
Le Conquérant ,	84
Le Tonnant ,	82
Le Fier ,	80
Le Terrible ,	80
L'Intrépide ,	80
Le Triomphant ,	78
Le Belliqueux ,	78
L'Illustre ,	76
La Couronne ,	76
Le Florissant ,	76
Le Pompeux ,	76
Le Souverain ,	74
L'Ardent ,	70
Le Constant ,	70
Le Saint-Esprit ;	70
Le Superbe ,	70
L'Aimable ,	70
L'Invincible ,	70
L'Heureux ,	70
L'Excellent ,	64
L'Assuré ,	64
Le Courtisan ,	64
Le Brillant ,	64
Le Henry ,	66

Le Gaillard,	de 66 canons.
Le Ferme,	64
L'Entendu,	66
Le Content,	66
Le Parfait,	66
Le Glorieux,	68
Le Brave,	62
Le Téméraire,	62
L'Apollon,	62
Le Sérieux,	62
Le Fort,	60
L'Arrogant,	60
Le Saint-Michel,	60
Le Neptune,	60
Le Précieux,	60
Le Saint-Louis,	60
Le Furieux,	60
Le Sans-Pareil,	60
Le Fleuron,	60
La Sirène,	60
Le Diamant,	60
Le Prince,	60
Le Vermandois,	60
Le Courageux,	60
Le Mars,	60
Le Bon,	56
La Perle,	56

L'Aquilon ,	de 56 canons.
Le Modéré ,	56
Le Fendant ,	56
Le Fidèle ,	54
Le Vigilant ,	54
Le Hardy ,	54
Le Sage ,	54
L'Indien ,	54
Le Trident ,	54
Le Français ,	50
L'Arc-en-Ciel ,	50

---

ÉTAT GÉNÉRAL

*des Forces Navales affectées au Département  
de Brest en 1778.*

---

*Vaisseaux.*

La Bretagne ,	de 110 canons.
Le Royal-Louis ,	106
La Ville de Paris ,	100
Le Duc de Bourgogne ,	80
Le Saint-Esprit ,	80
La Couronne ,	80
L'Auguste ,	80

Le Robuste ,	de 74 canons.
Le Fendant ,	74
L'Actif ,	74
Le Magnifique ,	74
L'Intrépide ,	74
Le Bien aimé ,	74
Le Glorieux ,	74
L'Orient ,	74
Le Conquérant ,	74
Le Zodiaque ,	74
Le Palmier ,	74
Le Minotaure ,	74
Le Diadème ,	74
Le Défenseur ,	74
Le Citoyen ,	74
Les six corps ,	74
Le Diligent ,	74
Le Sceptre ,	74
Le Vengeur ,	74
Le Neptune ,	74
L'Annibal ,	74
Le Northumberland ,	68
Le Brillant ,	64
Le Protée ,	64
Le Roland ,	64
Le Bizarre ,	64
Le Dauphin royal ,	64

Le Triton ,	de 64 canons.
Le Réfléchi ,	64
L'Éveillé ,	64
Le Sphynx ,	64
L'Union ,	64
L'Indien ,	64
L'Actionnaire ,	64
L'Artésien ,	64
Le Saint-Michel ,	64
Le Solitaire ,	64
L'Alexandre ,	64
Le Flamand ,	50
Le Fier ,	50
L'Amphion ,	50

*Frégates.*

La Consolante ,	40
La Pourvoyeuse ,	40
La Subtile ,	24
L'Amphitrite ,	26
La Renommée ,	26
La Diligente ,	26
La Blanche ,	26
L'Inconstante ,	26
La Dédaigneuse ,	26
La Tourterelle ,	26
L'Indiscrete ,	26

La Boudeuse ,	de 30 canons.
La Terpsichore ,	30
La Sensible ,	26
Le Zéphyre ,	26
La Danaé ,	26
L'Oiseau ,	26
La Belle Poule ,	26
La Nymphé ,	26
La Sibylle ,	26
La Concorde ,	26
La Charmante ,	26
L'Aigrette ,	26
La Licorne ,	32
L'Andromaque ,	36
La Fortunée ,	36
La Résolue ,	26
L'Iphigénie ,	36
La Pallas ,	30
La Surveillante ,	32
Le Triton ,	26
La Malicieuse ,	26
La Folle ,	26
La Sincère ,	26
La Légère ,	26
L'Infidèle ,	26
L'Enjouée ,	26

*Corvettes et Avisos.*

Le Serin ,	de 16 canons.
La Favorite ,	12
L'Etourdie ,	20
La Sylphide ,	10
La Curieuse ,	10
L'Ecureuil ,	18
L'Hirondelle ,	14
La Lunette , portant 4 canons de 24 ,	4
La Favorite ,	12
Le Rossignol ,	20
L'Espiègle , lougre ,	8
Le Chasseur , <i>idem</i> ,	8
Le Coureur , <i>idem</i> ,	8
Le Moucheron , cutter ,	4
La Puce , <i>idem</i> ,	4

---

Le 6 de juin je repartis de Brest pour continuer mes explorations des anciens monumens du département ; je repris la route de Lesneven , je repassai par Gouesnou et Plabennec. A une lieue de ce dernier endroit je me détournai un peu sur la droite pour aller visiter les ruines du château de Coatelez , grand édifice qui me parut dater de la fin du seizième siècle et qui ne présente rien de bien remarquable , ni par son ancienneté , ni par son architecture. Il a appartenu dans le principe à la famille Le Ny de Coatelez , maison d'ancienne chevalerie dont

la devise était *humble et loyal*. Depuis il a passé dans la famille Bergevin, qui l'habitait il y a une cinquantaine d'années ; je ne sais pour quelle raison on l'a abandonné et laissé tomber en ruines.

Je revins au grand chemin, je repassai par le Drenec et j'admirai une seconde fois la belle église gothique de N. D. du Foll-coat, que j'ai décrite ci-dessus ; je m'arrêtai à Lesneven, et le lendemain matin je fus voir à une lieue de cette ville le beau château de Penmarc'h.

Cet édifice, entièrement gothique et bien conservé, consiste en un corps-de-logis avec deux ailes, percés de nombreuses fenêtres décorées selon le goût du quatorzième siècle ainsi que la grande porte d'entrée. Derrière le corps-de-logis principal est un pavillon carré auquel est adossée une tourelle ronde qui surmonte tout l'édifice. Cette tourelle servait à placer la *guâte* ou sentinelle du château.

63. Château  
de  
Penmarc'h.

A l'extrémité de l'aile droite est une forte tour ronde ayant une galerie crénelée et des machicoulis : cette tour est recouverte d'un toit surmonté d'un béfroi.

La famille de Penmarc'h est ancienne, et a produit plusieurs chevaliers de distinction ; elle avait pour devise, ces mots bretons *Prest ve*, il est à propos.

En quittant ce château je continuai de m'avancer sur le chemin de Lannilis ; je passai le petit village de Kernilis et peu après je découvris dans une vallée que bordait la route et qu'arrose la petite rivière qui va se décharger à L'aber-

64. Château  
de  
Carman.

Vrac'h, les ruines romantiques du château de Carman. Quelques pans d'épaisses murailles avec de longues cheminées, une grosse tour ronde revêtue en pierre de taille et surmontée des restes d'une tourelle, voilà tout ce qui restait de cette antique forteresse, jadis le chef-lieu d'une famille illustre et puissante dont nous avons déjà eu occasion de parler. Des personnes qui ont vu ce château dans son entier, m'ont dit qu'il était de forme carrée, et que dans chacun de ses angles était une tour pareille à celle qui reste encore debout.

65. Lannilis.

Je me rendis à Lannilis et de là au château de mon respectable ami M. de Kerdrel, qui en est tout proche; je séjournai chez lui quelques jours, que j'employai à examiner les monumens des environs.

Lannilis est un fort village dans une situation agréable au milieu d'un canton très-pittoresque et dont le paysage est très-varié, il est arrosé par la rivière d'*Aber Benouhic* \* (par corruption, Aber Benoît). Lannilis était déjà considérable au commencement du seizième siècle; cette paroisse fournissait alors vingt-neuf gentilshommes pour le service militaire, qui étaient

- 1.° Le sieur de Treviry, archer à deux chevaux.
- 2.° Gabriel de Keraldanet, *idem*.
- 3.° Jehan de Kerouartz, *idem*.
- 4.° Jean Mescam, *idem*.

\* Ce qui signifie en breton havre ou port de Benouhic. Ce Benouhic était un chef breton du bas Léon, père du fameux Lancelot du Lac.

- 5.° Christophe Gourio, archer à deux chevaux.
- 6.° Hervé Ducom , *idem*.
- 7.° Olivier Beligant , archer en brigandine.
- 8.° Jehan Campir , archer.
- 9.° Jehan Guillou , *idem*.
- 10.° Hervé Kerozven , *idem*.
- 11.° Alain Kerjehan (ou plutôt Kerzéan), *idem*.
- 12.° Hervé le Hezou , archer en brigandine avec javeline.
- 13.° Guillaume Keruzou , *idem*.
- 14.° Jehan de Tresily , *idem*.
- 15.° Olivier an Hezou , *idem*.
- 16.° Mahé Sylvestre , vougier.
- 17.° Alain Budic , *idem*.
- 18.° Jehan Gueguen , *idem*.
- 19.° Olivier Doillou , *idem*.
- 20.° Yvon Kerozven , archer en brigandine et javeline.
- 21.° Paul Selvestre , *idem*.
- 22.° Olivier Kerouartz , *idem*.
- 23.° Yvon Audren Kerdrel , vougier.
- 24.° Jacques Keroignant , *idem*.
- 25.° Tanguy de Lannilis , archer en brigandine et javeline.
- 26.° Olivier Bihan , vougier.
- 27.° Alain Kerasquer , *idem*.
- 28.° Yvon Jolou , *idem*.
- 29.° Yvon le Menez , *idem*.

66. Tombeau  
de  
François  
du Coum.

L'Eglise de Lannilis date du seizième siècle. Dans le cimetière qui l'environne on voit un tombeau remarquable, celui de François du Coum ou du Com, écuyer, seigneur de Kerangars. On ignore la date de sa mort, mais il vivait en 1534, ainsi que le prouve une montre datée de cette année et sur laquelle il figure. Sur ce tombeau est couchée sa statue dans l'attitude ordinaire, c'est-à-dire, les mains jointes. Elle représente ce guerrier armé de toutes pièces. Au dessous des tassettes qui sont au bas de sa cuirasse, paraît le *haubergeon* ou *cotte de maille* que beaucoup de militaires portaient alors encore par dessous leurs armures de lames (voyez dans la 3.<sup>e</sup> partie de nos *Antiquités du Morbihan* la description de ce genre d'armures); à gauche de la statue est posée son épée et à sa droite sa dague ou *miséricorde*. Ses pieds sont appuyés sur un lion qui tient un os dans ses pattes de devant. La tête de François du Com est nue, elle paraît reposer sur une sorte de suaire que deux figures d'anges tiennent étendu.

Ce monument n'était point originairement en ce lieu, mais dans la chapelle particulière du Com d'où il fut transporté dans le cimetière de Lannilis.

67. Fontaine  
sacrée  
de Troubérou.

Nous avons déjà eu plus d'une fois occasion de dire combien le culte des fontaines était sacré parmi les Celtes armoricains et combien il inspirait de vénération aux peuples de ces contrées. Les missionnaires chrétiens, n'ayant jamais pu parvenir à le déraciner, voulurent donner à ce culte une apparence chrétienne, le couvrir du

manteau de cette religion en sanctifiant les nombreuses fontaines objet du culte idolâtre des habitans des campagnes, par la présence d'une statue de la Vierge ou de quelque saint érigée sur leur bord, sous une petite arcade en forme de chapelle. La Basse-Bretagne est couverte de ces édicules religieux construits près le bassin d'une fontaine consacrée dans l'esprit du peuple par un culte bien plus ancien, et aux eaux de laquelle il attribue toujours des vertus miraculeuses. J'en vis un fort remarquable auprès de Lannilis, sur le bord du chemin qui mène à Brest et contre une fontaine appelée *Fontaine de Troubérou*. Elle est sous la protection de la Sainte-Vierge dont la statue est placée sous l'arcade gothique de l'édicule; son chiffre est gravé au haut du pignon. Ce petit édifice me parut dater du quinzième siècle.

A quelque distance est une de ces croix plates grossièrement taillées qui datent des premières époques du christianisme; elle est couchée contre un fossé au bord de la route, près d'une métairie qui porte le nom de *Kergroas* (le lieu de la croix).

En continuant de s'avancer sur le même chemin, jusqu'à une demie lieue de Lannilis, on aperçoit sur le penchant d'une colline dominant une vallée couverte de bois, la petite chapelle gothique de Saint Tariéc. Elle est abandonnée et sa toiture tombe en ruines. Sur ses vitraux peints on remarque les écussons armoriés de plusieurs familles anciennes, entr'autres ceux des familles de Kergournadec'h, de Kerouartz

68. Chapelle  
de  
Saint Tariéc  
et Tombeau  
d'Olivier  
Richard.

et de Trédern de Lézerec. Mais ce qu'il y a de plus digne d'attention dans cette chapelle, c'est le tombeau d'Olivier Richard, docteur en théologie, chanoine et grand vicaire de Nantes. C'est un sarcophage dont l'entablement, orné de sculptures imitant un feuillage, est supporté par des pilastres engagés entre lesquels sont plusieurs petites figures de moines grotesquement sculptées, dans l'attitude de la prière et de la douleur. Au milieu d'elles est un ange soutenant un écusson aux armes d'Olivier Richard qui sont une tête ou *rencontre* de cerf cantonnée de trois roses. Sur le dessus du tombeau est couchée la statue du chanoine revêtue de ses habits sacerdotaux. Son bonnet carré est posé à côté de sa tête de chaque côté de laquelle on voit en outre une figure d'ange à genoux. Ses pieds sont appuyés sur un cerf couché.

Ce tombeau ne porte pas d'inscription ni de date; on ne sait quand mourut Olivier Richard. Des titres de l'église de Nantes nous apprennent toutefois qu'il vivait en 1514.

Au-dessous du sarcophage est un petit caveau voûté; les pierres qui le fermaient ayant été dérangées, il ne me fut pas bien difficile de me glisser dedans. J'y trouvai les débris du cercueil du chanoine et ses deux fémurs. Le reste de ses ossemens avait été consumé.

M. de Kerdrel m'apprit qu'à deux lieues de Lannilis, dans l'église paroissiale de Plouguen ou Plouvien, on voyait le tombeau de Saint Jaoua, l'un des premiers évêques de Léon, et

que ce monument était en grande vénération dans le pays. Je m'empressai de l'aller voir. L'église de Plouguen est plus ancienne que la plupart des autres des environs : elle remonte au commencement du quinzième siècle et fut bâtie alors sur l'emplacement d'une église en bois qui existait antérieurement. Le monument de Saint Jaoua date de la même époque que l'église actuelle, quoique ce saint soit mort en 554 ; mais il est probable qu'il a été érigé sur la sépulture même où furent primitivement déposés les restes de ce saint évêque.

69. Eglise  
de Plouguen  
et Tombeau  
de  
Saint Jaoua.

Ce tombeau est un sarcophage en pierre de Kersanton, orné dans son pourtour d'arcades gothiques soutenues par de petites colonnes engagées. Sur le dessus est la statue couchée de Saint Jaoua, représenté en costume épiscopal, sa mitre sur la tête et sa crosse en main. Deux petits anges sont couchés de chaque côté de sa tête. Sur le bord du retable, on lit l'inscription suivante en caractères gothiques carrés :

*D. Jæuoa epus Leons fuit hic sepultus.*

Selon les anciennes légendes, Saint Jaoua était Irlandais, oncle du prince Tinidore, père de Saint Ténénan, et neveu par sa mère de Saint Pol de Léon. On l'envoya jeune encore en Angleterre où il fit d'excellentes études. Revenu chez son père, on le produisit dans le monde pour lui procurer un mariage avantageux ; mais dominé par son penchant pour la vie religieuse, il s'enfuit de la maison paternelle et s'embarqua pour aller rejoindre son oncle

Saint Pol au monastère qu'il avait depuis peu fondé dans l'île d'Ouessant. Une tempête l'empêcha d'y aborder et le poussa dans la baie de Brest, jusque dans la rivière du Faou. Là il mit pied à terre avec sa suite et fut accueilli par Saint Judulus, abbé de Landevennec, auquel après quelques mois de séjour il demanda l'habit de novice dans son abbaye.

Son noviciat étant près d'expirer, il se rendit en Léon près de son oncle Saint Pol qui en était alors évêque, et il en reçut l'ordre de prêtrise avec la cure de la paroisse de Braspars. Saint Jaoua trouva ses paroissiens encore presque tous idolâtres et eut beaucoup de peine à les convertir au christianisme ; mais rien ne put rebuter son zèle ardent pour la foi. Ce zèle le porta même jusqu'au point de chercher à convertir les habitans des lieux circonvoisins. Le seigneur du Faou, encore payen et aussi ardent sectateur de sa religion que le curé de Braspars l'était de la sienne, fut très-offensé de son entreprise ; il arma contre lui ses sujets, et un certain jour que tous les supérieurs des monastères de Cornouailles s'étaient réunis dans une église des environs du Faou, il fut les surprendre avec ses gens ; dispersa la foule des fidèles, enfonça la porte de l'église et tua de sa main Saint Tadec qui en ce moment célébrait la messe. Tous les moines furent massacrés dans le chœur. Saint Jaoua eut le bonheur de se soustraire par la fuite à la fureur de ces idolâtres. L'abbé de Landevennec, Judulus, fut moins heureux ; comme il cherchait à regagner son monastère,

il fut poursuivi et atteint par le seigneur du Faou qui lui coupa la tête.

Dieu , dit la vieille chronique , ne tarda pas à punir ce chef sacrilège , qui fut bientôt après possédé du démon , au point que ses serviteurs furent obligés de le lier. De plus , un horrible *Dragon* sortit de la mer et vint ravager ses domaines , dévorant hommes et bestiaux. Les principaux habitans reconnurent dans ces événemens l'effet de la vengeance divine et députèrent vers Saint Pol de Léon pour le prier de faire cesser ce fléau. Le saint prélat touché du sort de ces payens , se rendit au Faou où son neveu Jaoua vint le trouver. Là , il ordonna au *Dragon* de comparaître devant lui sans faire de mal à personne. Le monstre obéit : Saint Pol lui passa son étole au col , et l'attacha après son bourdon qu'il avait fiché en terre. Le *Dragon* demeura en cette situation aussi paisiblement que si c'eût été un animal domestique. Frappés de ce miracle , tous les habitans du pays demandèrent le baptême et se convertirent à la foi chrétienne. Le seigneur du Faou , que Saint Pol avait guéri au moyen de quelques signes de croix , embrassa la religion chrétienne , et en expiation du meurtre des saints religieux Tavec et Judulus , fonda l'abbaye de Daoulas (*daou glas* , mot à mot , les deux deuils , pour les deux meurtres ). Saint Jaoua fut nommé premier abbé de ce monastère.

Saint Pol ayant réglé toutes ces choses , revenait vers le pays de Léon menant en laisse le *Dragon* qu'il avait soumis , lorsque passant dans un petit

bois entre *Land-Paol* et *Guic-Miliau*, deux hommes encore envoyés de la part des habitans du Faou lqi dirent que le monstre avait laissé dans sa caverne un petit qui déjà exerçait de grands ravages et ils le prièrent de les en délivrer. Saint Pol commanda au grand Dragon d'aller chercher son petit et de le lui amener, ce qu'il exécuta avec docilité, et il les conduisit tous deux dans l'île de Baz où était son monastère. Là ayant fiché un bâton en terre, il y attacha les deux reptiles en leur commandant de demeurer tranquilles; ils obéirent et moururent peu de jours après d'inanition. En mémoire de ce bâton miraculeux qui avait suffi seul pour retenir deux bêtes furieuses, l'île fut appelée en breton *Inis-Baz*, c'est-à-dire, l'île du bâton.

Saint Jaoua ayant éprouvé quelques désagrémens et contrariétés dans sa cure de Braspars s'en dégoûta et la résigna ainsi que son abbaye de Daoulas, à Tusrenaus, petit neveu du sieur du Faou. Il se retira auprès de Saint Pol, qui voulant vivre dans la retraite se démit en sa faveur de l'évêché de Léon. Peu après la famine désola le canton de Braspars, on pria Saint Jaoua de s'y rendre, pour faire cesser cette calamité par son intercession; il y fut et le ciel à sa prière y ramena l'abondance, mais il y tomba malade et y mourut le 2 mars 554. Avant d'expirer il ordonna que son corps fût mis sur un chariot attelé et qu'on l'enterrât au lieu même où les chevaux qui le traînaient s'arrêteraient, cette volonté fut exécutée. Les chevaux s'acheminèrent d'eux-mêmes vers le Léonnais. Arrivés dans la

paroisse de Plouguen , le charriot se brisa au lieu appelé *Porz-ar-Chraz* , le corps du Saint y fut inhumé et l'église de Plouguen érigée sur la place même.

Telle est la légende miraculeuse de Saint Jaoua dans laquelle nous voyons encore les Dragons jouer un rôle important. Elle nous apprend de plus l'histoire de l'origine de la fondation de l'abbaye de Daoulas et l'étymologie curieuse du nom de l'île de Baz.

Le tombeau de Saint Jaoua dans l'église de Plouguen est environné d'une grille de fer , à hauteur d'appui , d'un travail fort ancien. On l'ouvre les jours du *pardon* ou fête patronale de la paroisse. Les habitans du pays vont toucher la statue du Saint , persuadés que par son intercession et attouchement les préserve ou les guérit de toutes maladies.

L'Eglise de Plouguen est pavée de pierres tombales sur lesquelles sont sculptés divers écussons d'armoiries , mais sans dates ni inscriptions. Sur d'autres on voit simplement gravés les instrumens de la profession de ceux dont elles recouvrent les cendres. On y remarque des haches , des ciseaux de tailleur , des doloires , des pioches , des marteaux , etc. Deux de ces tombes entré autres me parurent assez singulières. A la tête de l'une est gravé un grand cercle au milieu duquel est un caractère ou lettre qui m'est inconnue , de ce cercle part une longue queue en ligne droite qui va jusqu'à l'autre bout de la tombe. Sur l'autre est sculptée une grande croix,

et à côté une épée à poignée cruciforme. Je suppose qu'elle recouvre les cendres d'un guerrier qui ensuite a embrassé la profession ecclésiastique et est devenu prêtre de cette paroisse, l'usage en Basse-Bretagne étant de ne sculpter des croix que sur la tombe des curés.

La paroisse de Plouguen fournit seize gentils-hommes armés à la montre de 1503, savoir :

- 1.° Guillaume de Tournemine, sieur de Tuonsilit, chevalier.
- 2.° Tanguy Campir, sieur de Kozal, chevalier.
- 3.° Hervé Kerlec'h, sieur de Kerasquer, archer à deux chevaux.
- 4.° Tanguy Lesguen, archer.
- 5.° Prigent Deryen, archer à deux chevaux.
- 6.° Yvon du Ros, vougier.
- 7.° Jehan le Gall, *idem*.
- 8.° Alain le Baillif, *idem*.
- 9.° Yvon an Fos, *idem*.
- 10.° Tanguy le Maistre, *idem*.
- 11.° Henry Pezron, *idem*.
- 12.° Olivier Kerraz, *idem*.
- 13.° Jehan Campir de Kerjehan, *idem*.
- 14.° Pierre Kerasquer se présente sans armes et est semoncé.
- 15.° Yvon le Borgne, archer.
- 16.° Guillaume Pilguen, archer en brigandine et javeline.

Le 6 je quittai le château de Kerdrel pour me rendre à l'*Aber-Vrac'h* où j'étais attendu chez M. de Tromenec, ancien capitaine de frégate et compagnon d'armes du Bailly de Suffren. L'*Aber-Vrac'h* (havre *vrac'h* ou havre des cailloux) est une baie assez vaste où se jette la rivière qui passe à Karman. Cette baie offre un abri très-bon aux bâtimens caboteurs en cas de nécessité et même de fortes corvettes de guerre pourraient y mouiller au besoin, mais l'accès en est difficile à cause de la grande quantité d'écueils qui en embarrassent l'entrée et qui s'étendent fort loin au large.

70. *Aber-Vrac'h*  
et ancienne  
Cité de *Tollente*.

Sur les bords de la baie d'*Aber-Vrac'h* on voit les ruines d'une ancienne abbaye sous l'invocation de N. D. des Anges, elle avait été fondée par la reine Anne de Bretagne.

Sur la rive droite de l'embouchure de la rivière et par conséquent dans la paroisse de Plouguerneau, existait jadis une de ces grandes villes si célèbres dans les vieilles chroniques et les antiques légendes bretonnes et qui ont totalement disparu, l'opulente cité de *Tollente* ou plus littéralement *Toull-Hente* (détroit de Hent), parce qu'elle était bâtie sur le rivage de la mer, au bord du canal étroit qui sépare le continent de la petite île de *Hent* située en face. Cette cité, selon toutes les vieilles traditions, était aussi riche qu'étendue; c'était une des places maritimes les plus commerçantes de toute l'Armorique, mais en 875 elle fut pillée, saccagée et rasée par les Normands. La mer ayant ensuite envahi l'emplacement sur lequel se trouvaient ses ruines, on n'en voit plus aujourd'hui

la moindre trace , cependant comme à la marée basse , cet emplacement demeure à sec , si on faisait alors quelques fouilles dans le sable , peut-être en retrouverait-on encore quelques débris.

Sur ce même côté de la rivière est une chapelle ruinée , sous l'invocation de saint Antoine , et sur la rive gauche presque vis-à-vis , une fontaine sacrée avec un édicule dédiés au même saint.

Sur la colline boisée qui domine le couvent des Anges , M. DE TROMENEC a bâti sa jolie maison de Bellevue d'où en effet on découvre un horizon fort étendu que bornent les flots azurés de la Manche. A un demi-mille de cette habitation est l'ancien manoir féodal qui tombe aujourd'hui en ruines. C'est un édifice gothique du quinzième siècle , qui avait une cour fortifiée avec un portail défendu par une tour. Au bout d'une belle prairie adjacente au manoir , on trouve la chapelle dans laquelle est un tombeau très-remarquable , celui de François de Kermavan tué en 1600. C'est un sarcophage de granit sur lequel est sculptée d'une façon très-grossière la statue couchée de ce gentilhomme. Il est représenté revêtu de son armure , sa tête est nue ainsi que ses mains qui sont jointes. Son casque dont la visière est close , et ses gantelets sont posés à son côté droit , sa longue épée est placée au côté gauche. Il a les pieds appuyés sur un lion ; mais ce qu'il y a de fort bizarre , c'est que l'artiste inhabile qui a fait cette statue , incapable apparemment d'exprimer le raccourci des pieds d'un personnage vu en face , les a représentés tous les deux de profil et tournés du même côté.

71. Manoir  
de  
Tromenec.

72. Tombeau  
de François  
de Kermavan.

A chaque extrémité de la pierre supérieure est un écusson armorié où les armoiries de la famille de *Kermavan* ou *Karman* sont écartelées avec ses alliances.

De chaque côté de l'écusson de la tête on lit une inscription ainsi conçue :

1.<sup>er</sup>

*Tombeau de François, juveigneur de Kermavan, tué en 1600.*

2.<sup>o</sup>

*Noble Homme Guillaume Simon S.<sup>r</sup> de Traumenec fit faire ce tombeau. Dieu lui face pardon. 1602.*

Voici l'histoire de ce monument : Guillaume Simon de Tromenec ou Traumenec, que ses dilapidations et sa vie déréglée firent surnommer le *prodigue*, fut un de ces capitaines qui, pendant les guerres de la ligue, profitèrent des désordres inséparables des dissensions intestines, pour s'enrichir aux dépens de qui il appartiendrait. A l'exemple de Fontenelles et du comte de Sanzay, célèbres chefs de partisans de la même époque. Simon de Tromenec n'affectait aucun parti quoiqu'il fit de la guerre un métier. A la tête d'une bande d'aventuriers déterminés, il attaquait, pillait, rançonnait indistinctement et royalistes et ligueurs. Il se rendit redoutable dans le Léonnais autant par sa bravoure audacieuse que par ses déprédations. Il les continua même après la pacification de la province et la réduction totale du royaume sous l'obéissance de Henry IV. Ce grand prince, à peine assis sur un trône que menaçaient encore des factions

mal éteintes , était forcé de fermer les yeux sur bien des désordres qu'en toutes autres circonstances il eût sévèrement réprimés. Il était surtout indulgent envers les gens de guerre , parce que lui-même avait été soldat et qu'il avait connu par expérience toutes les misères , toutes les vicissitudes de ce pénible métier ; il ne pouvait méconnaître d'ailleurs que c'était à l'épée d'une noblesse aussi vaillante qu'aventureuse qu'il était redevable de sa couronne , et il fermait les yeux sur ses erreurs. Aux extrémités du royaume , dans ce coin reculé de la Bretagne , Simon de Tromenec ne craignit donc pas de prolonger ses violentes et de commettre de nouvelles exactions. Il s'avisa de ravager quelques terres du domaine de l'évêque de Léon. Le sire de Kermavan , en sa qualité de grand feudataire et d'*avoué* de l'église de Léon , fut semond par l'évêque de venir défendre ses propriétés : le jeune François , juveigneur ou cadet de l'illustre maison de Kermavan , jugea que le moyen le plus sûr et surtout le plus prompt de mettre un terme aux désordres du sieur de Tromenec , était de s'en défaire dans un combat singulier , se fiant sur son adresse et l'habileté qu'il avait acquise dans l'art de l'escrime ; il l'appella en duel : le combat eut lieu en 1600 , mais le sort des armes trahit la valeur du jeune champion ; Tromenec le tua. Le clergé de Léon de plus en plus indigné contre lui , jeta les hauts cris et l'évêque l'excommunia. Il parait que les suites de cette excommunication causèrent de graves désagréments au capitaine Tromenec , de plus l'autorité royale s'affermissant de jour en jour , il craignit

enfin la vengeance des lois qui déjà avait atteint le fameux Fontenelles et lui avait fait expier sur la roue ses atrocités inouïes. Il consentit donc à faire satisfaction à l'évêque par toutes les réparations convenables.; celui-ci lui fit d'abord payer de fortes sommes à titre de dédommagemens, et lui pardonna ensuite le meurtre de son *avoué*, mais à la condition expresse qu'il lui ferait ériger un monument expiatoire dans la chapelle de son propre château, où le jeune Kermavan avait été inhumé. Tromeñec exécuta religieusement cette condition, ainsi que le prouvent les inscriptions de ce sépulcre rapportées ci-dessus.

Au-dessous du sarcophage est un petit caveau voûté en briques dans lequel était déposé le corps du défunt. Ce caveau avait déjà été ouvert lors de nos troubles révolutionnaires; quand je le visitai j'y trouvai bien les restes d'un cercueil en planches de chêne très-épaisses avec des garnitures de fer dans ses angles, mais les ossemens du jeune Kermavan n'y étaient plus.

A moins d'un quart de lieue du manoir de Tromeñec est le village de Landéda, dans l'église duquel on voit la tombe de Simon de Tromeñec. Il est représenté dessus, sculpté en demi-relief, et il est facile de voir que cette figure, du style le plus barbare, est sortie du même ciseau que celle du sieur de Kermavan; elle a en effet le même style, la même attitude, la même armure; elle a de même, quoique représentée en face, les deux pieds en profil et tournés du même côté, ils sont aussi posés

73. Tombe  
de Simon  
de Tromeñec.

sur un lion. Mais cette figure n'a près d'elle ni casque ni gantelets et son épée nue est posée à son côté droit. Cette tombe ne porte du reste ni armoiries ni inscriptions.

Le nom de *Simon* est le véritable nom de famille des seigneurs de Tromenec. Un autre Guillaume Simon de Tromenec, ayeul de celui dont il vient d'être question, figure sur la montre de 1503 en qualité d'archer à deux chevaux.

74. Momie  
de  
Landéda.

On voit dans le reliquaire ou charnier du cimetière de Landéda, un morceau curieux d'anatomie ; c'est une momie de femme qui, sans avoir subi aucune préparation, s'est conservée d'elle-même au milieu du sol de ce cimetière ; chose qui, vu l'humidité naturelle du climat, est réellement fort singulière. Lorsque le hasard fit exhumer cette momie, des vieillards de Landéda se souvinrent que c'était le cadavre d'une femme morte à l'âge de cent ans, et qui avait été pendant toute sa vie d'une dévotion exemplaire. La conservation de son corps fut regardée comme un miracle par les habitans du lieu qui le révérent comme les reliques d'une sainte ; il fut conséquemment soigneusement conservé dans le charnier de la paroisse. Nous avons déjà vu à Elven, dans le département du Morbihan, que le corps d'une femme renommée pour sa piété, y fut retrouvé long-temps après son inhumation naturellement conservé à l'état de momie ( Voyez la 3.<sup>e</sup> partie de nos antiquités du Morbihan ).

Le 9 juin je partis de L'aber-Vrac'h et pris le chemin du passage de la rivière d'*Aber-Benouhic* (vulgairement et improprement appelée Aber-Benoît), laquelle sépare le haut Léon du bas Léon. Un chemin coupé d'une multitude d'autres qui se croisent dans mille directions entre des fossés couverts d'ajonc, me conduisit au bord de cette rivière. Elle est fort large à l'endroit où est établi le passage, et sa profondeur permettrait à des frégates de s'y réfugier dans un cas de nécessité; elles y trouveraient un bon mouillage et un abri sûr.

Après l'avoir traversée je me dirigeai sur Guitalmezeau en suivant des sentiers à peine frayés, tantôt au milieu de différentes cultures, tantôt dans des landes incultes où je me serais égaré si je n'avais eu la précaution de prendre un guide; j'arrivai au bourg au coucher du soleil.

Guic-talmezeau, ou comme on le nomma plus tard Ploudalmezeau, est un des plus gros bourgs du bas Léon; il renferme plusieurs maisons fort anciennes, mais son église est entièrement moderne, elle fut bâtie sur l'emplacement d'une autre qui avait été érigée au sixième siècle, ainsi que l'atteste la seule et unique pierre qui en reste, revêtue d'une inscription gothique et enclavée dans le mur extérieur de l'abside de l'église actuelle.

La paroisse de Ploudalmezeau fournissait en

1503 dix-sept gentilshommes pour le service militaire , qui furent :

- 1.° Le sieur de Kerlec'h , chevalier.
- 2.° Morice de Kerlozrec , écuyer.
- 3.° Olivier Rannou , sieur de Keriber , *idem.*
- 4.° Jehan Henhaff , archer en brigandine.
- 5.° Bertrand de Saint Goueznou , archer.
- 6.° Jehan Duval , *idem.*
- 7.° Prigent le Gouezou , vougier.
- 8.° Loys du Tertre , semoncé pour s'être présenté sans équipement.
- 9.° Yvon Kerros , dans le même cas.
- 10.° Hamond Julien , vougier.
- 11.° Prigent Lescarval , *idem.*
- 12.° François Kerlec'h , *idem.*
- 13.° Hervé Kergoezou , *idem.*
- 14.° Hervé Kervizien , *idem.*
- 15.° Olivier Gestin , absent , excusé pour cause de maladie.
- 16.° André Penkaër , vougier.
- 17.° Dergan an Ros , *idem.*

Une fort belle route conduit de Ploudalmezeau , à Saint-Renan ; je pris cette route le lendemain et après avoir fait trois lieues j'arrivai au village de Lanriouaré , lieu célèbre par une tradition qui remonte aux premières époques du christianisme et dont il présente encore un monument remarquable.

Le nom de Lanriouaré ou plutôt *Lanriovaré*, signifie terre ou pays de Riovaré. Or ce Riovaré était un chef breton, beau-frère de Saint Hervé et vivait au sixième siècle.

Outre le cimetière commun de la paroisse, il en est un autre dans lequel on n'enterre point aujourd'hui et dont l'entrée n'est permise que les jours de pardons ou fêtes patronales de la paroisse. Il n'est même alors permis d'y pénétrer que tête et pieds nus, parce que selon la tradition du lieu sept mille sept cents soixante-dix-sept saints martyrs de la religion chrétienne y sont inhumés.

Ce cimetière est enclos d'un mur bas, un peu plus élevé du côté de l'occident et percé de ce côté d'arcades grossières au milieu desquelles est un porche qui abrite une statue de la Sainte Vierge.

Dans cet enclos un vaste emplacement carré, pavé de dalles de pierres de toutes sortes de figures irrégulières, est encadré par une espèce de pavé en marbre noir. Sous ces dalles reposent les 7777 saints. A l'extrémité orientale de cette enceinte funèbre est un piédestal surmonté d'une croix; au bas de ce piédestal on voit sept grosses pierres rondes; ce sont, disent les habitans du pays, sept pains provenant de la fournée d'un boulanger qui, ayant durement refusé l'aumône à Saint Hervé, vit tous ses pains changés en pierre pour le punir de son inhumanité. Contre le même piédestal est appuyée une vieille souche de chêne, dont les fidèles viennent les jours de

pardon prendre quelques parcelles qu'ils conservent précieusement, parce qu'elles ont la vertu de préserver d'incendie le toit qui les renferme. Ceci est un reste du culte rendu aux vieux arbres par les Druides.

Le lecteur a sans doute déjà remarqué le singulier concours du chiffre 7 dans le nombre des *saints* enterrés à Lanriouaré; nombre qui paraît au premier aperçu tellement exagéré qu'il suffirait seul, près de tout esprit superficiel, pour faire rejeter comme absolument fabuleuse la tradition qui concerne ces martyrs; mais je le répète, quelques merveilles, quelque invraisemblables que paraissent d'abord nos antiques traditions locales, la sottise ignorante peut seule les mépriser et les rejeter absolument. Ce merveilleux enveloppe toujours un fond très-important de vérité historique, et pour peu en effet qu'on connaisse les mœurs et les usages des anciens Bretons, on devinera aisément ce que sont les 7777 saints de Lanriouaré.

Le plus grand nombre des saints nommés dans les légendes bretonnes (et ce nombre est déjà considérable) ne sont pas du tout connus à Rome, n'y ont pas été canonisés et ne doivent donc pas rigoureusement être admis au nombre des saints de la religion catholique. Pourquoi donc en portent-ils le titre? Parce que les Armoricaïns des quatrième, cinquième et sixième siècles le donnèrent de leur plein gré et de leur propre mouvement à leurs premiers évêques, aux premiers missionnaires chrétiens qui vinrent les cathéchiser, et que la tradition et la véné-

ration des peuples le leur ont conservé de siècle en siècle jusqu'aux époques actuelles.

Mais, dira-t-on, le nombre des *saints* enterrés à Lanriouaré surpasse infiniment celui de tous les missionnaires et évêques cités comme saints dans les légendes bretonnes. Qu'étaient-ce donc que ces saints ? Rien autre chose qu'une peuplade entière habitante de la terre de Riovaré et qui, nouvellement convertie au christianisme, a dans une bataille été massacrée et détruite par une peuplade encore payenne habitant un canton voisin. De ces nouveaux cathécumènes considérés dès lors comme des martyrs, le peuple aura facilement fait des saints, et voilà comme le merveilleux de la tradition de Lanriouaré se trouve expliqué avec autant de simplicité que de vraisemblance.

Quant aux sept pains changés en pierre, je laisse le lecteur en penser ce qu'il voudra.

L'église de Lanriouaré est tout à fait moderne, ayant été bâtie en 1727 sur l'emplacement d'une plus ancienne. Son sol est pavé de pierres tombales sur lesquelles on voit sculptées des haches, des pics, des pioches, etc. ; se sont les instrumens des diverses professions qu'exerçaient ceux qui gissent sous ces pierres sépulcrales.

Je fus coucher le soir à Saint-Renan. Cette petite ville malgré son titre n'a jamais été murée et n'a possédé aucune espèce de fortification. Après l'extinction des juridictions féodales, elle devint le siège de la justice royale du bas-Léon, lequel

siège fut comme on l'a vu plus haut transféré à Brest en 1681.

Saint-Renan, qu'on devrait plutôt appeler *Saint-Ronan*, portait jadis le nom de *Loc-Ronan ar Francq*, pour être distingué de *Loc-Ronan coat nevent* en Cornouailles, sur la route de Lanveoc à Quimper, et où fut réellement déposée la dépouille mortelle de Saint Ronan.

Il y avait à Saint-Renan une église du treizième siècle dont le portail subsiste encore ; mais le reste est démoli. L'église paroissiale actuelle est moderne.

77. Château  
de  
Pont-ar-C'hastel

Le 11, je fus visiter, à une bonne lieue de Saint-Renan et dans une vallée marécageuse, le château de *Pont-ar-c'hastel* (du pont du château). \* C'est une très-antique forteresse isolée au milieu d'un étang. Ses ruines toutes couvertes de broussailles sont de l'aspect le plus pittoresque ; elles laissent apercevoir encore une enceinte carrée avec quatre tours dans les angles, deux carrées et deux rondes. Ce château était le chef-lieu d'une ancienne bannière. Un seigneur de ce lieu, Thibault du Pont, se signala principalement en 1364 à la bataille de Cocherel, sous les ordres de du Guesclin ; \*\* il y combattait, disent les chroniqueurs du temps, armé d'une épée de cinq pieds de long et du poids de douze livres.

\* Il ne faut pas confondre le Pont-ar-C'hastel dont il est ici question avec le village du même nom qui existe dans le haut Léon, entre Lochrist et Lesneven.

\*\* C'est la première bataille rangée où du Guesclin ait commandé en personne.

A un quart de lieue au-delà de *Pont-arc'hastel*, sur une colline couverte de taillis, on voit les vestiges d'une autre forteresse encore plus ancienne. Des terres amoncelées sur les débris de ses murailles en dessinent l'enceinte, et l'on voit très-bien la base de deux grosses tours rondes qui en défendaient l'entrée. Je n'ai pu découvrir quel nom portait dans le pays ce château dont l'origine doit remonter aux premiers temps de la fortification en France.

Quoiqu'il soit constaté que Saint Ronan ait été enterré au bourg de Loc-Ronan en Cornouailles, on m'avait assuré qu'il existait aux environs de *Loc-Ronan ar Franco* un autre tombeau du même saint, ou pour mieux dire un endroit qui porte ce nom, parce que le saint en s'y étendant sur un rocher pour dormir y avait laissé l'empreinte de son corps entier, comme si le roc eût eu la mollesse et la consistance de la cire. Curieux de constater ce qu'il y avait de vrai dans une tradition aussi bizarre, je me fis conduire par un guide à l'endroit qu'on m'avait désigné. Après avoir cheminé long-temps au milieu de broussailles coupées par des prairies marécageuses, nous arrivâmes au bord d'une petite rivière près d'un moulin à eau nommé le moulin de *Chanan*, là sur une roche plate que baigne la rivière, on me montra la prétendue empreinte du saint; c'est une excavation effectivement de grandeur d'homme et ayant absolument la forme du creux d'un sarcophage avec l'emplacement de la tête bien marqué; mais il est aisé de s'apercevoir que cette excavation

de funèbre apparence a été creusée dans le roc de main d'homme et au ciseau, probablement avec l'intention d'accréditer un miracle attribué à Saint Ronan par les prêtres des premiers temps du christianisme.

Du moulin de Chanan, je me rendis à Kervec'htou, château du temps de Louis XIII, dans un position des plus romantiques, sur les bords d'un étang environné de bois de haute futaie ; pénétrant ensuite sur la gauche dans la paroisse de Plouarzel, je fus voir et dessiner le plus grand de tous les *Men-hirs* du Finistère. C'est une superbe aiguille de granit brut haute de près de quarante pieds et plantée au bord d'une lande qui couronne une colline, laquelle est le point le plus élevé du bas Léon.

78. Grand  
Men-hir  
de Plouarzel.

Ce *Men-hir*, quoique brut comme tous les monumens du même genre, se trouve avoir une forme à peu près quadrangulaire, et il présente une particularité que nous n'avons jamais observée sur d'autres : sur deux de ses faces opposées, on voit à la hauteur de trois pieds environ une bosse ronde taillée de main d'homme et ayant à peu près un pied de diamètre. Objets de superstitions dont le but et l'origine se perdent dans la nuit des temps, ces bosses reçoivent encore une sorte de culte bizarre de la part des paysans des environs. Les nouveaux mariés se rendent dévotement au pied de ce *Men-hir*, et après s'être en partie dépouillés de leurs vêtemens, la femme d'un côté, l'époux de l'autre se frottent le ventre nu contre une de ses bosses. L'homme prétend par cette cérémonie

ridicule, obtenir des enfans mâles plutôt que des filles, et la femme prétend que par là elle aura l'avantage d'être la maîtresse absolue du logis et de gouverner entièrement son mari.

Si l'opinion que nous avons émise dans la première partie de cet ouvrage, en démontrant que les Men-hirs sont la plupart du temps des monumens funèbres, avait besoin d'être appuyée de nouvelles preuves, elle en trouverait ici une bien frappante dans le nom celtique que porte la lande où l'on voit le grand Men-hir de Plouarzel. Cette lande s'appelle *Ker gloas*, lieu du deuil ou de la douleur, à cause du monument funéraire qui y est érigé et qui sans doute marque la sépulture d'un chef important, à en juger par son élévation; elle est telle que par un temps serein on le distingue fort bien de dessus les glacis de Brest, quoiqu'il en soit à près de quatre lieues.

Je redescendis la colline de Plouarzel en rabattant sur le village de Brelès. Là se voyaient naguères les ruines du plus antique édifice de toute la Bretagne, celles de *Castel-Mériadec*. Ce château, selon ses traditions locales, avait été bâti par Conan Mériadec qui l'habitait de préférence à toutes les autres résidences. Il y a une quinzaine d'années qu'on en voyait encore les gros murs sur les bords d'un ruisseau qui se jette à peu de distance dans la rivière de l'*Aber-Ildut*, mais ces antiques vestiges ont été depuis totalement renversés et on en a employé les pierres à la construction d'un moulin. Ce fut effectivement selon les légendaires, dans la rivière d'*Aber-Ildut*

79. Castel  
Mériadec.

qu'aborda Conan Mériadec à son arrivée d'Angleterre. Cette rivière se nommait alors le *Fleuve Gillidon*.

Je revins coucher à Saint-Renan et le lendemain à Brest.

Le 18 juin de très-grand matin , je me remis en campagne dans l'intention de compléter la reconnaissance entière du Bas-Léon dont je n'avais parcouru qu'une partie. Je sortis de la ville par Recouvrance et passai d'abord au bourg de Saint-Pierre de Quilbignon qui en est à une petite demi-lieue. De là suivant la route qui mène au Conquet j'arrivai au village de la Trinité. J'y vis une fontaine sacrée remarquable en ce qu'elle a trois sources s'épanchant dans le même bassin ; chacune de ces sources est surmontée d'une arcade en maçonnerie. Le bassin qui les reçoit communique dans un second qui s'épanche lui-même dans un troisième. Ainsi le mystérieux concours du nombre trois, sacré dans presque toutes les religions de l'univers, se retrouve ici appliqué au culte des fontaines si répandu chez nos anciens Celtes.

80. Fontaine  
de  
la Trinité.

Près de la fontaine de la Trinité sont deux grands Men-hirs abattus sans doute par les premiers missionnaires chrétiens , et qui gissent étendus sur le sol.

Je quittai ce village et descendis à gauche vers le bord de la mer. J'avais l'intention de suivre la côte pour jouir des aspects aussi frappans que variés que présentent ses escarpemens déchirés,

ses cavernes où la mer qui les a creusées s'engouffre avec un fracas effrayant, ses rochers dont les crêtes découpées en aiguilles attestent par leurs accidens bizarres et multipliés les ravages séculaires des tempêtes si fréquentes sur cette pointe extrême de l'ancien monde. J'arrivai au fort Mingan, j'avais en face de moi de l'autre côté du Goulet, les terres élevées de la péninsule de Crozon, la pointe de Cornouailles, la baie de Camaret, la pointe de Pen-Hir qui se prolonge en une chaîne de rochers élevés entre lesquels est le dangereux passage de Toulinguet. Toutes ces terres bouleversées, accidentées de mille manières, offraient l'image imposante et sublime des ravages continuels d'un océan furieux et de quelques grandes catastrophes géologiques.

Je gagnai la baie de Bertheaume, anse magnifique bordée d'une belle plage de sable et où nos escadres trouvèrent plus d'une fois un abri tutélaire. A l'extrémité occidentale sur un roc élevé, que les vagues ont sapé et séparé à la longue du continent opposé, est construit le fort ou château de Bertheaume. Un pont très-hardi établi sur des cordes conduit de ce fort sur la terre ferme.

Je me dirigeai de là sur le village de Plougonvelen dont les humbles chaumières sont dispersées sous les ombrages d'un bosquet d'ormeaux. C'est dans ce village que naquit et mourut, dans le dernier siècle, le doyen des centenaires bretons, *Jean Causeur*, ouvrier perceur de l'arsenal de Brest, mort à l'âge de cent trente-sept ans et jouissant encore à cet âge extrême de toutes ses facultés intellectuelles et d'une santé parfaite. Dans les

81.  
Plougonvelen.

trente dernières années de sa vie, il ne se nourrissait que de laitage, ses dents, ses cheveux et sa barbe étaient entièrement tombés. Son portrait fut fait en 1771 par Caffieri, artiste italien, maître sculpteur du port de Brest; on écrit au bas le distique suivant :

*Le temps se fatigua sur ce vieux Bas-Breton ;  
Sa faux qui détruit tout s'ébrécha sur son front.*

On me montra à Plougonvelen la chaumière qu'il habitait.

Quand on a passé ce village, la contrée se dépouille tout-à-fait, les arbres, les buissons mêmes y deviennent de plus en plus rares, plus de fleurs, plus de cultures sur cette pointe de terre battue par les vents d'Ouest qui s'y déchainent avec fureur pendant les trois quarts de l'année. Un sol pierreux, couvert de bruyère ou d'un gazon court et serré, ne présente aux regards du voyageur qu'une verdure sombre, déserte, inanimée. Quelques chaumières en ruine, la masse blanche d'un *Block-House*, la guérite d'un guéteur de signaux de côte, rompent tristement de temps à autre la monotone uniformité de cette terre désolée.

J'arrivai enfin au bout, à l'extrémité du Finistère, à la pointe la plus occidentale du royaume, à celle qui après le cap Finistère d'Espagne est la pointe la plus ouest du continent européen. Sur cette pointe escarpée minée par les flots impétueux du vaste Océan atlantique, je trouvai les ruines imposantes de l'abbaye de Saint-Mathieu.

Cette antique abbaye est célèbre dans les annales de Bretagne par son ancienneté et par les événemens remarquables dont elle a été le témoin. Située sur une pointe extrême de l'ancien monde, elle semble faite effectivement pour isoler dans ce lieu reculé de pieux cénobites qui ont renoncé à la société. Les rochers escarpés sur lesquels elle est bâtie sont continuellement battus par les flots d'une mer orageuse dont le mugissement sourd inspire à l'âme contemplative, une rêverie mélancolique.

L'abbaye de Saint - Mathieu fut fondée au commencement du septième siècle par saint Tanguy , \* anachorète breton. Elle reçut des accroissemens considérables aux neuvième et dixième siècles et surtout au commencement du treizième, époque à laquelle (1206) on y déposa les reliques de son patron qui y furent conservées précieusement.

Placée sur une pointe élevée à l'entrée de la baie de Brest , l'abbaye de Saint-Mathieu était dans une position trop importante sous le rapport militaire pour être négligée dans le conflit des guerres féodales et surtout dans celles contre les Anglais qui s'en emparèrent et la dévastèrent à différentes époques. Au seizième siècle elle fut fortifiée et on y voit encore du côté de l'ouest une batterie à casemates très-solidement construite.

Ravagée et réédifiée à différentes reprises , il ne reste plus de la fondation primitive de cette

\* Selon le P. Albert Legrand, saint Tanguy eût vécu et fondé cette abbaye au sixième siècle, mais cette légende n'est point constatée.

abbaye que la façade de son portail ; elle est fort simple et sans aucune décoration de sculpture. La grande porte offre une triple arcade à plein cintre dont les voussoirs sont petits, nombreux et serrés comme dans tous les édifices antérieurs à l'introduction du gothique à ogives. Au-dessus de cette porte est la maîtresse fenêtre absolument du même style , ainsi que les deux autres plus petites dont elle est accompagnée à droite et à gauche.

Le reste de l'église porte absolument le caractère de l'architecture du treizième siècle et ses ruines présentent un ensemble fort pittoresque.

Nous n'avons la chronologie exacte des abbés de Saint-Mathieu que depuis l'an 870 , les ravages des Normands ayant anéanti les titres de cette abbaye antérieurs à cette époque.

*Abbés de Saint-Mathieu.*

- 1.° Siméon , vivant en 870.
- 2.° Eudon.....
- 3.° Tiritianus.....
- 4.° Curion.....
- 5.° Daniel , vivant en 1110.
- 6.° Perennesius , vivant en 1157.
- 7.° Ynisan.....
- 8.° Hervé , mort en 1218.
- 9.° Riwalon , mort en 1229.
- 10.° Yves de la Pallue , mort en 1229.

- 11.° Yves de la Pallue, neveu.....
- 12.° Even.....
- 13.° Yves, mort en 1315.
- 14.° Guillaume, vivant en 1332.
- 15.° Philippe, vivant en 1343.
- 16.° Guillaume Dogan.....
- 17.° Even Glebeuf.....
- 18.° Jean, fut trésorier général de Bretagne en 1408 et premier président de la chambre des comptes en 1420.
- 19.° Guillaume de Kerlech, vivant en 1467.
- 20.° Jean Nouel, mort en 1486.
- 21.° Jean de la Forêt, mort en 1487.
- 22.° Jean Brunet, mort en 1515.
- 23.° Henry le Jacobin.....
- 24.° Hamon Barbier, vivant en 1543.
- 25.° Claude Dodieu, vivait en 1571.
- 26.° François de Kernechriou.....
- 27.° Cosme de Roger, vivant en 1607.
- 28.° André de Liza, se démit en 1617.
- 29.° Louis de Jouhan.....
- 30.° N. L'alat, mort en 1633.
- 31.° Louis de Fumée, seigneur des Roches (laïque), mort en 1657.
- 32.° Louis de Menou (laïque), mort en 1702.
- 33.° Claude de Menou, chanoine de Loches, mort en 1721.

34.° Léonor de Romigny, mort en 1739.

35.° Jean-Louis Gouyon de Vaudurant, nommé ensuite évêque de Léon.

*N. B.* Nous n'avons pu connaître les noms des successeurs de M. de Vaudurant jusqu'à l'époque de la révolution de 1789.

Du cap de Saint-Mathieu, ou comme l'appelaient les anciens de *Loc-mazhé de fine-terre*, un spectacle immense, imposant et sublime déploie sa majesté terrible aux yeux de l'observateur. De ce point extrême du globe, ses regards plongent dans l'immensité de l'Océan dont le vaste horison limite seul la perspective. A sa gauche dans l'extrême lointain, il découvre la pointe alongée du Raz de Sen et ses funèbres écueils ; à droite, il voit les rochers menaçans du dangereux passage du Four ; devant lui une chaîne d'écueils non moins redoutables s'étend entre cette chaîne d'îles prolongement antique du continent, mais que la main puissante du temps et les efforts continuels des flots de l'Océan en ont successivement séparés. Que de siècles il a fallu pour opérer ce phénomène ! L'imagination s'effraie, se perd dans la supputation du nombre incommensurable d'années qu'il a fallu pour que la mer rongeat, brisât et détruisit le granit primordial qui joignait entr'elles et unissait au continent les îles de Molène, de Béniguet et d'Ouessant. Leur isolement est l'ouvrage de mille siècles peut-être.... Et il se trouve des gens assez simples pour venir nous conter sérieusement que notre globe n'a que six mille ans d'existence !!!....

Après m'être arraché à la contemplation méditative où m'avait plongé la grandeur du spectacle qui m'environnait, je me dirigeai au nord toujours en suivant la côte qui alors prend cette direction. J'arrivai bientôt à Lochrist, \* dont l'église est surmontée d'une très-belle flèche qui avec le phare établi sur l'abbaye de Saint-Mathieu est un point de reconnaissance très-important pour diriger les navigateurs dans les passages du Four et de l'Iroise. L'église de Lochrist ne date que de la fin du seizième siècle; elle renferme le tombeau de Michel le Nobletz, prêtre missionnaire qui au dix-septième siècle acheva de catéchiser les habitans du bas-Léon et de les convertir au christianisme, car à cette époque encore si près de nous, les paysans de cette partie de la Bretagne avaient conservé tant de superstitions idolâtres qu'ils étaient généralement moins chrétiens que payens. Dans les îles de Molène et d'Ouessant plusieurs même professaient encore alors ouvertement le paganisme.

83. Eglise de  
Lochrist  
et Tombeau de  
Michel  
le Nobletz.

Le tombeau de Michel le Nobletz est un sarcophage assez élevé, placé dans le milieu de l'église. Sur le dessus est la statue de ce missionnaire représenté à genoux et dans son costume sacerdotal. Il mourut le 5 mai 1652.

Le jour était près de finir quand je sortis de Lochrist; je me hâtai de gagner la petite ville du Conquet qui n'en est qu'à un quart de lieue et où je passai la nuit.

\* Il ne faut pas confondre ce Lochrist avec celui que nous avons vu dans le Haut-Léon. Au reste nous ferons observer ici qu'il y a en Bretagne un grand nombre de lieux qui portent ce même nom de Lochrist (locus Christi.)

Le Conquet est une place fort ancienne : son port, formé par un bras de mer étroit et qui s'enfonce profondément dans les terres, était autrefois très-fréquenté et très-commerçant. On y faisait, avant la découverte de Terre-Neuve, des armemens et des établissemens nombreux pour la pêche et la préparation du merlus et de tous les autres grands poissons qui, desséchés ou salés, formaient un objet de consommation fort considérable, remplacé depuis avec avantage par la morue. La ville du Conquet, peuplée de marins, de marchands et d'armateurs, avait dès le quinzième siècle une véritable importance, et à cette même époque Brest, sauf son château, n'était rien encore.

Nous avons vu ci-dessus que le Conquet fut dévasté par les Anglais en 1597 et que peu de maisons échappèrent à leurs ravages. Ces maisons existent encore et on les distingue facilement de celles qui furent rebâties depuis par le style gothique de leur architecture.

Aujourd'hui, la branche lucrative de commerce qui faisait la fortune du Conquet étant abandonnée depuis long-temps, cette ville est tombée en décadence : elle est actuellement presque déserte et son port n'est fréquenté que par des caboteurs.

Du côté septentrional de ce port est une péninsule nommée *presqu'île de Kermorvan* : elle ne tient à la côte que par une langue de terre fort étroite. Je fus la visiter le 19, et j'eus le plaisir d'y trouver un sanctuaire Druidique complet.

Les Druïdes, ces prêtres législateurs d'une religion pleine de mystères, n'érigeaient les sanctuaires où ils se rassemblaient pour pratiquer leurs rites secrets ou discuter entr'eux sur les intérêts de leur culte, que dans les lieux les plus écartés, les plus déserts, les plus inaccessibles. Des îles bordées d'écueils, des péninsules presque inabordables ou la profondeur des plus épaisses forêts, tels étaient les lieux qu'ils choisissaient de préférence : c'est là qu'il faut aujourd'hui aller chercher encore les monumens grossiers, mais indestructibles par le temps, qu'ils ont laissés de leur religion.

85. Sanctuaire  
Druïdique  
de la presqu'île  
de Kermorvan.

Le premier objet que je rencontrai dans la presqu'île de Kermorvan fut un *Men-hir* de huit pieds de haut. J'ai observé bien des fois que lorsqu'il existe quelque part un sanctuaire du culte Druïdique ou une réunion de plusieurs Dolmens, on trouve toujours à peu de distance un *Men-hir* ou pierre debout qui est placé comme avant garde, et semble destiné à avertir le passant, le voyageur profane, qu'il ait à ne point passer outre et à changer de direction pour ne point troubler dans leurs fonctions mystérieuses et sacrées les pontifes de la religion. Un peu plus loin et sur la gauche de ce *Men-hir*, j'en trouvai un second de quatre pieds de hauteur seulement ; puis j'arrivai au sanctuaire ou *Crom-lec'h* composé de douze pierres plantées debout en terre de manière à former une enceinte elliptique longue de cent quatre-vingt-cinq pieds sur cent vingt pieds dans sa plus grande largeur. La plus haute des pierres de ce *Crom-lec'h* est

celle de l'extrémité orientale ; elle a huit pieds d'élévation : elle marque la place où siégeait dans les assemblées religieuses le président ou l'archi-Druïde. Vis-à-vis du côté de l'occident et diamétralement à l'opposite est une pierre haute de six pieds et demi : toutes les autres sont de dimensions inférieures.

Ces enceintes sacrées où les Druïdes se réunissaient pour discuter sur les dogmes de leur religion et sur les affaires relatives à leur culte, se rencontrent fréquemment dans le nord de l'Europe, et surtout dans la Norwège, les îles du Dannemarck, le Jutland, les îles Orcades, Schetland et Hébrides, l'Ecosse, l'Irlande et enfin le pays de Galles et la Cornouaille insulaire. Partout, ils portent ce même nom Celtique de *Crom-lec'h* (littéralement, pierres sacrées en cercle ou en courbes). Elles sont devenues rares en France, parce qu'on les a pour la plupart renversées.

A deux cent vingt-cinq pieds, au midi, du *Crom-lec'h* dont il est question, sont les autels qui en dépendaient. Ce sont deux Dolmens dont l'un est composé d'une table brute, longue de quatorze pieds supportée par six pierres verticales ; l'autre dont la plate-forme n'a que douze pieds ne compte que quatre pierres verticales. Ces deux Dolmens sont à côté l'un de l'autre.

Tels sont les monumens Druïdiques de la presqu'île de Kermorvan, ou plutôt, tels ils étaient, car j'ai appris avec peine qu'ils avaient été depuis peu entièrement détruits, et leurs

pierres déplantées, brisées et taillées pour être employées à des constructions modernes. De pareilles destructions qui anéantissent tous nos vieux titres, tous nos souvenirs nationaux sont réellement déplorables ; elles durent depuis quarante ans sans que rien ait pu en arrêter le cours. Tous nos monumens historiques, tous ces édifices du moyen âge qui rappellent tant et de si glorieux souvenirs tombent sous les efforts impies d'une bande de spéculateurs avides ou d'odieux propagandistes. Encore quelques années d'un semblable système de vandalisme, et la patrie, sans souvenirs du passé, sans recommandations pour l'avenir, n'aura plus ni caractère, ni forme, ni couleur. On cherchera sur le sol même de la France sa trace à jamais effacée.

Une grande partie de ma matinée fut employée à lever un plan et à prendre des vues du sanctuaire druidique de Kermorvan ; ensuite laissant à ma gauche la belle et vaste plage de l'anse des Blancs-Sablons, je me rendis au village de Trézien où est une petite église gothique avec un porche surmonté des armoiries de la famille Tanguy du Chastel. De Trézien je fus à Plouarzel et de là je me dirigeai vers un Men-hir que j'apercevais de loin et qui me semblait fort considérable. Il est au milieu d'un champ de genêt et a vingt-sept pieds de hauteur sur dix-neuf de circonférence. Tout auprès de ce grossier et gigantesque obélisque est une pierre couchée sur le sol, longue de vingt-cinq pieds et dont la surface est exactement taillée en plan incliné. Après avoir dessiné ces monumens, je parcourus

86. Men-hir  
de Kergadion.

87. Manoir  
de Kergadiou.

des landes incultes à l'extrémité desquelles je me trouvai dans un terrain bas, marécageux et planté de saules dépendant de la paroisse de Plourin ; j'y rencontrai inopinément l'antique manoir de Kergadiou à demi-ruiné aujourd'hui. Son portail est flanqué de deux tourelles munies de meurtrières. Par terre, près de la porte, je vis sur une pierre sculptée qui sans doute la surmontait jadis, l'écusson armorié de la famille de Kergadiou, qui portait ondé d'or et d'azur de six pièces, au franc canton d'argent semé d'hermines. Cet écusson était environné du collier de l'ordre de Saint Michel. Un seigneur de cette maison figure comme homme d'armes dans la montre de 1503 ; un autre en 1478 était secrétaire du duc de Bretagne François II.

Sans suivre de chemin tracé et marchant au travers des campagnes solitaires de cette contrée presque inculte, je cherchai cependant à me rapprocher de la mer ; je ne tardai pas à la découvrir : les rivages de Porspoder et d'Argenton s'offrirent à mes regards avec leur bordure de rochers de mille et mille formes bizarres, je gagnai le port d'Argenton aux environs duquel je reconnus encore quelques Men-hirs, car les côtes du Finistère sont bordées de monumens de ce genre ; la nuit m'obligea de m'arrêter à Argenton, dont les maisons basses et misérables dispersées parmi des roches, bordent le bassin naturel qui constitue ce petit port fréquenté seulement par des bateaux caboteurs.

Le lendemain me dirigeant parallèlement à la côte au milieu d'une campagne inculte, déserte,

désolée par les vents impétueux qui, pendant les trois quarts de l'année, se déchainent sur la côte, j'atteignis les rivages de Porsal : le donjon élevé de l'antique château de Trémazan s'offrit à mes regards ; cette noble tour, habitée jadis par les seigneurs suzerains du bas Léon, semble encore dominer la contrée. Je m'empressai de m'y rendre pour examiner en détail les ruines du château dont elle fait partie.

Le château de Trémazan est un édifice de forme carrée solidement construit en maçonnerie revêtue de pierre de taille ; ses ruines sont d'un effet très-pittoresque et peuvent encore donner une idée de la grandeur et de la majesté féodale du château dans les temps de la puissance de ses maîtres. Son portail est au côté de l'Est ; il était jadis flanqué de deux tours rondes, mais il n'existe plus maintenant que celle qui est à gauche de l'arcade ogive de la porte, cette tour est jointe à une tourelle à pans coupés, Du côté opposé au portail s'élève, sur une butte artificielle, le donjon ou maîtresse tour. C'est un édifice carré très-élevé ayant quatre étages et dont l'escalier est pratiqué dans l'épaisseur même des murailles. On y pénètre par une porte en ogive qui donne sur la cour intérieure du château.

88. Château  
de Trémazan.

Devant le portail est un ouvrage avancé très-considérable, il consiste en une vaste enceinte carrée construite en pierre de taille et ayant dix pieds d'épaisseur, tout son pourtour est garni d'un parapet saillant et de machicoulis ; à chaque angle est une tour ronde. Ce fut au treizième siècle qu'on commença à sentir en France l'im-

portance des ouvrages avancés dans les fortifications, et qu'on les employa dans nos forteresses surtout pour la défense des portes. C'est encore une chose que nos croisés empruntèrent aux Sarrasins et un des mille et un perfectionnemens que nos arts doivent aux croisades. Au retour de ces expéditions, une multitude de forteresses furent érigées dans notre patrie sur les plans même de celles dont nos guerriers avaient eu tant de peine à s'emparer en Syrie. Les châteaux d'Elven et de Clisson entr'autres furent de ce nombre.

Tout ce que l'on voit actuellement du château de Trémazan par le style de son architecture, par les formes ogives de ses portes et de ses fenêtres, indique une construction du treizième siècle, mais ce ne fut à bien dire qu'une *reconstruction*, car il est prouvé qu'il existait en ce lieu, dès une époque très-reculée, un château de ce même nom de Trémazan. La légende de Saint Tanguy nous en donne la certitude; elle nous apprend qu'en 525 vivait un certain Gallon ou Wallon qui était seigneur de Trémazan et d'où est issue, outre le saint en question, l'illustre famille des Tanguy du Chastel qui possédait la suzeraineté de tout le bas Léon. L'un des membres de cette famille, Guillaume Tanguy du Chastel, est célèbre dans nos annales par sa valeur et son inviolable attachement à la personne du Roi Charles VII; il était grand pannetier de France et fut tué au siège de Pontoise en 1441. Nous ferons remarquer à cette occasion que c'est à ce siège que l'on vit en France les pre-

nières arquebuses, on les nommait alors *canons à main*. Ainsi donc les armes à feu portatives ne parurent chez nous qu'environ cent ans après les canons et autres grosses pièces d'artillerie à affûts.

Le Roi voulut rendre à ce fidèle serviteur les mêmes honneurs que ceux que Charles V avait rendus à Du Guesclin et à Bureau de la Rivière. Il le fit inhumer dans l'église de Saint Denis, consacrée comme on sait aux sépultures royales. Un monument lui fut érigé en ce lieu consistant en un sarcophage sur lequel était couchée sa statue représentée armée de pied en cap. Sur l'un des côtés du sarcophage on lisait l'inscription suivante ;

*Cy gist noble homme Guillaume Tanguy du Chastel, de la basse Bretagne, pannetier du Roi Charles VII et escuyer d'écurie de monsieur le Dauphin, qui trespassa le 20. jour de juillet l'an de grâce MCCCCXLI, durant le siège de Pontoise, en déffendant le passage de la rivière d'Oise, ledict jour que le duc d'Yorck la passa pour cuider lever ledict siège, et pleust au Roi pour sa grande vaillance et les services qu'il lui avait faicts en maintes manières, et spécialement à la déffence de ceste uille de Saint-Denis, contre le siège des Anglais; le faire enterrer céant. Dieu lui fasse merci amen.*

Nous donnons au frontispice de ce volume une figure qui représente l'armure complète de Tanguy du Chastel; nous l'avons dessinée d'après la statue de son tombeau et quelques pièces de

l'armure même qui se voient encore aujourd'hui au musée de l'artillerie à Paris.

On m'a assuré qu'il existait autrefois dans l'abbaye de Saint-Mathieu un monument funèbre érigé à la mémoire de ce célèbre chevalier ; ce monument , m'a-t-on dit , était une copie exacte de celui de Saint Denis , et a été détruit à la révolution.

Le château de Trémazan domine l'anse de Porsal , à l'extrémité opposée de laquelle est une petite chapelle gothique tombant en ruines. Sur les rochers qui la dominent je trouvai un autel Druidique ou Dolmen assez considérable ; je passai toute la journée à prendre des vues du château de Trémazan , et je fus coucher à Ploudalmézeau , bourg que j'avais déjà visité.

89. Château  
de  
Kergroadez.

Le 21 juin en revenant à Brest , je me détournai sur la droite du chemin de Saint-Renan pour aller voir le château de Kergroadez dans la paroisse de Plourin ; ce château , très-considérable , n'est pas bien ancien ne datant que de 1613 , mais il fut comme une infinité d'autres , rebâti à cette époque sur les ruines d'un bien plus antique , car la famille et le fief de Kergroadez sont d'une origine très-ancienne.

Ce château , tel qu'on le voit aujourd'hui , offre un mélange assez incohérent de l'architecture du seizième siècle avec celle du siècle de Louis XIII. Sa façade présente une galerie à machicoulis et meurtrières flanquée de deux pavillons carrés à combles élevés et aigus. Les angles opposés à ceux que garnissent ces pavillons

sont munis de deux tours, l'une est terminée en coupole, l'autre a une plate-forme avec parapet et machicoulis et est surmontée d'une tourelle terminée en coupole. L'intérieur du château offre des appartemens très-vastes, des escaliers magnifiques, mais le tout a été horriblement mutilé en 1793 et 94.

La paroisse de Plourin d'ailleurs assez étendue était celle de tout le Bas-Léon qui fournissait le plus de gentilshommes pour le service militaire. Ceux qui comparurent à la montre de 1503 furent :

- 1.° Le sire Tanguy du Chastel, chevalier, commissaire du Roi pour ladite montre.
- 2.° Henry de Kergroadez, chevalier, avec ses deux archers et costilliers.
- 3.° François de Kergroadez, chevalier.
- 4.° Le Sieur de Kergadiou, chevalier.
- 5.° Olivier de Kermeno, archer, on lui enjoit de fournir un second.
- 6.° Le Sieur de Keroullas, se présente en équipage d'archer à trois chevaux, on lui enjoit de servir comme homme d'armes avec la suite compétente.
- 7.° Tanguy Bohic, sieur de Kerlean; enfant mineur, est représenté par Hamon le Vayer en équipage d'archer à trois chevaux.
- 8.° Guillaume de Kermen, archer, on lui enjoit d'avoir avec lui un page.

- 9.° Hervé de Keranraës, archer, on lui enjoint de fournir un homme de plus.
- 10.° Yvon de Kerangars, absent, est représenté par Jehan Champion, archer.
- 11.° Alain de Kerusunan, se présente sans armure et est semoncé.
- 12.° Jehan de Kerlozrec, archer en Brigandine.
- 13.° Guyon de Kergadiou, archer.
- 14.° Jehan de Keranflech, se présente sans armes et est sémoncé.
- 15.° Olivier Duval, archer en brigandine, on lui enjoint d'avoir un page.
- 16.° Guillaume Tanguy, archer.
- 17.° Yvon Tanguy, vougier.
- 18.° Robert Tanguy, absent.
- 19.° François Kermeleuc, vougier.
- 20.° Jehan de Kerdellès, se présente sans armes, est semoncé.
- 21.° Tanguy de la Tour, sur mer avec l'amiral Porsmoguer; il est représenté à la montre par Jehan Bleiz, archer, auquel on enjoint d'amener un page.
- 22.° Tanguy Penmenhir, vougier.
- 23.° Jehan Bohic, archer, on lui enjoint d'avoir un page.
- 24.° Jehan Kermorgant, vougier.
- 25.° Olivier Gueroult, sans armes, il est semoncé.

- 26.° Jehan Kermaidic, vougier.  
27.° Jehan Meascoual, *idem*.  
28.° Hamon Bohic, *idem*.  
29.° Paul Kerpescat, archer.  
30.° Nicolas Prigent, vougier.  
31.° Morice Gazern, *idem*.  
32.° Yvon Campir, *idem*.  
33.° Vincent Kerdignan, se présente sans armure  
et est semoncé.  
34.° Jehan Touronçe, archer.  
35.° François Talleuc, vougier.  
36.° Jehan Labbé, se présente sans armure et  
est semoncé.  
37.° Guyomarch Goëzern, vougier. !  
38.° Jehan Autret, sans armes, il est semoncé.  
39.° Even Kerangars, est dans le même cas.  
40.° Briant le Marhec, vougier.  
41.° Hervé Kerbriec, *idem*.  
42.° Jehan Palliern, *idem*.  
43.° Guillaume Gozern, se présente sans armes  
et est semoncé.  
44.° Aufroy le Veyer, archer en brigandine.

Après quelques jours de repos à Brest, j'en  
repartis pour aller explorer à une lieue par delà  
Landerneau, le vieux château de la Roche Morice  
( en breton Roc'h Morvan ). Cette antique for-  
teresse, dont les ruines s'élèvent encore sur la  
crête d'un roc escarpé, n'était pas comme le

90. Château  
de la  
Roche Morice.

dit l'auteur de *l'Itinéraire du département du Finistère*, un repaire de voleurs et de brigands, elle était le séjour des Rois. C'est dans son enceinte actuellement déserte et silencieuse que les princes de Bretagne rassemblaient leur cour belliqueuse et brillante; Morvan, Roi de Léon et Cornouailles mort en 819, en fut le fondateur et lui a laissé son nom. Sa position inaccessible, sa grandeur, l'épaisseur de ses murailles, l'élévation de ses tours la rendirent une place importante. Elle demeura le chef-lieu et le siège de haute justice de la vicomté de Léon jusqu'à la réunion de la Bretagne à la France.

Rien n'offre un aspect plus romantique que les ruines de ce vieux château; le rocher sur lequel il est bâti domine une vallée dans laquelle serpente la rivière d'Elorn; les escarpemens, les pointes de ce rocher, les tours ruinées et couvertes de lierre qui le couronnent, ont une âpreté sauvage qui contraste fortement avec le riant aspect du paysage environnant.

Il est assez difficile, d'après ce qui en reste, de juger quel a été l'ensemble du plan de la Roche Morice; des pans de murs à demi-écroulés, des massifs de maçonnerie qui se voient çà et là sur le flanc du rocher du côté de l'Est, semblent indiquer qu'il y avait une enceinte extérieure, et que toute la bâtisse placée au sommet n'était que le donjon ou réduit principal du château.

Ce donjon consiste en une enceinte de figure à peu près triangulaire et dont le mur, formé de larges quartiers de granit et de schiste, a

huit pieds d'épaisseur. Du côté du Sud est une grosse tour carrée dans laquelle se remarque les restes d'une salle avec sa cheminée. On voit encore dans les angles de cette salle la partie inférieure de la retombée des voûtes qui soutenaient la plate-forme.

L'escalier par lequel on y montait est pratiqué dans l'épaisseur du mur. Ce même escalier se prolongeant inférieurement, descendait dans un souterrain creusé dans le roc vif et que l'on a comblé il y a une vingtaine d'années.

A l'angle opposé à cette tour, on en voit une autre de forme triangulaire et qui est comme suspendue sur la partie la plus à pic du rocher.

Une troisième tour de figure carrée présente ses débris sur un monticule attaché au rocher ; elle paraît avoir fait partie de l'enceinte extérieure dont on voit des restes bien marqués du côté qui donne sur le village de la Roche ; on y remarque les bases de deux énormes tours rondes qui défendaient le portail.

La légende de Saint Riok nous apprend une anecdote fort singulière, dans laquelle le château de la Roche Morice joue un rôle, et qui prouverait que cette citadelle existait bien avant le Roi Morvan ou du moins qu'il en existait une très-ancienne sur l'emplacement même où ce prince bâtit ensuite le château dont nous voyons aujourd'hui les ruines : voici cette anecdote, dans laquelle se trouvent mêlées des traditions historiques de la plus haute antiquité.

Deux célèbres guerriers de la Grande Bretagne, Néventer et Derrien, et qui vivaient au commencement du quatrième siècle, revenant d'un pèlerinage en Orient passaient sur le territoire arrosé par la rivière de Dour-Doun\* (eau profonde), laquelle sépare le Léonnais de la Cornouailles armorique; en approchant d'une forteresse qui dominait cette rivière (le château de la Roche Morice), les deux guerriers virent le seigneur de ce château, nommé Elorn, qui se précipitait du sommet d'une de ses tours dans la rivière qui coulait aux pieds, ils se hâtèrent de le secourir, le retirèrent de l'eau déjà sans connaissance et le firent transporter au château. Ce seigneur ayant été rappelé à la vie leur expliqua la cause de son désespoir. « Un dragon » effroyable, leur dit-il, dévaste la contrée » environnante, dévorant indistinctement les » hommes et les bestiaux; pour modérer ses » ravages, *Bristokus*, Roi de *Brest*, dont je » suis le sujet, a fait un accord avec le monstre » moyennant lequel il consent à se tenir en » repos à condition qu'on lui livrera un homme » tous les samedis. Le sort désigne la victime ou » du moins celui qui doit en fournir une, or » ce sort est si souvent tombé sur moi que j'ai » livré au dragon tous mes domestiques et » vassaux l'un après l'autre, il ne me reste plus » que ma femme et ce jeune enfant âgé de deux » ans, sur lequel le sort étant tombé j'ai préféré » mettre moi-même un terme à mon existence » plutôt que de sacrifier celle de mon fils. »

\* Il est à remarquer que la rivière *la Dordogne*, au pays des Basques tire son nom de cette même étymologie *Dour-doun*, eau profonde.

Derrien et Néventer étaient chrétiens, ils firent tous leurs efforts pour consoler et encourager le malheureux Elorn, ils lui promirent que s'il voulait renoncer au paganisme et embrasser la vraie religion ils le délivreraient du Dragon. Le vieux seigneur refusa cette proposition, disant qu'il n'abandonnerait jamais la foi ni le culte de ses pères. Néventer et Derrien le voyant si ferme dans cette résolution se bornèrent à lui demander la permission d'ériger dans ses domaines une église où les chrétiens nouvellement convertis pussent se rassembler pour faire leurs oraisons ; Elorn accepta cette condition, et même permit que son fils Riok fut élevé dans la religion chrétienne.

Les deux guerriers se rendirent donc à la caverne du Dragon qui sortit en poussant des sifflemens effroyables. Il était, dit la légende, » long de cinq toises, et gros par le corps » comme un cheval, sa teste faite comme un » coq, retirant fort au Basilic, tout couvert de » dures écailles, la gueule si grande que d'un » seul morceau il avalait une brebis. » Derrien dont le cheval se cabra à la vue du monstre, sauta à terre, l'attaqua, le blessa mortellement, et l'ayant lié avec son écharpe le donna à conduire au jeune Riok qui le mena au château de son père. De là les deux guerriers se rendirent à Brest, où ils présentèrent le monstre vaincu au Roi Bristok\* puis ils s'en furent à *Tollente* où

\* N'est-il pas infiniment plus vraisemblable de faire venir le nom de la ville de Brest ou Brist de celui du chef Bristok, prince Celte qui en était seigneur, que de torturer l'histoire et le langage pour le faire venir des mots latins *Brivates* et *Gesoeribates* ?

ils s'embarquèrent pour retourner dans leur patrie après avoir commandé au Dragon de se précipiter dans la mer , ce qu'il fit , dit la légende , au lieu appelé *Poullbeuzanneval* , et par contraction *Poulbeunxual* ( marais où fut noyé la bête ) , en la paroisse de Plounéourtrez.

En mémoire de cette aventure la rivière de Dour-Doùn prit le nom d'Elorn qu'elle porte encore aujourd'hui.

91. Landerneau.

La petite ville de Landerneau , distante d'une lieue du château de la Roche Morice , renferme encore aujourd'hui beaucoup de maisons fort anciennes ; une des plus remarquables est celle de la sénéchaussée bâtie sur le pont qui traverse l'Elorn. Au-dessus de sa porte est une grande pierre de Kersanton sur laquelle est sculptée avec soin , en caractères gothiques carrés , l'inscription suivante.

*L'an 1518 puissant Jacques vicomte de Rohan, comte de Porhoët , seigneur de Léon , de la Garnache , de Beauvoir sur mer et de Blain , fist faire ces ponts et maison au-dessus de rivière. . . . par Jean le Guiriec seneschal de cette ville.*

En revenant à Brest je voulus suivre les bords de la rivière d'Elorn qui se jette au fond de la rade , et sur lesquels j'avais à observer plusieurs monumens très-intéressans. D'abord je vis le manoir de *la Pallue* , édifice du quinzième siècle et par conséquent de construction gothique. Ensuite à un quart de lieue au-dessous de

Landerneau, dans la chapelle de Beuzit, un très-beau tombeau en Kersanton, décoré dans son contour d'arcades gothiques remplies d'écussons armoriés. Sur le dessus est la statue couchée et soigneusement exécutée d'un chevalier revêtu de l'armure du seizième siècle. Ce chevalier n'est point du tout un Montmorency, comme l'ont cru certaines personnes, mais bien Olivier de la Pallue, père de Françoise de la Pallue, héritière unique de cette terre et de celle de Tréziguidy. Cette dame épousa Troilus de Montdragon, seigneur de Hallot, et de ce mariage naquit une fille nommée Jeanne de Montdragon, laquelle épousa François de Montmorency-Bouteville, bisaïeul du maréchal de Luxembourg.

92. Tombeau  
d'Olivier  
de la Pallue.

La statue d'Olivier de la Pallue est représentée les mains jointes et les pieds posés sur un lion. Une cotte de maille paraît au-dessous de ses tassettes et recouvre le haut de ses cuissarts, son épée nue est posée à côté de lui.

En quittant Beuzit, je traversai la forêt de Landerneau (*Land-Ternock*, pays de Ternock); cette forêt est souvent indiquée dans les chroniques de la table ronde. A sa sortie, je trouvai les ruines du célèbre château de la *Joyeuse-Garde*, non moins fameux dans les mêmes chroniques. C'est en ce lieu qu'habitaient Lancelot du Lac et la blonde et charmante Ysult, et ce château encore existant quoiqu'en ruines est un monument de plus pour prouver que les romans appelés de la table ronde et composés dans la Bretagne armorique par des bardes armoricains, ne sont que d'anciennes histoires qui célèbrent

93. Château  
de la  
Joyeuse-Garde.

les héros du pays, \* et dont tous les événemens comme les personnages et les localités sont véritables quant au fond.

Quelques pans de murailles, des fondemens à fleur de terre, le pied des tours et la circonvallation des fossés permettent encore aujourd'hui de reconnaître le plan entier du château de la Joyeuse-Garde. Il était en forme de carré long, flanqué de cinq tours dont quatre dans les angles et une cinquième sur le milieu d'un des côtés du carré. La grande porte est encore debout : c'est une arcade en ogive dont les ruines couvertes d'arbustes et de guirlandes de lierre sont d'un effet très-pittoresque.

Quoique le château de la Joyeuse-Garde soit cité non-seulement dans les chroniques de la table ronde, mais encore dans la légende de Saint Thénéan, qui lui donnent précisément la position où nous le voyons aujourd'hui, on se tromperait beaucoup si l'on croyait que les débris actuels de ce château sont les restes de l'édifice qui existait du temps de Lancelot et de Saint Thénéan. Assurément depuis ces époques reculées, si le château de la Joyeuse-Garde n'a point changé de place, il a du moins beaucoup changé de forme. Tout ce que nous en voyons aujourd'hui indique une réédification qui ne

\* On pourra voir dans le 9.<sup>e</sup> tome des mémoires de la Société royale des Antiquaires de France, un mémoire dans lequel je donne de fortes preuves à l'appui de cette opinion. De plus je sais qu'en ce moment un de nos plus savans littérateurs s'occupe d'un ouvrage spécial sur ce sujet, et qu'il traite cette matière intéressante d'une manière qui ne laissera rien à lui objecter.

peut remonter au-delà du douzième siècle, à l'exception pourtant d'un souterrain dont l'entrée est du côté oriental du château et qui très-probablement est du temps de sa fondation primitive. L'escalier est tellement encombré de ruines et de terre qu'on a de la peine à y descendre ; ce souterrain est voûté dans toute sa longueur, à plein ceintre et sans piliers, il a environ cinquante toises d'étendue et était éclairé par trois soupiraux fort larges que l'on voit du côté droit et qui sont aujourd'hui extérieurement bouchés.

J'ai dit que la légende de Saint Thénéan faisait mention du château de la Joyeuse-Garde : non-seulement elle nous indique sa position précise, mais encore nous apprend l'origine de son nom.

Saint Thénéan était fils d'un prince d'Irlande nommé Tinidor ; il fut éduqué par Saint Karadec ou Karantec et se voua à la vie religieuse. Il s'embarqua pour venir en Armorique de compagnie avec les prêtres Kenan et Senan. « Tous »  
 » lesquels, dit Albert Legrand, ayant heureu-  
 » sement traversé la grande mer britannique,  
 » abordèrent à la côte de Bretagne armorique,  
 » et rangeant la côte de Léon, entrèrent par  
 » le détroit de *Mul gull* \* dans le golfe de Brest,  
 » le long duquel ils cinglèrent à pleine voile et  
 » entrèrent dans le canal de la rivière d'Elorn,  
 » qui est le bras de mer qui vient à la ville de  
 » Land-Ternock, et prit terre au pied du châ-  
 » teau de la Joyeuse-Garde.

\* Le goulet de Brest.

» Peu de temps avant que Saint Thénéari  
 » eut passé la mer, Saint Goulven étant évêque  
 » de Léon, les Danois, peuples barbares et  
 » idolâtres, mirent pied à terre à la côte de  
 » Léon ; et en quelques courses et surprises  
 » qu'ils y faisaient lorsque moins on s'en doutait,  
 » exerçaient tant de cruautés que les paysans et  
 » gentilshommes du plat pays, principalement  
 » des côtes armoriques, ne se tenant en sûreté  
 » dans leurs manoirs et maisons, se retiraient  
 » les uns aux villes, places fortes et châteaux  
 » du pays, les autres es forêts les plus épaisses  
 » et écartées pour éviter la cruauté de ces bar-  
 » bares, qui partout où ils passaient, faisaient  
 » un dégât irréparable, mettant tout à feu et  
 » à sang, sans pardonner à âge ni sexe. En cet  
 » endroit de Léon où aborda Saint Thénéan,  
 » il y avait une grande forêt qui aboutissait à  
 » ce bras de mer qui va à Land-Ternock, dans  
 » laquelle s'était retiré grand nombre de paysans  
 » de divers cantons pour éviter la fureur des  
 » barbares et y ayant amenés leurs troupeaux  
 » et le plus beau et meilleur de leur bien, et  
 » pour n'être forcés s'étaient réparés légère-  
 » ment, et tenaient une sentinelle et garnison  
 » dans ledit *château de la Joyeuse-Garde* pour  
 » deffendre la rivière et le grand chemin *droit*  
 » *entre lesquels il est situé*. Quand la sentinelle  
 » du château aperçut le vaisseau de Saint Thé-  
 » néan, elle s'écria à pleine voix *que le ser-*  
 » *viteur de Dieu qui les devait garantir des*  
 » *barbares, et délivrer de la peur et appréhen-*  
 » *sion qui continuellement glaçait leur sang,*  
 » *arrivait*. A ce cry le capitaine du château et

» toute la garnison se jetta sur les créneaux et  
 » guérites du donjon , et voyant le navire venir  
 » à toutes voiles donner debout à terre au pied  
 » du château , firent retentir l'air , les rivages  
 » et toute la forêt de crys de joie. A ce cry  
 » tous ceux qui étaient dans la forêt s'enquirent  
 » de cette réjouissance , disant l'un à l'autre :  
 » *Merbet à joa à eus er goard*, c'est-à-dire ,  
 » *Ils mènent grande réjouissance en la garde ;*  
 » et de là ce château fut nommé *Kastell joa*  
 » *eus er goard* ; ce que les Français accoutumez  
 » à tordre le nez à notre breton pour l'accom-  
 » moder à leur idiôme , traduisent par château  
 » de la *Joyeuse-Garde*. »

Ceci se passait au sixième siècle. Or, il est à remarquer que tout porte à croire que le roman de *Tristan de Léonnais*, qui le premier de tous ceux de la table ronde met en scène le *château de la Joyeuse-Garde*, fut composé en breton à cette même époque, puisque quand il parle du Roi de France, c'est Childebert qu'il nomme, et que tous les autres personnages historiques dont il fait mention vivaient à cette même époque.

Nos lecteurs bretons apprendront sans doute avec un vif intérêt quels sont ceux des romans de la table ronde qui ont été composés en Bretagne armorique dans l'idiome Celto-Breton, et cela à une époque très-reculée (tout porte à croire que ce fut dans le sixième siècle). En voici la liste :

1.° *Le roman de Tristan de Léonnais* fut traduit au douzième siècle sur une version en

langage celto-breton par le chevalier Luce, seigneur du château du Guast, près Bayeux. Ce chevalier qui fit sa traduction en langue romance, dit lui-même que son original breton était de la plus haute antiquité.

2.° *Le roman de Brut* fut traduit en 1154 du celto-breton en latin par Geoffroy de Montmouth, qui fit cette traduction par ordre de Henri II, roi d'Angleterre. A peine l'eut-il mise au jour, que le trouwerre Robert Wace, natif de Jersey, mit la version latine en langue romance et en vers.

3.° *Le roman du Saint-Graal*, composé en langue bretonne, fut traduit en partie par Luce du Guast, cité ci-dessus ; mais la traduction fut achevée par Robert et Helys de Borron : elle fut faite en langue romance ou français du temps.

4.° *Lancelot du Lac* fut toujours dans le douzième siècle, traduit de la langue celto-bretonne en français par Gauthier Mapp.

5.° *Le roman de Merlin et de Joseph d'Arimathie* fut traduit du breton en français par Robert de Borron et Helys de Borron, son cousin. Ces deux romanciers entreprirent de mettre le roman du Brut de vers en prose et s'associèrent pour ce travail Rusticien de Puise. Ils refirent ensemble des copies plus correctes de tous les romans précédens ; ce qui a donné lieu de croire à des écrivains superficiels que Rusticien de Puise était l'auteur de ces romans.

6.° *Le roman de Meliadus*;

7.° *Le roman de Gyron le Courlois*,

Mis du breton en français par Rusticien de Puise, seul.

Outre ces volumineux romans dont la plus grande partie des scènes se passent en Bretagne armorique et dont les acteurs sont des personnages historiques du pays, les bardes Bretons avaient composé dans des temps fort anciens plusieurs petites pièces de poésie roulant toujours sur des points ou des personnages de l'histoire de leur pays. Les originaux en sont à jamais perdus, du moins à ce qu'il paraît, mais ayant été au douzième siècle traduits en langue romance, ils sont par là parvenus jusqu'à nous. Tels sont les contes de *Merlin*, de *la Mule sans frein*, de *le Chevalier à l'épée*, de *le Manteau mal taillé*, de *le Vallon des faux amans*, de *le Lai de Lanval* et de *le Lai de Grallon*.

Au milieu du treizième siècle, Chrestien de Troyes, l'un des plus célèbres trouverres français de cette époque, composa, à l'imitation des romans de la table ronde, les romans en-vers français de *Perceval le Gallois*, de *le Chevalier du Lion*, de *Erec et Enide*, de *Cliget*, de *le roman de la Charette* et de *Guillaume d'Angleterre*. Il y met en scène tous les personnages des anciens romans bretons. Mais ces productions faites en français par un auteur français, et dans un temps bien plus moderne, ne doivent pas être mis au rang des véritables romans de la table ronde : ils n'appartiennent plus à la Bretagne,

Que sont donc devenues les versions originales bretonnes de ces romans historiques si importans ? Il n'en existe aucun vestige dans le pays ; les recherches les plus actives faites par de savans littérateurs versés dans la langue de la province, n'ont pu en faire retrouver la trace. Selon toute apparence, c'est en Angleterre que ces recherches pourraient être faites avec succès, et probablement dans l'immense dépôt de la Tour de Londres, ou dans quelqu'une des grandes bibliothèques de cette cité, on retrouverait quelques-uns des manuscrits bretons des romans de la table ronde. En effet, Luce du Guast et Geoffroy de Montmouth nous apprennent que le roi Henri II, passionné pour ce genre d'ouvrage, envoya des gens exprès dans la Bretagne armorique qu'il chargea d'y recueillir de toutes parts toutes les copies qu'ils pourraient y rencontrer de ces romans et de les acheter à tout prix. Ces émissaires enlevèrent donc ainsi à notre Bretagne les trésors les plus importans de son ancienne littérature. Combien il serait à désirer qu'elle pût les recouvrer !

Dans mes précédentes excursions, j'avais à peu près complété l'examen de tout ce que le Léonnais renferme d'intéressant relativement aux monumens de l'antiquité historique ; la Cornouailles me restait encore à visiter entièrement, et cette partie du Finistère n'est pas moins intéressante que l'autre sous le rapport de l'archéologie. Le temps malheureusement me manquait pour en faire dans la même saison une exploration aussi approfondie que la matière le

mérait. Mais je voulus du moins aller voir ce que pouvait m'offrir de remarquable la ville de Quimper-Corentin, ancienne capitale du royaume de Cornouailles et aujourd'hui chef-lieu du département.

Dans ce dessein, je me mis en campagne dans les premiers jours de juillet. En quittant Brest, je ne suivis point le grand chemin, rarement un antiquaire trouve sur les grandes routes de quoi satisfaire sa curiosité; les monumens anciens les plus respectés par la main des hommes, les moins mutilés, en un mot, se rencontrent bien plutôt dans les endroits les moins fréquentés, les plus solitaires. Je pris donc des routes de traverse, en cotoyant le bord de la baie de Brest et passant par le petit village de Saint-Marc et l'anse du Moulin Blanc. Le superbe bassin de la rade se rétrécit insensiblement entre ce rivage et la péninsule de Plougastel que l'on voit en face. L'embouchure de l'Elorn ou rivière de Landerneau termine la baie à l'Est. On traverse cette rivière à une demi-lieue de son embouchure, à l'endroit appelé Kamfrou. Débarqué sur le rivage opposé, je gravis une côte escarpée, couronnée de rochers de l'aspect le plus frappant. Ces rochers, quoique de pur granit, sont tellement accidentés, rongés par le temps, les vents et les tempêtes, que leurs masses, fendillées verticalement, leurs crêtes découpées en aiguilles, leur donnent l'aspect de roches basaltiques; on croirait presque en ce lieu romantique et sauvage se trouver au milieu des montagnes volcaniques du nord de l'Ecosse,

94. Plougastel.

dans les Orcades ou les îles Schetland. Le langage des habitans vient encore augmenter l'illusion, et pour la rendre complète, il ne manque qu'une caverne analogue à la grotte de Fingal. Quand on a franchi cette côte, on trouve à peu de distance le bourg de Plougastel, dans le cimetière duquel est une croix remarquable par la quantité de petites statues dont elle est accompagnée, et qui représentent les scènes principales de la passion de Jésus-Christ. Ce monument fut érigé en 1602 par un seigneur du lieu en accomplissement d'un vœu qu'il avait fait lors d'une maladie épidémique qui, en 1598, désola une grande partie de la Basse-Bretagne.

L'église, sous l'invocation de Saint Pierre, n'a rien d'ancien ni de remarquable.

Ce bourg se nomme *Plougastel-Daoulas*, à cause de sa proximité de celui de Daoulas, et pour être distingué d'un autre Plougastel situé entre Pont-Croix et Quimper.

Cette paroisse assez étendue, occupe toute la presqu'île qui sépare la rade de Brest de la grande baie de Châteaulin dans laquelle se décharge la rivière d'Aon. Autant la côte nord de cette péninsule est dépouillée et inculte, autant sa partie méridionale, s'abaissant en pente dans une exposition favorable, est riante et fertile, surtout en arbres fruitiers de toute espèce.

De Plougastel, je fus à Loperhet et enfin à Daoulas, bourg situé à l'embouchure d'une petite rivière qui se jette dans la baie de Châteaulin,

et où l'on voit les ruines d'une abbaye célèbre dans les chroniques bretonnes.

Cette abbaye fut fondée au sixième siècle par un seigneur du Faou (l'histoire ne le nomme pas) en expiation du meurtre qu'il avait commis de Saint Tadec qu'il massacra de sa main au pied des autels, et de Judulus, abbé de Landévennec. ( Voyez , pages 221 et suiv.<sup>tes</sup>, l'extrait que nous donnons de la légende de Saint Jaoua. ) En punition de ce double crime, un *Dragon* étant suscité et ravageant ses possessions, ce seigneur, pressé par ses remords, crut apaiser la colère du ciel en embrassant le christianisme et faisant ériger l'église de Daoulas (*Daou-glas*, les deux deuils, les deux douleurs).

95. Abbaye  
de Daoulas.

Cette église tombait en ruine au douzième siècle et on y fit alors des réparations considérables. Au quinzième, elle fut réédifiée presque en entier, et on ne trouve aujourd'hui en elle que des constructions gothiques de cette époque. Cependant, il subsiste encore un reste précieux de l'édifice primitif du sixième siècle : c'est une façade à pignon avec un portail condamné aujourd'hui, et qui donne sur une petite cour à l'occident de l'église. Ce portail a trois arcades à pleins ceintres, à vousoirs étroits et pressés (type de l'architecture gothique lombarde) ; l'arcade du milieu a un double ceintre. Au-dessus sont trois longues fenêtres ceintrées, dont celle du milieu surpasse les deux autres en hauteur et est pratiquée entre deux contre-forts. On reconnaît dans toute la construction de cette façade, cette bâtarde imitation de l'architecture

romaine qui caractérise en France nos édifices des premiers siècles de notre ère. On ne peut douter qu'elle ne date réellement du temps de la première fondation de l'abbaye de Daoulas, c'est-à-dire de 540 à 550.

Des savans dont l'autorité est, je l'avoue, d'un grand poids, ont cependant avancé que cette abbaye ne fut fondée qu'en 1173 par Guyomarch, vicomte de Léon, et ce pour réparer le crime qu'il avait commis en assassinant de sa main son oncle Hamon, évêque de Léon. Mais je suis convaincu que ces auteurs sont dans l'erreur. D'abord, d'après leur version, il n'est question que du meurtre d'un seul individu, tandis que le nom celto-breton de l'abbaye prouve qu'elle fut érigée pour expier celui de deux personnes et confirme ainsi la vieille légende rapportée par Albert Legrand. De plus, l'antique façade dont nous venons de donner la description porte tout le caractère d'une très-haute ancienneté. Si sa construction n'eût datée que de 1173, elle nous eût montré des portiques et des fenêtres en ogives accompagnés de tous les ornemens qui caractérisent le gothique oriental, adopté avec autant d'empressement que d'unanimité par les architectes français après la première croisade.

96. Eglise  
de l'Hôpital.

De Daoulas je me rendis à *l'Hôpital*, village ainsi nommé parce qu'il y avait jadis une commanderie de chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem ou de Malte, dont on voit encore l'église. Sa façade, décorée d'ornemens gothiques exécutés en pierre de Kersanton avec beaucoup de délicatesse, est chargée des écussons

blasonnés des commandeurs titulaires de ce lieu. Tous sont surmontés de casques avec leurs cimiers et leurs lambrequins. L'intérieur de l'église entièrement dégradé ne présente plus rien de remarquable.

Le village de l'Hôpital est situé à l'extrémité d'un petit bras de mer qui communique à la baie de Châteaulin : il en est de même de la ville du Faou où j'arrivai le soir. Toute la contrée que j'avais parcourue depuis Plougastel était réellement admirable ; rien de plus varié, de plus riant, ni de plus fertile. J'avais constamment cheminé au milieu de bosquets et de vergers plantés de toutes sortes d'arbres fruitiers de la végétation la plus vigoureuse et arrosés par une multitude de petits ruisseaux se rendant, en suivant différentes directions, dans la baie de Châteaulin, dont les aperçus se présentaient de temps à autre à mes regards, à l'extrémité des vallons qui coupent ce canton que l'on peut appeler à juste titre le jardin du Finistère. La plume poétique de Cambry l'a parfaitement bien décrit et l'a peint avec tout le charme que lui a départi la nature. On ne peut ici reprocher à cet auteur l'exagération à laquelle il s'est quelquefois livré dans d'autres parties de son ouvrage. \*

\* *Voyage dans le Finistère*, 3 vol. in-8°, fig. Quoique cet ouvrage renferme beaucoup d'erreurs, parce que son auteur a moins vu par ses yeux que par ceux des autres, et qu'on lui fournissait souvent des documens infidèles, il n'est pourtant pas sans un grand intérêt, principalement comme ouvrage de statistique. Il est d'ailleurs fort bien écrit, quoique son style se ressente par fois un peu trop de l'époque où il fut composé. Ce livre est devenu rare.

97. Le Faou.

Le Faou passe pour une ville quoique ce ne soit tout au plus qu'un gros bourg, mais il est très-ancien et était le chef-lieu d'un fief très-important; les seigneurs du Faou étant au nombre des premiers bannerets de Bretagne. On y voit beaucoup d'anciennes maisons bâties en colombage avec des corniches de bois chargées de sculptures grotesques, bizarres, et même souvent obscènes. Le Faou n'a jamais été ville murée, mais elle avait un château très-fort. On voit encore à fort petite distance la butte artificielle ronde et conique sur laquelle était élevée cette forteresse, dont il ne reste plus aujourd'hui que l'emplacement.

98. Eglise  
de N.-D.  
de Rumengol.

Je passai la nuit en cet endroit; le lendemain matin je m'empressai d'aller à *Rumengol*, village à une demi-lieue à l'Est du Faou et où se trouve une église dédiée à l'une des plus célèbres Notre Dame de toute la Bretagne. Quatre fois par an des pèlerins s'y rendent en foule de toutes les parties de la province pour invoquer l'intercession de cette vierge miraculeuse. Cette grande dévotion, jointe à la signification de ce nom celtique de *Rumengol*, me fit penser qu'avant même le christianisme ce lieu était consacré à quelque cérémonie importante du paganisme, et qu'avec l'introduction de notre religion, cette vénération a changé d'objet sans pour cela changer de lieu. Effectivement, en analysant le mot *Rumengol*, je trouve qu'il se compose des trois mots celtiques *ruz*, rouge, *men*, pierre, et *goulou* lumière. Il signifie donc pierre rouge de la lumière, de l'aurore (*goulou-deiz* signifie le point du jour,

l'aurore) : qu'on fasse attention avec cela que Rumengol se trouve situé précisément à l'orient du Faou, et l'on sera porté à croire avec moi que les habitans de ce lieu révéraient à Rumengol un monument consacré au soleil. Ce monument était une pierre, un men-hir dont la substance était de couleur rougeâtre d'où son nom *ruz-men*. C'est près d'elle que se rendait la foule des habitans de la contrée pour saluer aux quatre époques principales de l'année solaire (les équinoxes et les solstices) le lever de l'astre du jour. Les rites et les cérémonies pratiqués alors en cette circonstance ne sont pas venus jusqu'à nous, mais il paraît certain que les habitans y attachaient une grande importance et qu'il fut bien difficile de les faire renoncer au culte de la *pierre rouge de l'aurore* : ils y étaient tellement attachés que nous voyons dans la légende de Saint Jaoua, qu'ils se déchaînèrent avec fureur contre les missionnaires chrétiens qui vinrent au sixième siècle leur prêcher une religion nouvelle. Le seigneur du Faou, à la tête de ses sujets, faisait une guerre implacable tant aux missionnaires qu'aux nouveaux convertis des cantons circonvoisins, et comme nous l'avons dit ci-dessus, sa haine contre les novateurs le porta à égorger de sa propre main Saint Tadec et l'abbé Judulus.

La civilisation qui marcha toujours de concert avec les progrès de la religion chrétienne, adoucit peu à peu les farouches habitans du Faou ; ils finirent par se convertir eux-mêmes, mais sans pouvoir renoncer à leur vénération superstitieuse pour le monument solaire de Rumengol, on

y substitua une église vouée à la Vierge, et leur culte, sans qu'ils y pensassent eux-mêmes, parut s'adresser désormais à cette divinité.

L'église de Rumengol comme toutes les autres en ce pays, fut d'abord en bois : celle qu'on y voit aujourd'hui bâtie en pierre, le fut en 1536, elle est grande et assez belle, et son intérieur est décoré d'une profusion de sculptures de mauvais gout d'ailleurs, et toutes dorées ; le clocher élevé et travaillé à jour est d'un style élégant et hardi. Sur une pierre placée près de l'angle de sa façade, on lit cette inscription sculptée en lettres majuscules gothiques fleuronées.

L'an mil <sup>c</sup>ciq cens trente VI, le XIII jour de may fust fundé.  
Guenolé go. H. Inisan Fabrique, frt lors

Il faut la lire ainsi : *L'an mil cinq cens trente six, le quatorzieme jour de may fust fundé. Guenolé gouverneur et H. Inisan fabrique, furent lors.*

Près de l'église est l'antique fontaine sacrée qui devait immanquablement accompagner le monument primitif. Elle est sous un édicule gothique. Les jours de *pardon* de Rumengol le peuple ne manque pas de boire de son eau et d'y faire des ablutions, car il lui attribue toujours des vertus miraculeuses.

En quittant Rumengol pour me rendre à Châteaulin je descendis dans un vallon assez étendu, puis montai ensuite une montagne élevée qui fait partie de la chaîne d'Arès. Du

haut de cette montagne je découvris une étendue considérable d'une contrée inculte parsemée de bouquets de bois où je remarquai beaucoup de houx et d'ifs très-gros et très-vieux. Sur ma gauche la sombre forêt du Cranou étendait au loin ses chênes séculaires qui jadis ombragèrent les mystérieuses cérémonies des Druides. Tout le sommet de la montagne que je venais de gravir était couvert de bruyère; j'y trouvai un Dolmen dont la table, formée d'une seule pierre plate longue de sept pieds, était supportée par sept pierres debout disposées en ellipse. Un peu plus haut je vis les ruines du manoir de Kimerc'h\* dont il ne reste plus que deux pignons et le pied d'une tourelle. En descendant le revers de la montagne, j'arrivai au village de Kimerc'h; une longue avenue d'arbres conduit à ce paisible hameau, isolé au milieu d'une contrée inculte et peu fréquentée, ombragé par de grands arbres qui se mêlent entre ses chaumières, il semble devoir être l'asyle du repos et de l'oubli. L'homme détrompé des vains brillans du monde et qui voudrait fuir ses cruelles déceptions pour se livrer en paix à la vie méditative, pourrait venir se réfugier à Kimerc'h, et promener ses rêveries mélancoliques sous les grands et vieux ifs qui ombragent son église gothique. Là sans doute rien ne viendrait troubler la soiréc de son existence.

99. Manoir  
et Eglise  
de Kimerc'h.

\* Il ne faut pas confondre ce chétif manoir avec l'importante forteresse du même nom dont les ruines se voient entre Balanec et Quimperlé, près de la grande route de Quimper à Lorient. Ce beau château appartenait à l'illustre famille des Tinteniac, si célèbre dans les annales chevaleresques de la Bretagne.

L'église de Kimerc'h , bâtie en 1550 , m'a paru absolument copiée sur celle de Rumengol , mais elle est sur un plan moins étendu.

Je continuai de descendre la croupe des montagnes pour aller rejoindre quelque part la grande route de Châteaulin. Le pays changea d'aspect quand je fus dans le vallon , il perdit son âpreté agreste et reprit la couleur du monde civilisé. Des cultures , des vergers remplis de cerisiers d'une taille extraordinaire , paraissaient entremêlés de jolies fermes , bien bâties , environnées de jardins remplis de fleurs , tout y respirait un air d'aisance et surtout de propreté que je n'ai rencontré nulle part ailleurs en Bretagne ; Cambry a fait la même remarque. J'atteignis enfin le *Pont de buis* où je repris le grand chemin qui me conduisit à Châteaulin.

100. Château  
des sires  
de Châteaulin.

Les seigneurs de Châteaulin étant des principaux bannerets de Bretagne et figurant fréquemment dans les anciennes annales de la province , devaient avoir au chef-lieu de leur fief un château considérable , et quoiqu'on m'eût dit souvent qu'il n'y avait à Châteaulin rien qui en eût l'apparence , je ne pouvais le croire. Une colline ronde et élevée qui domine la rivière et au pied de laquelle passe la route de Quimper , me parut être la position qu'avait dû naturellement occuper la forteresse , et quoique du pied de cette colline on n'en put voir aucun vestige , parce que son sommet est en partie masqué par des sapins , je me persuadai qu'en y montant j'en retrouverais les restes. Je la gravis , et effectivement , parvenu au haut , je vis que je ne

m'étais pas trompé. Les fossés et les pans de murs d'une triple enceinte me prouvèrent quelle avait dû être jadis la force d'une place que sa situation avantageuse devait rendre presque imprenable. Le donjon dont on voit encore la base était un édifice carré flanqué dans chaque angle d'une tour ronde dont une existe encore en partie. Toutes ces constructions sont faites en pierres brutes et n'ont pas de revêtement en pierre de taille, ce qui indique une époque fort ancienne. Effectivement, ce château fut bâti vers l'an 1000 par Budic surnommé *Castellin*, comte de Cornouailles.

Après avoir examiné et esquisé ces ruines, je continuai mon chemin vers Quimper. En quittant Châteaulin on gravit une montagne très-élevée qui fait partie de la chaîne d'Arès, et de son sommet on jouit de la vue la plus étendue et la plus magnifique peut-être que puisse offrir le Finistère. Elle me montra au Nord jusqu'aux collines de Plouarzel bien au-delà de Brest ; à ma gauche toute la vallée dans laquelle serpente la rivière d'Aon, les environs de Braspars et les crêtes déchirées des montagnes d'Arès. Je découvrais à droite toute la vaste baie de Douarnenez, le bec de la Chèvre, le bec du Raz et Locrenau dominé par sa haute montagne : devant moi s'étendaient des campagnes boisées dont le terrain s'abaissait graduellement par échelons jusqu'à la vallée dans laquelle Quimper est bâtie.

J'arrivai dans cette ville le soir du troisième jour depuis mon départ, j'y séjournai le temps nécessaire pour y examiner ce qu'elle renferme

le plus intéressant pour un Antiquaire de France, mais les dévastations de 1793 l'ont privée de ses plus importans monumens, sauf pourtant sa cathédrale qui y a échappé, non sans courir de grands hasards.

M. Prévillè, ingénieur des ponts et chaussées à Quimper et mon intime ami, me servit dans cette ville de *cicerone* et m'en fit voir tous les édifices anciens, m'en communiqua les vieilles traditions historiques, et même me fit connaître dans les environs plusieurs objets qui me parurent d'un véritable intérêt pour cet ouvrage, qui sous ce rapport, lui doit beaucoup.

101. Quimper. La ville de Quimper ou plutôt *Kimper*, est située dans une vallée agréable dominée par des montagnes boisées et au confluent des rivières d'Eir et d'Odet. Cette ville est fort ancienne, moins peut-être que celle de Saint-Pol de Léon, toujours est-il qu'elle ne prit d'accroissement que bien plus tard, mais aujourd'hui elle la surpasse.

Il a bien fallu que les *faiseurs* d'érudition donnassent, selon leur coutume, à la ville de Quimper une origine tout à fait étrangère au pays, quelque absurde que cela pût être. Ainsi les uns ont voulu qu'elle ait été fondée par un réchappé du sac de Troyes, nommé *Chorinæus*; sans doute ce héros Troyen avait été frappé d'une bien forte épouvante pour s'en venir ainsi, toujours courant des rives du Scamandre sur celles de l'Odet : nos savans commentateurs, après lui avoir fait faire une si longue traite, devraient bien nous apprendre comment ce

fuyard isolé et mendiant , trouva moyen de fonder une ville chez des Celtes dont il ne connaissait ni les mœurs , ni les usages , et dont il n'entendait même pas la langue ; mais tout cela ne les embarrasse pas et ne leur paraît pas avoir besoin d'explication , tant il paraît clair que le nom de *Kimper* vient de celui de ce *Chorinæus*.

D'autres , suivant l'universelle manie de tout attribuer aux Romains , veulent que Quimper soit le *Curiosolimum* de César , sans songer que les Curiosolites occupaient une partie de la Bretagne située bien plus à l'Est entre Saint-Brieuc et la rivière de la Rance , et que les monumens les plus authentiques attestent que l'ancienne *Curiosolimum* est bien certainement la ville actuelle de *Corseult*.

D'autres enfin font venir le nom Quimper de celui de *Corisopitum* qu'elle recevait en basse latinité des légendaires du moyen âge , mais la ville existait avant cette dénomination.

Pourquoi ne pas aller chercher l'étymologie de son nom dans la langue des habitans de la contrée , dans la langue de ceux qui l'ont bâtie et habitée les premiers ? pourquoi ? parce que cela serait trop simple et trop naturel et que cela ne donnerait pas lieu aux faiseurs de système d'étaler le fatras d'une érudition pédantesque en noyant leur lecteur dans une mer de citations des auteurs latins , grecs , hébreux , etc. , etc. , et qu'au moyen de ces citations multipliées à propos ou non , on fait accroire à la multitude qu'on est savant , bien savant.

En langue celtique *Kimper* ou *Kym-ber* \* signifie la réunion, le confluent de deux rivières, et telle est tout simplement l'origine du nom de la ville dont nous parlons, parce qu'elle est située au confluent des rivières d'Odet et d'Eir. Aussi s'appelait-elle anciennement *Kimper-Odet*, pour être distinguée de *Kimper-Ellé* (Quimperlé) au confluent de l'Ellé et de l'Isole, et de *Kimper - Guézennec*, \*\* bâtie dans le voisinage du confluent des rivières de l'Yeff et du Trieux. Tous ces *Kimper*, ainsi que leur nom l'indique, sont comme on le voit érigés à la jonction de deux rivières.

*Kimper-Odet* qui après la conversion de ses habitans au christianisme prit le nom de *Kimper-Corentin* en l'honneur de son premier évêque (Saint Corentin) était primitivement capitale du royaume de Cornouailles Armorique dont le premier souverain connu fut le fameux Roi Grallon. Ce prince vint s'y établir après la fatale submersion de cette ville d'*Is* si célèbre dans nos vieilles légendes qui la placent à l'entrée de la baie de Douarnenez sur le cap Sizun ou bec du Raz, et qui rapportent que, nouvelle Sodôme, elle fut subitement engloutie dans les flots en punition des crimes de ses habitans.

Si l'existence de Grallon comme Roi de Cornouailles (et non pas de toute la Bretagne comme beaucoup l'ont cru) au commencement du cinquième siècle, est une chose assez authentiquement reconnue pour n'être pas contestée,

\* Dom le Pelletier.

\*\* Dans le département des Côtes-du-Nord.

la tradition de la ville d'Is est beaucoup moins certaine, et dans tous les cas je crois qu'elle remonte à des époques infiniment plus reculées que celle du roi Grallon. Nous examinerons ailleurs jusqu'à quel point peut être fondée cette tradition curieuse unanimement répandue dans la Bretagne, mais qui se trouve rattachée pareillement, et avec des circonstances toutes semblables, à d'autres villes et chez d'autres peuples qui en sont fort éloignés.

Jusqu'au treizième siècle, la ville de Quimper n'eut point de clôture. Ses premières fortifications furent faites en 1209, par ordre de Gui de Thouars, duc de Bretagne; mais sur les réclamations de l'évêque et du chapitre qui se plaignaient que ces fortifications empiétaient sur des terrains à eux appartenant (ce que les localités rendaient indispensable), le duc reconnut par acte authentique *qu'il les avait fait ériger injustement*, et consentit à leur démolition. Une partie des matériaux fut employée à bâtir l'église du Guéodet.\*

Pierre de Dreux, successeur de Gui de Thouars, prince éminemment guerrier et l'un des plus grands capitaines de son siècle, ne comprit pas qu'on pût être injuste en fortifiant pour la défense de ses habitans, une place aussi importante que l'était alors Quimper. Sans s'inquiéter des criaileries du clergé, il ordonna d'élever de nouveaux ouvrages et fit entourer Quimper d'une forte muraille terrassée, revêtue en pierre de

\* Aujourd'hui détruite.

taille et flanquée de grosses tours de distance en distance. Les tours et remparts bordés dans tout leur contour d'un parapet saillant avec des machicoulis. Ce sont ces fortifications bâties au treizième siècle par Pierre de Dreux dont on voit encore une grande partie.

Les rivières d'Eir et d'Odet renferment entre leur confluent l'espace appelé *Terre-au-Duc*, occupé aujourd'hui par un faubourg. Cet espace était le lieu consacré à tous les actes de la haute suzeraineté des ducs de Bretagne ; leurs officiers de judicature et de baillage y résidaient et y exerçaient leurs fonctions au nom du suzerain. Les prisons ducales étaient bâties en cet endroit, et sur la place appelée encore aujourd'hui *Place Terre-au-Duc* étaient les fourches de justice.

L'église de Saint-Mathieu, située dans ce quartier, est un édifice de la fin du quinzième siècle, époque de la décadence de l'architecture gothique ; aussi la sienne est lourde, massive et sans grâces. L'intérieur n'offre aujourd'hui plus rien de remarquable.

L'église de Saint-François, bien plus ancienne, est aujourd'hui en état de démolition, et on doit regretter qu'elle n'ait pas été conservée. Ce qui en reste encore prouve qu'elle datait du beau temps de la même architecture et son ensemble devait offrir un bel édifice gothique. Cette église en outre renfermait un grand nombre de tombeaux de personnages historiques du pays. On y voyait leurs effigies sculptées en relief ou gravées en creux : ils ont tous été détruits en 1793.

A l'entrée du chemin qui conduit de Quimper à Locrenan et à Lanveoc est une petite chapelle dédiée à Saint Marc. On y voit sur une pierre extérieure une inscription en lettres capitales gothiques du treizième siècle : la voici littéralement copiée :

Marc : fut : vscle : come : vovs : pries : pour : luy : pensez : de vos.

Voici comme il faut l'entendre :

*Marc fut du siècle comme vous, priez pour luy, pensez à vous.*

On s'aperçoit bien aisément que cette pierre provient d'un édifice bien plus ancien que celui où on la voit aujourd'hui, lequel a au plus une centaine d'années, et a été substitué à une chapelle d'une époque antérieure qui tombait de vétusté ; on y a enclavé l'inscription provenant de l'édifice primitif.

A l'extrémité d'une longue et belle promenade qui borde la rive gauche de l'Odet, est le prieuré de Locmaria ; on ignore l'époque précise de sa fondation : on sait seulement d'une manière positive qu'il existait en 1152 et portait alors le nom d'*Abbaye de Sainte-Croix*. \* On remarque dans son église des constructions de différentes époques. Les plus anciennes qui sont le rond point et une partie des bas côtés, sont de ce style d'architecture appelé gothique-lombard qui appartient à nos plus anciens édifices et précède, comme nous l'avons dit plusieurs fois, le gothique à ogives. Nous présumons que

\* C'était une abbaye de religieuses.

ces parties de l'église de Locmaria peuvent avoir été construites entre les années 900 et 1000.

Un peu plus loin que l'église de Locmaria, on voit sur une hauteur le manoir de *Poulquenan*, qui passe généralement dans le pays pour avoir été la résidence favorite du roi Grallon ; mais ce manoir dans son état actuel ne présente qu'un édifice du seizième siècle avec une tourelle hexagone. Toutefois, on voit encore en dedans de sa principale porte d'entrée dans la cour, du côté gauche, quelques massifs de vieux murs qui ont incontestablement appartenu à un bâtiment infiniment plus ancien. Il serait possible que ces ruines fussent réellement les vestiges d'une habitation que Grallon aurait eue en ce lieu même, bien avant la construction du manoir qu'on y voit aujourd'hui.

La cathédrale de Quimper, sous l'invocation de Saint Corentin, son premier évêque, est un très-beau monument d'architecture gothique du quinzième siècle. Elle fut alors bâtie sur les ruines d'une bien plus ancienne par les soins de l'évêque Bertrand de Rosmadec qui en posa la première pierre le 26 juillet 1424. Cette cathédrale est la plus vaste des quatre de la Basse-Bretagne (Tréguier, Vannes, Saint-Pol de Léon et Quimper), et ses détails d'ornemens sont admirables. Son plan offre une singularité qui au reste ne lui est pas particulière et qui se remarque dans quelques autres églises de France. C'est que l'axe n'en est pas droit et que l'extrémité de l'abside n'est pas précisément en face du portail ; cet axe vers le chœur décline sur la droite y décrivant une

courbure sensible. Ceci n'est pas dû, comme quelques-uns l'ont cru, à un accident du terrain sur lequel est construit l'édifice : on sait positivement que cette bizarrerie est intentionnelle dans toutes les églises où elle se remarque et a un motif religieux. Quelques architectes du moyen âge voulaient par là faire allusion à la position inclinée que prit la tête de N.-S. J.-C. lorsqu'il expira sur la croix.

Le grand portail de la façade est pratiqué entre deux hautes tours, et consiste comme à l'ordinaire en trois grandes arcades ogives autrefois décorées de nombreuses statues qui n'existent plus aujourd'hui. Au-dessus de ce portail et sur la balustrade de la plate-forme qui unit les deux tours était une statue équestre du roi Grallon. On doit regretter d'autant plus qu'elle ait été détruite, qu'elle provenait peut-être de la cathédrale primitive et était dans ce cas fort intéressante pour son antiquité. Je n'ai pu savoir dans quel costume elle représentait Grallon et s'il était armé ou non. Sous les pieds du cheval était une inscription en vers qui y fut placée en 1424 ; elle a été brisée en même temps que la statue. Heureusement, Albert Legrand nous l'a conservée exactement : elle est curieuse pour son style, la voici :

*Com' au pape donna l'Empereur Constantin  
 Su terre, aussi li vra c'est' à S. Coventin,  
 Grallon Roy chrestien des Bretons Armoriques,  
 Que l'an quatre cens cinq selon les vrais chroniques  
 Rendist son ame à Dieu, cent et neuf ans ainçois*

*Que Clovis premier Roy chrestien des François ;  
 Cy estoit son palais et triumpfant demeure :  
 Mais voyant qu'en ce monde n'est si bon qui ne meure  
 Pour éternel' mémoire sa statue à cheval  
 Fust cy dessus assise au haut de ce portail ,  
 Sculptée en pierre bize neufve et dure ,  
 Pour durer à jamais si le portail tant dure ;  
 A Landt-Tevenec gist dudict Grallon le corps ;  
 Dieu par sa sainte grâce en soit misericords.*

Les deux tours du portail n'ont jamais été achevées, car elles devaient être surmontées de deux flèches qui n'ont point été faites : ce qui ôte beaucoup de grace à la façade de cette église.

Un portique latéral qui donne sur la rue Sainte-Catherine est remarquable par ses belles proportions et la délicatesse des ornemens dont il est décoré. On y voit beaucoup d'écussons d'anciennes familles bretonnes avec leurs timbres et leurs cimiers et plusieurs hermines, portant un cartouche déroulé sur lequel est écrite la devise du duc : *A ma vie.*

L'intérieur de l'édifice, aujourd'hui fort nu, renfermait jadis plusieurs anciens tombeaux qui à présent n'existent plus. Un des plus remarquables était celui de son fondateur l'évêque Bertrand de Rosmadec, mort le 7 février 1445. On y voyait sa statue couchée, revêtue de ses habits et insignes pontificaux. Autour de la table qui supportait cette statue, on lisait cette inscription en caractères gothiques carrés :

*Cy gist le réverend pere en Dieu Bertrand de Rosmadec jadis évêque de Cornouailles, par l'espace de vingt-huict ans qui décéda le 7 jour de febvrier M. CCCC. XLV. Priez Dieu pour son ame.*

Les bâtimens actuels du palais épiscopal attendant à la cathédrale furent construits pareillement par Bertrand de Rosmadec.

Derrière le chœur de cette église, on voit deux obélisques érigés sur les sépultures de deux autres évêques, MM. de Coëtlogon et de Plœuc. Ces monumens sont modernes : nous n'en croyons pas moins devoir rapporter les inscriptions dont il sont revêtus.

I. <sup>ins</sup>

H. J.

*J. et R. D. D.*

*F. DE COETLOGON*

*natus III Junii*

*M. D. C. XXXI*

*Epis. Maudaurensis*

*Illus. et Rev. D. D.*

*Ren. du Louet, Ep.*

*Cornubiensis coadjutor.*

*Inauguratus XVIII*

*Aprilis MDCLXVI*

*mox in ejusdem presu.*

*locum suffectus*

*MDCLXVIII :*

*Ecclesiam Cornubiensem*

*in propriam decus  
in privatam familia  
nobilis honorem :  
in publicum dioceseos  
et totius armorica  
utilitatem.*

*Ad majorem Dei gloriam  
domibus ascitis xenodochiis  
seminario clericorum  
instauratis ,  
vivoorum apostolicorum  
laboribus munificentia  
et exemplo adiutis.*

*Annos XLI et amplius  
mitissimè rexit  
Obiit VI novembris  
M. DCC. VI.*

---

*Memento Domine David  
et omnis mansuetudinis  
ejus. Psal.  
C. XXXI.*

---

2.

*Fr. Hiac.  
DE PLOEUC  
illustrissimo genere  
ortus :*

( 297 )

*XVI aprilis MDCLXII*

*natus*

*Episcop. corisopitensis*

*XXVI decembris MDCCVII*

*consecratus.*

*Zelum Dei zelans :*

*foma gregis examino*

*factus ;*

*Disciplina et liturgia*

*restaurator :*

*vastam diocesem per*

*annos XXII diligenter*

*invisit :*

*Parochiis optimos pastores*

*protegit :*

*Cleram milli secundus*

*firmavit :*

*Seminarium munificentia*

*amplificavit :*

*Insigni basilica decoravit*

*Viros apostolicos ore*

*adjuvit :*

*Verbo et exemplo animavit*

*xenodechia domos asceticas*

*instauravit et œdificavit.*

*Sibi parcus, in pauperes*

*largus, se suaque*

*impendit.*

*Plenus dierum et operum dilectus*

*Deo et hominibus gregi clero et*

*Principi charus ; obiit  
die VI Janu. MDCCXXXIX.*

---

*Purgavit filios leoi et colavit  
eos quasi iurum et fuerunt Domino  
offerentes sacrificia in justicia. MAT.  
c. 3. v. 3.*

---

Voici maintenant la série chronologique des Evêques de Cornouailles , que nous rapportons ici commé susceptible d'intéresser plusieurs familles bretonnes.

- 1.° Saint Corentin , mort en 403.
- 2.° Saint Guennégan ou Guénneuc ou Guéhenneuc , mort en 456.
- 3.° Saint Alorus , mort en 462.
- 4.° Budic , mort en 469.
- 5.° Gurthebedus , mort en 488.
- 6.° Harnitenus ou Jarnitenus , mort en 499.
- 7.° Morgueten , mort en 515.
- 8.° Tremeven , mort en 537.
- 9.° Fragan , date de la mort ignorée.
- 10.° Salaün , mort en 582.
- 11.° Alvret , mort en 619.
- 12.° Golhoet ou Goloreth , mort en 667.
- 13.° Hugues , mort en 701.

Ici est une lacune comprenant l'espace de cent trente et un ans pendant lequel temps l'histoire n'a pas conservé les noms des Evêques qui ont siégé à Quimper. Leur série constatée reprend à

- 14.° Félix , nommé à l'évêché de Cornouailles par l'empereur Louis le débonnaire , il fut sacré en 832 , mais déposé en 848 comme simoniaque.
- 15.° Anavelen , mort en 872.

Encore une nouvelle lacune de cent trente et un ans après laquelle l'histoire nous désigne

- 16.° Budic , fils du comte de Cornouailles du même nom , qui bâtit le château de Châteaulin. Il fut sacré l'an 1003 et mourut en 1022.
- 17.° Orscant , mort en 1074.
- 18.° Budic II , mort en 1120.
- 19.° Robert , dit l'hermite parce qu'il habita long-temps un hermitage près Loc-Ronan , mort en 1130.
- 20.° Raoul , mort en 1158.
- 21.° Bernard de Moëlan , mort en 1164.
- 22.° Geffroy , mort en 1185.
- 23.° Thebaud , mort en 1192.
- 24.° Guillaume , mort en 1218.
- 25.° Renaud , mort en 1245.
- 26.° Hervé de Landt-Elleau , mort en 1261.

- 27.° Guy de Ploenevez , mort en 1267.
- 28.° Yves Cabellic , mort en 1280.
- 29.° Even de la Forest , mort en 1290.
- 30.° Allain Morel de Riec , mort en 1299.
- 31.° Raoul II ; mort en 1320.
- 32.° Thomas d'Anast , mort en 1322.
- 33.° Bernard , transféré à l'évêché de Noyon en Picardie , en 1324.
- 34.° Guy de Laval , passé à l'évêché du Mans en 1326.
- 35.° Jacques , mort en 1346.
- 36.° Yves de Bois-Boissel , passé à l'évêché de Saint-Malo , en 1348.
- 37.° Allain Gontier , mort en 1353.
- 38.° Allain le Gall de Riec , mort en 1361.
- 39.° Geffroy de Kermoysan , transféré à l'évêché de Dol , en 1376.
- 40.° Geffroy le Marrec , mort en 1383.
- 41.° Guy , mort en 1402.
- 42.° Thebaud de Malestroit , mort en 1408.
- 43.° Gacian de Monceaux , mort en 1416.
- 44.° Bertrand de Rosmadec , mort en 1445.
- 45.° Allain de Coëtivy , mort en 1447.
- 46.° Allain de Lespervier , se démit en 1451 pour cause d'infirmités , et eut pour successeur son neveu.
- 47.° Jean de Lespervier , mort en 1471.

- 48.° Thibaut de Rieux , mort en 1477.
- 49.° Guy du Bouchet , mort en 1486.
- 50.° Allain le Maoût , mort en 1493.
- 51.° Raoul le Moel , mort en 1501.
- 52.° Claude de Rohan , mort en 1540.
- 53.° Guillaume Eder , mort en 1546.
- 54.° Philippe de Camera , se démet en 1549 ,  
il était cardinal de Bologne.
- 55.° Louis , cardinal de Sermonette en Milanais ,  
mort en 1568.
- 56.° Etienne Bouchet , mort en 1571.
- 57.° François de la Tour , mort en 1593.
- 58.° Charles du Liscouët , mort en 1614.
- 59.° Guillaume le Prestre de Lezonnet , mort  
en 1640.
- 60.° René du Louët , siégeait encore en 1650.
- 61.° François Visdelou , passé à l'évêché de Léon  
en 1664.
- 62.° François de Coëtlogon , mort en 1706.
- 63.° François-Hyacinthe de Plœuc du Timeur ,  
mort en 1739.
- 64.° Auguste-François-Annibal de Farcy , mort  
en 1771.
- 65.° N. de Flammarens , passé à l'évêché de  
Périgueux en 1772.
- 66.° Conan de Saint-Luc.

Nous avons rapporté à l'article de Saint Pol  
de Léon le détail du cérémonial observé lors de

la première entrée que faisait dans cette ville un évêque de Léon nouvellement nommé à ce siège. Voici quel était celui que l'on pratiquait en pareil cas dans la ville de Quimper lorsque l'évêque de Cornouailles récemment élu y faisait son entrée solennelle. Ce cérémonial offrait des particularités non moins curieuses.

Le 15 octobre 1480 Guy du Bouchet nommé depuis peu évêque de Cornouailles, fit sa première entrée dans sa ville épiscopale. Il avait quitté la veille au soir son château de l'Enniron (maison de campagne des évêques de Quimper, un peu au-dessus de Poulquinan) et s'était rendu au prieuré de Locmaria où il avait demandé l'hospitalité pour la nuit à la Prieure. Cette Dame la lui avait accordée mais en se saisissant de son manteau qui en pareil cas lui appartenait de droit. Elle lui proposa ensuite de lui laver elle même les mains et le visage et après lui avoir rendu ce service elle garda les gants et le bonnet du prélat comme lui revenant aussi en propre. Le lendemain matin l'exigeante religieuse fut lui demander s'il avait une bourse, il lui fit voir celle qu'il portait à sa ceinture et elle prit tout l'argent qu'elle contenait (c'était une somme de quarante sols d'argent). Après toutes ces cérémonies exercées en vertu des droits annexés au prieuré de Locmaria, l'évêque monta à cheval, et accompagné d'une suite nombreuse de gentilshommes et d'ecclésiastiques il s'achemina vers la ville. Arrivé à la porte de la cathédrale il y trouva le chevalier Guiomark, seigneur de Guengat, qui le descendit de cheval, lui ôta ses éperons

et ses bottes. En récompense de ce service il garda pour lui le cheval, les bottes et les éperons. En vertu d'un certain droit féodal, Olivier de Quelen, seigneur du vieux Chastel, était obligé d'assister à cette cérémonie du débottier, une baguette blanche à la main, mais s'étant excusé pour cause de maladie, il fut remplacé ce jour-là par Conan de Pontcallec.

L'évêque descendu et débotté entra dans une maison voisine et s'y revêtit de ses ornemens pontificaux ; il vint ensuite s'asseoir dans une chaise dans laquelle il fut porté dans la Cathédrale par quatre chevaliers qui furent 1.° Jean de Quelennec, vicomte du Faou et amiral de Bretagne ; 2.° Henry de Nevet, 3.° Guillaume de Plœuc, et 4.° le seigneur de Guengat. Arrivé dans le chœur où il fut déposé, il monta à l'autel et y prêta le serment d'usage, de conserver les droits, privilèges et immunités de l'église et du chapitre de Cornouailles, ainsi que de protéger tous ceux qui en étaient vassaux tant religieux que séculiers. Une messe fut célébrée ensuite et suivie d'un *Te Deum* en action de grâces.

On peut remarquer qu'il y avait dans ce cérémonial moins de formalités à remplir que pour celui de la réception de l'évêque de Léon, qui était obligé de renouveler cinq fois son serment tandis que l'évêque de Cornouailles ne le prêtait qu'une seule fois.

La ville de Quimper fut plusieurs fois assiégée et prise ; on a vu dans les premières parties de cet ouvrage qu'en 1344 Charles de Blois l'emporta d'assaut après un combat de six heures,

Sièges  
de Quimper.

et que ses troupes furieuses de l'opiniâtre résistance des habitans, en firent un horrible massacre; les corps de ceux qui périrent en cette occasion furent enterrés pêle-mêle dans de larges et profondes fosses creusées près d'une des tours de la ville, appelée la tour du chastel. Chaque année dans la suite, le clergé de Quimper se rendait processionnellement le jour des morts, au lieu de la sépulture de ces victimes des fureurs de la guerre, et y faisait des prières pour le repos de leurs ames. Cette procession, qu'on appelait la *Procession des Trépassés*, avait lieu encore à l'époque de la révolution de 1789.

L'année suivante, 1345, le comte de Montfort, rival comme on sait de Charles de Blois, fit une tentative pour reprendre Quimper, mais des troupes de ce dernier arrivèrent au secours de la ville et forcèrent Montfort d'en lever le siège.

Lors du commencement de la guerre de la ligue, les principaux magistrats de la ville de Quimper voulaient la conserver au Roi, ils prirent l'écharpe blanche, espérant par leur exemple entraîner la population entière, mais il en fut autrement; la majeure partie des habitans se déclara pour le parti de la ligue; un attroupement de forcenés environna l'hôtel de ville menaçant d'exterminer le maire et les échevins s'ils ne sortaient sur-le-champ de Quimper. Ces magistrats s'enfuirent au plus vite et eurent beaucoup de peine à se dérober à la fureur de cette populace aveuglée par le fanatisme.

En 1594 Henry IV ayant abjuré le calvinisme et embrassé la religion catholique, un grand

nombre de gouverneurs et commandans de villes ou places fortes , le reconnurent sur-le-champ et se rangèrent sous son obéissance , le motif pour lequel ils lui avaient d'abord fait la guerre n'existant plus pour les gens de bonne foi. De ce nombre entr'autres fut Lézonnet , capitaine de la ville de Concarneau. Mais les habitans de Quimper persistèrent dans leur révolte et refusèrent de reconnaître le Roi , alléguant , comme beaucoup d'autres rebelles , que la conversion de Henri n'était point sincère , qu'il n'avait point été absout par le Pape , etc. , etc. Toutefois il y avait dans la ville beaucoup de personnes qui ne partageaient point ces sentimens injustes et désiraient avec ardeur de se ranger sous les lois du plus brave et du meilleur des Rois. Ils se proposèrent de faire un effort en faveur de sa cause et firent savoir secrètement à Lézonnet que , s'il voulait se présenter devant la ville avec une troupe suffisante , ils feraient diversion à son attaque par un mouvement dans l'intérieur qui , mettant les ligueurs entre deux feux , les obligerait sans doute à se soumettre. Lézonnet accepta la partie , et quoiqu'il n'eût avec lui que peu de monde pour une semblable entreprise , il se présenta devant Quimper le 5 septembre 1594 avec mille hommes , tant cavalerie qu'infanterie ; il se dirigea sur le faubourg de la rue Neuve ; les habitans s'attendaient si peu à être attaqués qu'il n'y avait pas plus de cinq à six hommes au corps-de-garde de ce faubourg , mais quoique surpris , ils donnèrent promptement l'allarme en se repliant et fermant la barrière de la Magdeleine. La troupe de Lézonnet emporta cette barrière

en moins de rien , et la débordant de droite et de gauche faillit couper la retraite aux bourgeois qui s'étaient avancés pour la défendre et qui se réfugièrent en toute hâte derrière une barricade qu'on avait dressée au bout du pont devant l'hôpital Sainte Catherine. Les assaillans, maîtres du faubourg , s'étant logés dans les maisons , contraignirent à coups d'arquebuse les habitans d'évacuer la barricade. L'histoire rapporte ici un trait remarquable de courage et de sang-froid de la part de l'un d'eux : Tanneguy de Bosmeur , conseiller au présidial et l'un des plus fongueux ligueurs de la ville , se trouvait à la barricade et y combattait en soldat déterminé , au moment où il mettait son arquebuse en joue pour tirer à coup perdu dans la rue , il reçut une balle qui lui cassa le bras droit. Sans donner le moindre signe de douleur il ramassa de la main gauche son arquebuse qui était tombée par terre , et la donnant à un de ses amis , « tiens lui » dit-il , déchargé mon arquebuse sur ces gens là » et tiens bon , je m'en vais me faire panser » ; puis soutenant son bras cassé de la main gauche il se retira encourageant toujours ses compagnons et leur disant que sa blessure n'était qu'une égratignure. Il en mourut pourtant six ou sept jours après , la gangrène s'étant mise dans sa plaie.

Lézonnet s'étant rendu maître du faubourg de la rue Neuve , crut devoir s'emparer du terrain appelé *la terre au duc* , dans la pensée que les intelligences qu'il avait dans la ville lui en faciliteraient l'entrée par ce côté là. Dans cette vue il fit passer ses gens au pont de

Locmaria , et la nuit suivante il s'empara de ce terrain ; mais il fut obligé d'en rester là pour le moment. Ses amis de l'intérieur , surveillés de près par les ligueurs , ne se trouvèrent pas assez nombreux pour faire en sa faveur le mouvement qu'ils lui avaient promis ; lui de son côté n'avait pas assez de troupes pour bloquer totalement la ville, et il fallut qu'il se contenta de la tenir ainsi en échec jusqu'à ce qu'il lui arriva quelque renfort.

Les assiégés cependant, craignant qu'il ne lui arriva de nouvelles forces, se hâtèrent d'envoyer deux des leurs vers le sieur de Quinipily, gouverneur d'Hennebon, pour lui demander du secours ; le hasard voulut qu'un de ces messagers rencontra, près de Pont-Scorff, la garnison d'Hennebon au nombre de quarante hommes de pied et cent cinquante arquebusiers à cheval. Cette troupe battait l'estrade sous le commandement du sieur d'Aradon de la Grandville, le plus jeune des frères de Quinipily. Ce jeune homme à la prière de l'envoyé de Quimper, se mit aussitôt en marche pour venir au secours de cette ville, et se hâta si bien qu'au bout de vingt-quatre heures il se trouva tout auprès. Ceux des assiégés qui étaient de garde sur *la tour bihan* aperçurent ces gens de guerre les premiers, et croyant que c'était un renfort envoyé à Lézonnet par le gouverneur de Brest ou celui de Morlaix, se préparaient à tirer sur eux le canon de la tour ; mais d'Aradon mettant son mouchoir au bout de son épée et s'avancant près de la muraille se fit reconnaître pour

ami et demanda qu'on lui ouvrît promptement une des portes.

Sa troupe s'avança sur la contrescarpe, les cavaliers mirent pied à terre et firent descendre leurs chevaux dans le fossé pendant qu'on déblayait une des portes de la ville, car toutes avaient été terrassées. Heureusement pour eux Lézonnet, logé avec son monde du côté opposé, ignorait encore leur arrivée, car si dans ce moment il les eût chargés, ils étaient si harassés de fatigue par la longue traite qu'ils venaient de faire, qu'ils n'eussent pu rendre aucun combat.

Cependant il finit par être averti et fit marcher sur eux deux cents arquebusiers, les habitans bordant en foule le rempart les saluèrent d'une si vive décharge, qu'ils les firent reculer. Lézonnet à cheval derrière les siens les poussait l'épée dans les reins pour les empêcher de fuir, mais lui-même reçut un coup de feu à la gorge et fut forcé de battre en retraite. La porte se trouvant alors débouchée, d'Aradon et ses soldats entrèrent dans la place sans plus d'obstacle. Voyant alors qu'il ne pouvait plus espérer de s'emparer de Quimper de vive force avec le peu de monde qu'il avait, Lézonnet levâ le siège en jurant *que ceux de cette ville l'avaient égratigné mais qu'il les écorcherait.*

De fait, impatient de se venger de cet échec et de sa blessure, il sollicita de la manière la plus pressante le maréchal d'Aumont, commandant en Bretagne pour le Roi, de venir assiéger Quimper avec des forces suffisantes, il l'assurait

pour mieux l'y engager que la garnison était très-faible , et que du reste la ville n'était défendue que par les bourgeois dont on aurait bon marché. Le maréchal qui ne doutait pas qu'avant peu cette ville ne se soumît sans coup férir , puisque la France entière reconnaissait l'autorité du Roi , ne se hâtait pas de céder aux instances de Lézonnet , ne se souciant pas de faire inutilement couler le sang humain. Mais d'un autre côté les royalistes de la ville lui ayant expédié le nommé Olivier , procureur au présidial , pour joindre leurs prières à celles de Lézonnet , en l'assurant que s'il paraissait seulement devant ses murailles , ils lui en ouvriraient bientôt les portes ; il se détermina enfin à venir faire ce siège. Il quitta Morlaix où était son quartier général et se mit en marche pour Quimper. Il y arriva le 9 octobre à quatre heures du matin ; Lézonnet le joignit avec sa garnison de Concarneau et sur-le-champ ils attaquèrent ensemble le faubourg de la rue Neuve qui fut emporté l'épée à la main. Le maréchal voulant essayer alors les voies de la conciliation , envoya un trompette sommer les habitans de se rendre. Ils répondirent qu'ils s'en-seveliraient sous leurs murailles et périraient tous jusqu'au dernier plutôt que de se soumettre à un Roi hérétique. Le maréchal indigné fit aussitôt avancer son artillerie et une batterie formidable commença à foudroyer la ville.

Les assiégés se défendirent vigoureusement et ripostèrent de leur côté par une vive canonnade. Malgré la faiblesse de la garnison , le fanatisme religieux avait tellement exalté les bourgeois

qu'il en avait fait autant de soldats intrépides. Le maréchal d'Aumont fut irrité de cette résistance à laquelle il ne s'était pas attendu, plusieurs balles qu'il reçut dans sa cuirasse, heureusement à l'épreuve, achevèrent de le mettre en colère, il s'en prit à Lézonnet qui était à ses côtés et lui dit, « vous m'aviez dit qu'il n'y avait dans » la ville que des bourgeois, vive Dieu ! vous » êtes un affronteur, et si vous me fâchez, je » vous ferai un mauvais tour. » Lézonnet lui répondit : « Monseigneur je vous jure sur ma » vie et sur mon honneur qu'il n'y a autre » qu'une centaine de soldats et tout le reste ne » sont qu'habitans. -- Vertubleu ! répliqua le » maréchal, ce sont gens de guerre que ces » habitans. » Effectivement, il se trouvait parmi la bourgeoisie douze à treize cents hommes, très-bons arquebusiers et pleins de résolution.

Les assiégeans dressèrent une seconde batterie, le maréchal jura que si la ville était prise d'assaut il ne ferait quartier à pas un de ses habitans. Ils craignirent alors les effets de sa colère, et voyant d'ailleurs qu'il était impossible qu'ils résistassent aux effets de l'artillerie qui les menaçait, ils capitulèrent et se rendirent à discrétion. Le maréchal y entra en vainqueur irrité, armé de toutes pièces et l'épée nue à la main, à la tête de toutes ses troupes. Il traita avec dureté tous les ligueurs de la ville qu'il taxa d'une forte contribution.

Dans la suite Fontenelles, ce fameux brigand qui depuis l'origine de la ligue désolait toute la Cornouailles, fit deux tentatives pour s'emparer

de la ville de Quimper par surprise et par trahison (il avait des intelligences dans la place). Il se croyait si sûr de réussir, qu'il avait promis à sa troupe le pillage de la ville et avait amené des chariots pour transporter le butin ; mais ses complots furent déjoués et faillirent même lui coûter cher ; pris lui-même dans le piège où il avait cru surprendre les autres, il fut fait prisonnier. Sans la cupidité de Saint-Luc, gouverneur de Quimper, cet insigne scélérat eût dès-lors reçu le châtement de tous ses forfaits ; déjà Sourdéac avait offert de l'envoyer prendre sous forte escorte pour l'emmener dans son château de Brest et l'y mettre en sûreté jusqu'à ce que le parlement de Bretagne eut prononcé son arrêt ; mais Saint-Luc tenté par une forte rançon rendit la liberté à son captif, et par cette lâche et sordide avarice, indigne d'un militaire et surtout d'un gentilhomme, il remit Fontenelles à même de ravager de nouveau le pays, ce qu'il ne manqua pas de faire voulant disait-il se faire rembourser par les habitans, de la somme qu'il avait payée pour sa rançon.

Un peu au-dessus de la ville de Quimper et sous de grands sapins qui bordent les rives de l'Odet, on voit un château du quinzième siècle appelé château de la Forêt, c'était une *maison-forte*. Ses murs épais sont, en plusieurs endroits, percés d'embrasures et de meurtrières pour de la petite artillerie. Sa porte extérieure est défendue par une tourelle carrée ; une autre tourelle carrée, à laquelle est adossée une tourelle ronde, se voit derrière le corps-de-logis principal,

102. Château  
de  
la Forêt.

dont la façade est décorée d'ornement gothiques assez remarquables. On dit que ce manoir a appartenu jadis à la famille de Roquefeuille.

103. Monuments  
des Templiers  
aux environs de  
Quimper.

La Bourgogne et la Bretagne étaient les deux provinces de France dans lesquelles les chevaliers du Temple avaient le plus de possessions. Je fus visiter dans les environs de Quimper trois édifices qui leur ont jadis appartenu.

Le premier, situé à mi-chemin de Quimper à Concarneau, est une ancienne commanderie qui porte encore le nom de *Moustoir* (monasterium). La maison principale, construite dans le genre gothique de la fin du treizième siècle, est environnée d'un rempart carré, bordé d'un parapet à machicoulis et une tourelle à cul de lampe ou *nid d'hirondelle* dans un de ses angles.

Le second est à une petite lieue de Quimper, sur le chemin de Rosporden. C'est une chapelle qui offre un grand portail gothique très-remarquable et qu'on nomme aujourd'hui N. D. de Guélen. Cet édifice tombe en ruine et n'a plus de toiture. J'y trouvai une tombe plate sur laquelle est gravée une grande croix tréflée, ce qui m'annonça que cette pierre avait dû recouvrir les cendres d'un ecclésiastique, sans doute chapelain de l'ordre du Temple. Sous la croix est gravée une balance, circonstance qui me parut singulière et que je n'ose entreprendre d'expliquer. Tout autour de la tombe est une inscription en lettres capitales gothiques à demi effacées. Ce n'est qu'avec une peine infinie que je suis parvenu à la lire, la voici :

*Ci giesc Henri le Guenaër qui trépassa le  
 ....rdi .....ant .....es l'an mil deu C. L.  
 set o priés D. P.*

Voici comment il faut l'expliquer :

*Ci gist Henri le Guenaër, qui trépassa le  
 mardi avant Pâques, l'an mil deux cens cin-  
 quante-sept. O priez ! De Profundis.*

Le troisième monument de l'ordre des Templiers aux environs de Quimper est situé à trois quarts de lieue de cette ville, dans la paroisse de Penhars. On l'appelle dans le pays le *Temple des faux dieux*. Lorsque d'abord j'en entendis parler sous cette dénomination, je m'imaginai qu'il était question d'un temple Gaulois dans le genre de celui de Langouélan ou de celui infiniment plus curieux que j'avais vu à Lanleff, près Pontrieux (Côtes-du-Nord), et je m'empressai d'aller voir un édifice d'une époque si reculée et dont il nous reste fort peu de choses. Quel fut mon étonnement, lorsqu'en arrivant à ce prétendu *Temple des faux dieux*, je vis tout simplement les ruines d'un château fortifié du treizième siècle !

Son portail pratiqué dans une forte muraille revêtue en pierre de taille, est une grande arcade gothique en ogive, et dont les moulures supportées par de petites colonnes engagées sont d'un très-bon effet. De chaque côté de cette arcade est une tour ronde dont le couronnement est depuis long-temps tombé, et des guirlandes de lierre flottent maintenant sur ces pierres désunies à la place du noble étendard du Temple.

L'enceinte de ce château n'existe plus qu'en partie : elle paraît avoir été carrée. On voit à droite dans la cour intérieure les débris des bâtimens qui servaient de logemens. Les portes qui y introduisent sont toutes en ogives, ainsi qu'une autre grande arcade qui se voit sur le derrière et paraît avoir été une fausse porte ou poterne.

Bien convaincu par un examen attentif de ces ruines, qu'elles n'avaient appartenu qu'à un château gothique, comme j'en ai tant vu d'autres, et dont l'édification ne pouvait remonter avant l'an 1200 ; je cherchais à m'expliquer pourquoi on lui donnait cette singulière dénomination de *Temple des faux dieux* qui ne pouvait lui convenir sous aucun rapport, et dont j'étais fort embarrassé ; mais mon embarras cessa dès qu'on m'eut appris que ce château avait été une maison de Templiers. Lors de l'inique procédure qui termina l'existence politique de l'ordre du Temple, on sait qu'on accusa ses chevaliers du crime absurde d'idolâtrie. On employa tous les moyens pour colorer aux yeux du peuple la barbare injustice de leur procription, et pour les lui rendre odieux, il n'est donc pas surprenant qu'en les faisant passer pour des idolâtres, on ait accoutumé les habitans des environs de Quimper à regarder leur château comme un lieu où ils se livraient mystérieusement à des pratiques superstitieuses et à l'appeler d'après cela *le Temple des faux dieux*.

Ce château, aliéné après l'expulsion des Templiers, a passé entre plusieurs mains ; il a été long-temps possédé par la famille de Prat-an-roz.

Après quelque temps de séjour à Quimper , j'en partis pour aller visiter Concarneau , petite place forte qui en est à quatre lieues au Sud , bâtie sur un îlot rocailleux à l'entrée d'un hâvre profond qui donne sur la baie de la Forêt. Concarneau est encore environnée de ses anciennes fortifications , de celles qui existaient du temps où du Guesclin en fit le siège , mais qui reçurent des réparations considérables sous la duchesse Anne de Bretagne. C'est une forte enceinte en pierre de taille flanquée de tours de distance en distance : le tout bien garni d'un parapet saillant avec ses machicoulis. On remarque dans l'intérieur plusieurs maisons de construction ancienne et les ruines d'une église gothique qui n'était pas sans beautés. Sa maîtresse vitre surtout était admirable par la légèreté et la multiplicité des ornemens qui la décoraient.

A l'époque des troubles de la ligue , une poignée de gentilshommes royalistes s'emparèrent par surprise de la ville de Concarneau ; mais elle fut peu après reprise par les ligueurs. Le chanoine Moreau nous donne dans son manuscrit sur l'histoire de cette époque , des détails curieux sur la prise et reprise de cette ville. Nous allons les rapporter ici sans rien changer au style naïf et piquant de l'auteur , ni même à son orthographe :

« Conq.<sup>ue</sup> fust pris le 17 janvier 1576 et  
 » rendu le 22 dudict mois de janvier. On dict  
 » que 150 ans auparavant ceste place n'estait  
 » qu'un village , ou peu de chose , habité de  
 » pescheurs et matelots , mais la Reyne Anne  
 » pend.<sup>ant</sup> q.<sup>ue</sup> estait Duchesse ordonna que Conq.<sup>ue</sup>»

» fust fermé de murailles comme il est. \* On  
 » dict que cest endroict ainsy fortifié n'estoit  
 » qu'une retraicte à voleurs, gens de corde; que  
 » si quelqu'un avoit assassiné son voysin, ou fait  
 » quelque vol, ravy fille ou femme, Conq.<sup>m</sup>  
 » estoit sa retraicte. Elle fust surprise par les  
 » hérétiques calvinistes gentilshommes du pays  
 » au nombre de trente cavaliers ou environs,  
 » conduicts par les sicurs de la Vigne, de la  
 » Houlle et de K~~er~~massonnet chefs de l'entreprinse.  
 » Mais le premier aucteur estoit ledict Ker-  
 » massonnet qui avoit attiré dans son parti ledict  
 » de la Vigne homme moral et bien peusant,  
 » à la réserve de sa religion. Ceste conspiration  
 » fust faicte et exécutée au manoir de la Vigne  
 » évesché de Vennes, demeure ordinaire dudict  
 » de la Vigne. Duquel party estoient aussy ceux  
 » de la Rochelle, tous faisant profession de  
 » ladicte religion et qui tenoient du secours tout  
 » prest pour leur envoyer sitôt qu'ils auroient  
 » appris la prinse de la ville. Le jour arrêté pour  
 » ce dessein, s'estant acheminés jusqu'à deux ou  
 » trois cens pas de la porte principale qui est  
 » au couchant à Conq.<sup>m</sup>, ils se tinrent à couvert  
 » derrière de vieilles mesures de maison; et sachant  
 » bien qu'il n'y avoit d'ordinaire qu'un homme  
 » ou deux de gardes et le plus souvent que le  
 » portier seul comme il arriva ce jour là, ils  
 » firent avancer un de leurs gens armés jusqu'à  
 » la porte demandant à parler au Capitaine. Le  
 » portier luy ayant dict qu'il n'y estoit pas,

\* Concarneau était fortifié bien avant l'époque d'Anne de Bretagne; cette princesse ne fit qu'en réparer les fortifications qui depuis le siège de du Guesclin tombaient en ruine.

» lors le cavalier mist pied à terre sur le pont  
 » levis disant qu'il avoit des lettres pour lui donner;  
 » et tirant des paperasses de sa poche en laissa  
 » tomber une à terre jugeant que le portier  
 » officieusement l'eust ramassé comme il arriva,  
 » car s'estant baissé pour lui ramasser, le cavalier  
 » tira promptement son poignard duquel il donna  
 » sur les reins au pauvre portier et le tua sans  
 » qu'il pust jeter un soupir. Cela ainsy exécuté,  
 » il fist signe à ceux qui estoient demeurés der-  
 » rière, qui estoient au guet, lesquels s'avancant  
 » à course de chevaux, sans aucune résistance  
 » entrèrent dedans et se rendent maistres de la  
 » place sans éffusion de sang, prîrent les cleffs  
 » des portes et mirent les habitans prisonniers  
 » qu'ils enfermerent tous en certain endroit,  
 » fors quelques ungs qui furent réservés par  
 » grâce parceque les chefs s'estoient logés chez  
 » eux. Qui fut une vraye permission de Dieu  
 » car de là vînt leur malheur et totale ruine,  
 » et la délivrance de la place. Les huguenots  
 » se voyant maistres de la place mirent ordre  
 » à ce qu'ils jugerent nécessaire, pointent les  
 » canons, transportent munitions de balles,  
 » pouldres et autres choses requises, aux lieux  
 » opportuns, et fortifierent les endroits les plus  
 » foibles; mettent sentinelle jour et nuict par  
 » tout et despeschent messaiger par mer en dili-  
 » gence, pour la Rochelle, pour advertir leurs  
 » confreres en Christ, ainsy s'appelloient-ils, du  
 » succez de leur entreprinse. Les priant en oultre  
 » très instamment de leur envoyer du secours  
 » dont ils en avoient grand besoin, n'estant que  
 » trente personnes dans la place gens de déffense;

» qu'ils estoient déjà assiégés par les communes.  
 » Ce qui estoit vray car ils n'y furent pas plus-  
 » tost entrés que l'on commença à sonner le  
 » tocqsing dans toutes les paroisses. Si bien que  
 » dans deux heures après, la place fust investie  
 » de la populace au nombre de plus de huict  
 » mille hommes et de beaucoup de noblesse.  
 » De sorte que l'ennemi ne pouvait sortir de  
 » jour ny de nuict, que par mer et encor de  
 » nuict et avec grand péril d'autant que la porte  
 » du passage estait sous la portée de l'arque-  
 » buse. Ceux de dehors la nuict venue donnaient  
 » l'allarme afin de fatiguer les assiégés qui estant  
 » en si petit nombre ne pouvaient prendre  
 » aucun repos. Car tantost on cryoit à l'escalade  
 » d'un costé ou d'autre, tantost que l'on vouloit  
 » mettre le feu à la porte aux vins où estoient  
 » des matériaux, comme bois et pailles trans-  
 » portés. Si bien qu'ils estoient obligés d'estre  
 » continuellement sous les armes; et néanmoins  
 » malgré leur grande vigilance, on y eust entré  
 » la seconde nuict après la prise par escalade  
 » posée entre la porte aux vins et la tour de la  
 » munition, si les eschelles ne se fussent trouvées  
 » trop courtes, si bien qu'alors rien ne réussit.  
 » Les assiégés ne pouvant reposer la nuict, y  
 » employoient le jour laissant alors seulement  
 » des sentinelles sur les murailles. Ceux de dehors  
 » encor qu'ils fussent certains que le sieur de la  
 » Vigne estait le chef de cette entreprinse (et  
 » de fait on le voyoit souvent se pourmener  
 » sur les murailles, ayant une grosse chaine  
 » d'or au col qui faisait trois tours, que celui  
 » qui a escript ceste relation dict avoir souvent

» veüe et maniée) si estoit-ce qu'on ne savait  
 » pas qui estoient les aultres , ni en quel nombre ,  
 » d'autant que personne n'estoit sorty et on estoit  
 » persuadé qu'ils estoient d'avantaige. Ceste prinse  
 » comme on l'a dict fust le 17<sup>e</sup> de janvier après  
 » midy et les nouvelles en arriverent à Quimper  
 » sur les trois heures , qui estonna bien les habi-  
 » tans d'entendre la prinse d'une telle place à  
 » leur porte , qui ne pensoyent à rien moins  
 » que d'avoir l'ennemy d'heure à aultre sur les  
 » bras , n'y ayant que quatre lieues de Conq.  
 » à Quimper , et d'autant plus avaient-ils paour  
 » que pas une des portes n'estait point en estat  
 » d'être fermée ni pas un pont levis en estat  
 » d'estre haussé. Tout ce qu'ils purent faire à la  
 » fin fust de clorre les portes et de mettre des  
 » corps de gardes aux lieux nécessaires. Mais  
 » quand la nouvelle leur vint que l'ennemy estait  
 » assiégé et qu'il lui estait impossible de sortir ,  
 » ils s'assemblerent une bonne troupe sous la  
 » conduite du sieur de Pratmaria de Coatanezre  
 » vieux capitaine , et se rendirent au siège où  
 » s'assembloient gens armés de huict à dix lieues  
 » aux environs , et beaucoup de noblesse dont  
 » les plus signalés estoient les sieurs de Khan  
 » commandant l'arriere ban de Cornouailles ,  
 » de Kimerch , de Kjolliis , de Coatbihan , de  
 » Mesle , de Botigneau et son frere de Ploenc ,  
 » du Lozan du Cozkaer , de Kdignan et aultres  
 » en grand nombre. Les assiégés se voyant ainsi  
 » resserés de si près et que les vents estoient  
 » contraires à leurs bateaux qu'ils avoient envoyés  
 » à la Rochelle , jugerent bien qu'ils avoient  
 » faicts une folie et eüssent voulu n'y avoir

» pensé, et de quoi le sieur de la Vigne faisoit  
 » repprouche à Kmassonnet aucteur de ceste  
 » entreprinse ; joinct que quelques ungs de  
 » leurs gens y mouroient toujours, et même un  
 » des domestiques du sieur de la Vigne en qui  
 » il avoit beaucoup de confiance parce qu'il estoit  
 » déterminé soldat. Le siège dura de ceste façon  
 » depuis le 17 de janvier jusqu'au 22 dudict  
 » mois jour de St. Vincent. Lorsqu'ung jeune  
 » habitant chez lequel logeoit le sieur de Kmas-  
 » sonnet et quelques aultres et pour ceste consi-  
 » dération n'avoit esté renfermé comme les aultres  
 » habitans; il se nommoit Charles le Bris marchand  
 » natif de la ville de Quimper, revenant de la  
 » ville en sa maison, il n'y trouva que le dict  
 » de Kmassonnet et ung aultre gentilhomme  
 » qui s'estoient jectés sur un lict avec leurs habits,  
 » qui dormoient profondément parce qu'ils avoient  
 » veillés toute la nuict. Ils avoient seulement  
 » posés, leurs espées et ceintures avec leurs  
 » poignards sur la table près du lict. Le dict  
 » Kmassonnet avoit les clefs des portes en une  
 » liasse autour du bras qu'il estoit impossible  
 » ou dangereux d'oster sans l'esveiller, où en  
 » tel cas il n'alloit que de la vie à celui qui  
 » eust attenté s'il eust esté découvert. Ce jeune  
 » homme ayant considéré combien la ville et  
 » le pays estoient misérables, tant pour la reli-  
 » gion que pour l'honneur et les moyens si ces  
 » sortes de gens y demeuroient; et si le secours  
 » qu'ils attendoient de la Rochelle leur arrivoit,  
 » combien il seroit difficile de s'en délivrer; et  
 » l'occasion belle pour rendre un signalé service  
 » au pays; considérant que tous les aultres dor-

» moient chacun à son tour à la réserve des  
» sentinelles qui estoient sur les murs, et que  
» personne n'estoit sur la rue, il résolut de faire  
» un acte d'honneur et de courage et s'en va  
» prendre les deux poignards des deux dormans  
» et leur en donne à tous deux ensemble dans  
» le sein et redoublant coup sur coup, les tue  
» tous deux sans qu'ils eüssent le temps de jeter  
» un seul cry, mais bien quelques tressauts en  
» mourant. Les deux morts, le dict le Bris  
» prend les clefs, et s'en allant le long de la  
» rûe sans faire semblant de rien vers la porte  
» principale de la ville pour l'ouvrir aux assiégans.  
» Comme il s'acheminoit ainsi il y avait un  
» soldat sur la muraille vers la tour de la  
» munition, qui prenant garde à sa contenance  
» ung peu esmue, eust opinion qu'il vouloit  
» attenter quelque chose à leur préjudice, ce  
» qui le fist approcher de ladicte porte par  
» dessus le mur. Le dict le Bris s'approchoit  
» en haste et le soldat aussy, puis commençant  
» à courir suant et haletant à ladicte porte pour  
» l'ouvrir, et le soldat pour l'en empescher l'espée  
» nue au poing, cryant traïson ! Mais la muraille  
» estant très haute à l'endroit où le soldat  
» voulait descendre et voyant les clefs de la  
» porte entre les mains dudict le Bris, il fist le  
» sault périlleux se jettant du haut en bas de  
» la muraille sur le pavé, et fust comme ung  
» miracle qu'il ne se rompît pas le col ; il ne  
» se fist aucun mal qui le retarda de se lever  
» promptement et courut à la porte y pensant  
» prévenir le Bris, et il y estoit à temps sans  
» que de bonheur et par une spéciale grâce de

» Dieu , le Bris ne connoissant pas dans la liasse  
 » quelle estoit la clef de ceste porte sinon par  
 » conjecture , la premiere qu'il essaya estoit la  
 » vraye clef et aussitôt qu'il tourna , le pont  
 » levis tomba et la porte s'ouvrit. Le Bris s'en-  
 » courut dehors appellant les assiégeans et ayant  
 » le soldat à ses troupes qui le courût loing hors  
 » la porte l'espée presque dans les reins , qui  
 » n'apprehendoit pas de mourir pourvu qu'il  
 » put le tuer. Et de fait alla si loing qu'il se  
 » trouva engagé , et ne pouvant aller ni avant  
 » ni arriere se jecta dans la vaze du costé de la  
 » mer où il fust tué et la ville prinse de ceste  
 » façon le 22 janvier 1576. Les ennemis qui  
 » estoient partie sur la muraille et partie en-  
 » dormis en leurs logis , fûrent tous tués Le  
 » sieur de la Vigne s'estoit mis dans une fenerie  
 » et caché dans le foin où il fust trouvé et tué,  
 » puis jecté tout nud par une fenestre et jecté  
 » sur le pavé. On fist ung monceau des corps  
 » morts pareillement tous nuds La fureur des  
 » soldats s'estant passée, ils se jeterent sur ung  
 » domestique du sieur de la Vigne qui restoit  
 » encor , que l'on fist passer par les armes hors  
 » de la ville ; et lorsqu'on le menait il ouït  
 » nommer le sieur de Pratmaria et demanda  
 » si ce sieur de Pratmaria estoit là ? Ceux qui  
 » le tenoient lui dirent que oui. — Faictes moy  
 » lui parler ce dict-il. Et lui estant mené il lui  
 » dict tout bas , si vous pouvez me sauver la  
 » vie je vous ferai avoir tout présentement , la  
 » chaisne d'or du sieur de la Vigne mon maistre.  
 » Le sieur de Pratmaria lui dict qu'il empes-  
 » cheroit bien qu'il ne mourust et lui fust délivrée

» ladict chaisne d'or que ce domestique avait  
 » baillée à garder à la femme chez qui estoit  
 » logé le dict de la Vigne. Pratmaria remontrant  
 » à la noblesse que tous les autres avoient esté  
 » tués , qu'il ne restoit plus que celui-là duquel  
 » on pust descouvrir l'origine et les aucteurs de  
 » ceste entreprise qui pouvoit s'estendre sur  
 » d'autres places que Conq.<sup>m</sup>, il estoit de la  
 » prudence de le réserver à ceste fin de savoir  
 » la vérité du tout par son moyen. Et l'envoya  
 » à la cour du parlement de Rennes où six à sept  
 » mois après il fust exécuté à mort. Le bateau  
 » que l'on avait envoyé à la Rochelle y estoit  
 » arrivé. On ordonna que le secours seroit envoyé,  
 » mais sitost ils scurent la nouvelle de la reprise  
 » et de la déroute de leurs gens et tout fust  
 » arrêté. S'ils avoient \* entierement emprisonné  
 » tous les habitans ils seroient restés maîtres de  
 » la place car il ne leur seroit point manqué  
 » de secours de la Rochelle. »

Le Prestre de Lézonnet , brave gentilhomme  
 breton , était gouverneur de Concarneau lorsque  
 Henri IV abjura le calvinisme. Du moment où  
 il apprit que le Roi avait embrassé la religion  
 catholique, il remit sur-le-champ la place sous  
 son obéissance et lui prêta serment de fidélité.  
 Il fut ensuite faire le siège de Quimper, comme  
 nous l'avons vu ci-dessus.

A une lieue de Concarneau , près du village  
 de Trégunc , et sur le bord de la route qui  
 conduit à Pont-Aven , on voit un monument

105. Pierre  
 vacillante  
 de Trégunc.

\* Kermassonnet et les siens.

Celtique d'un genre dont nous n'avons pas encore eu l'occasion de parler. C'est une  *Pierre vacillante* , c'est-à-dire, une pierre brute d'un volume considérable, posée en équilibre et comme suspendue sur la pointe d'une autre pierre ordinairement adhérente au sol. La pierre supérieure, malgré sa masse et son poids, peut être mise en mouvement de balancement par un léger effort d'un seul homme. Ces sortes de monumens très-extraordinaires ne sont d'ailleurs pas rares en Bretagne : le pays de Galles et la Cornouaille insulaire en possèdent de même un grand nombre.

La pierre de Trégunc est d'un volume énorme, elle a onze pieds dans sa plus grande longueur et une épaisseur de huit pieds. C'est par une protubérance en cône renversé qui se voit par dessous qu'elle repose sur une saillie d'une roche presque à fleur de terre, et elle s'y tient ainsi dans un parfait équilibre. Je l'ai très-aisément mise en mouvement.

L'opinion généralement répandue au sujet des pierres vacillantes est que c'était une sorte de monumens destinés chez les Celtes à consulter le sort. Celui qui désirait interroger l'avenir sur quelque point qui l'intéressait particulièrement, mettait la pierre en mouvement. Le Druïde qui en était gardien interprétait la réponse favorable ou défavorable, positive ou négative, d'après le nombre des oscillations éprouvées par cette pierre jusqu'à ce qu'elle eût repris un repos parfait.

# CONCLUSION

## DU PRÉSENT VOLUME.

---

**E**N terminant ici ce volume des Antiquités du Finistère, nous déclarons que nous sommes loin de prétendre avoir décrit tout ce que ce département renferme encore de monumens anciens. N'ayant pu jusqu'ici le parcourir en entier, nous n'avons pu tout voir, et il existe beaucoup d'objets intéressans que nous avons passés sous silence, faute d'avoir pu nous même les aller reconnaître et ne voulant jamais parler que de ce que nous avons vu par nos propres yeux.

Nous disons plus : il est très-possible que dans ce que nous publions ici, il se soit glissé plus d'une erreur, car nous n'avons pu, comme nous l'aurions désiré, nous éclairer des lumières et des conseils de plusieurs hommes instruits qui se sont aussi occupés de recherches historiques sur la Bretagne. La mort des uns, l'absence des autres, nous ont privé de leurs utiles secours. Notre travail pourra donc être dans plus d'un cas l'objet d'une juste critique ; nous nous y soumettons volontiers, et même toutes les observations, toutes les rectifications qui nous

( 326 )

seront adressées *par des hommes mûrs et véritablement savans*, seront reçues avec reconnaissance et adoptées par nous, si ce livre obtient les honneurs d'une seconde édition.

**F I N.**

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

---

ARTICLES.	PAGES.
1 Lanmeur ,	5
2 Eglise de Saint-Melair de Lanmeur ,	6
3 Prieuré de N. D. de Kernitroun de Lanmeur ,	8
4 Ville de Morlaix ,	11
Attaque de cette ville par les Anglais en 1521 ,	12
5 Ville de Saint-Pol de Léon ,	14
Etymologie de son nom ,	15
Ancienne cité d'Occismor ,	21
Histoire de Saint Pol, premier évêque de Léon	25
Dissertation sur l'existence des Dragons ,	31
6 Cathédrale de Saint-Pol de Léon ,	40
7 Tombeau du Roi Conan Mériadec ,	41
Cuve pour les baptêmes par immersion ,	45
8 Tombeau d'Alain de Kerouseré, évêque de Léon ,	46
9 Tombeau de François de Visedlou , évêque de Léon ,	<i>ibid.</i>

# TABLE.

ARTICLES.	PAGES.
10 Figure à trois faces , dans la cathédrale de Saint-Pol ,	47
Cérémonial usité lors de la réception des évêques de Léon , lors de leur première entrée au siège épiscopal ,	48
Catalogue chronologique des évêques de Léon ,	51
11 Eglise de N. D. de Creizker ,	54
12 Ancien couvent des carmes à Saint-Pol ,	55
13 Penpoull ,	57
14 Manoir de Gourveau ,	58
15 Manoir de Kerangouez ,	58
16 Autel Druidique ou Dolmen près Keryvin ,	59
17 Autre Dolmen sur le chemin de Roscof, <i>ibid.</i>	
18 Manoir de Kersaliou ,	60
19 Manoir de Kermorruz ,	62
20 Manoir de Pontplancoët ,	63
21 Monument celtique appelé <i>la pierre     du diable</i> ,	<i>ibid.</i>
22 Manoir de Kerc'hoent ,	65
23 Plouvorn ,	<i>ibid.</i>
24 Eglise de Lambader ,	69
25 Château de Penc'hoat ,	71
26 Sanctuaire Druidique entre Saint-Pol et Roscoff ,	73
27 Roscoff ,	75
28 Manoir de Kerautret ,	80

## TABLE.

ARTICLES.	PAGES.
29 Tombeau de Jean de Kerouseré,	81
30 Château de Kerouseré ,	83
Siège de Kerouseré pendant la guerre de la ligue ,	84
31 Champ funéraire celtique entre Cléder et Plouescat ,	90
32 Chapelle de Brélevenez ,	92
33 Plusieurs Men-hirs aux environs de Plouescat ,	93
34 Château de Kerliviri ,	94
35 Lochrist ,	96
36 Anciens tombeaux du cimetièrre de Lochrist ,	97
37 Tombeau d'un sire de Kermavan à Lochrist ,	98
38 Ancien baptistère de Lochrist ,	101
39 Fontaine sacrée de Lochrist ,	<i>ibid.</i>
40 Eglise de Pont-ar C'hastel ,	102
41 Ville de Lesneven ,	103
42 Tombeau de Sébastien Barbier , sieur de Kernaou ,	104
43 Monumens celtiques de Plounéour et de Pontusval ,	106
44 Eglise de Goulven ,	111
45 Dolmen près de Goulven ,	112
46 Château de Morrisur ,	113
47 Lanhouarneau ,	114

## TABLE.

ARTICLES.	PAGES.
48 Chapelle de Lanven ,	115
49 Château de Kerjean Coâtanscours ,	<i>ibid.</i>
50 Berven ,	118
51 Château de Kermilin ,	119
52 Château de Kergournadec'h ,	120
53 Chapelle de Saint Jean Kerhan ,	122
54 Eglise de N. D. du Foll-Coat ,	124
Histoire de <i>Salain ar Foll</i> , cause de la Fon- dation de N. D. du Foll-Coat ,	126
55 Eglise de Locmaria ,	130
56 Champ funéraire celtique aux environs de Plabennec ,	131
57 Plabennec ,	132
58 Goueznou ,	133
59 Pierre percée de Goueznou ,	135
60 Château de Mesléan ,	136
61 Château et ville de Brest ,	<i>ibid.</i>
Fausses étymologies du nom de cette ville ,	137
Premier siège du château de Brest ,	146
Etat de la ville de Brest au quatorzième siècle ,	148
Second siège du château de Brest , par du Guesclin ,	150
Troisième siège du château de Brest ,	154
Quatrième siège de ce château , par Olivier de Clisson ,	<i>ibid.</i>
Cinquième siège du château de Brest ,	156
Combat naval de 1513 devant Saint-Mathieu ,	158

## T A B L E.

ARTICLES.	PAGES.
Cénotaphe de l'amiral breton Hervé de Portzmoguer ,	159
Sac du Conquet par les Anglais en 1557 ,	161
Attaque du fort des Espagnols par le maréchal d'Aumont ,	164
Brest déclaré <i>Ville</i> par Henri IV ,	178
Origine de Recouvrance ,	<i>ibid.</i>
Création de l'Arsenal de la marine royale à Brest ,	181
Création du corps municipal de Brest ,	187
Complément des travaux de l'Arsenal par Louis XIV ,	188
Création des compagnies des Gardes de la marine ,	189
Descente des Anglais à Camaret, repoussée par Vauban ,	<i>ibid.</i>
Maisons religieuses établies à Brest ,	191
Situation de Brest en 1710 ,	193
Académie royale de la marine à Brest ,	194
Etat de Brest en 1776 ,	199
Réception du portrait de Louis XVI par le corps de la marine à Brest ,	200
Eglise de Saint Louis ,	201
Monument du vicomte du Couëdic, capitaine de vaisseau ,	202
Etat des officiers généraux et capitaines de vaisseau attachés au département de Brest en 1691 ,	204

## TABLE.

ARTICLES.	PAGES.
Noms et force des vaisseaux de ligne compo- sant l'armée navale de Brest en 1691 ,	207
Etat général. des forces navales affectées au département de Brest en 1778 ,	210
62 Château de Coatelez ,	214
63 Château de Penmarc'h ,	215
64 Château de Carman ,	216
65 Lannilis ,	<i>ibid.</i>
66 Tombeau de François du Com ,	218
67 Fontaine sacrée de Troubéroü ,	<i>ibid.</i>
68 Chapelle de Saint Tariec ,	219
69 Tombeau de Saint Jaoua , dans l'église de Plouguen ,	221
70 Aber-Vrac'h et ancienne cité de Tollente ,	227
71 Manoir de Tromenec ,	228
72 Tombeau de François de Kermavan ,	<i>ibid.</i>
73 Tombeau de Simon de Tromenec ,	231
74 Momie de Landéda ,	232
75 Cimetière mystérieux de Lanriouaré ,	234
76 Ville de Saint Rénan ,	237
77 Château de Pont-ar-C'hastel ,	238
78 Grand Men-hir de Plouarzel ,	240
79 Castel Mériadec ,	241
80 Fontaine de la Trinité ,	242
81 Plougonvelen ,	243
82 Abbaye de Saint Mathieu ,	244
Liste chronologique des abbés de S. <sup>t</sup> Mathieu ,	246

## T A B L E.

ARTICLES.	PAGES.
83 Eglise de Lochrist et tombeau de Michel le Nobletz ,	249
84 Ville du Conquet ,	250
85 Sanctuaire Druïdique dans la presqu'île de Kermorvan ,	251
86 Men-hir de Kergadiou ,	253
87 Manoir de Kergadiou ,	254
88 Château de Tremazan ,	255
89 Château de Kergroades ,	258
90 Château de la Roche Morice ,	261
Ancienne légende relative à ce château ,	263
91 Ville de Landerneau ,	266
92 Tombeau d'Olivier de la Pallue ,	267
93 Château de la Joyeuse garde ,	<i>ibid.</i>
Histoire de Saint Thénénan ,	269
Note relative aux anciens romans Bretons , connus sous le nom de <i>Romans de la</i> <i>table ronde</i> ,	271
94 Plougastel ,	276
95 Abbaye de Daoulas ,	277
96 Eglise de l'Hôpital ,	278
97 Le Faou ,	280
98 Eglise de N. D. de Rumengol ,	<i>ibid.</i>
99 Manoir de Kimerc'h ,	283
100 Château des sires de Châteaulin ,	284

## T A B L E.

ARTICLES.	PAGES.
101 Ville de Quimper ,	286
Etymologiè de son nom ,	<i>ibid.</i>
Eglise de Saint Mathieu ,	290
Eglise de Saint François ,	<i>ibid.</i>
Chapelle de Saint Marc ;	291
'Abbaye de Locmaria ,	<i>ibid.</i>
Manoir de Poulquinan ,	292
Cathédrale de Quimper ,	<i>ibid.</i>
Chronologie des évêques de Cornouailles ,	298
Cérémonial de l'installation d'un nouvel évêque de Cornouailles ,	301
Sièges de Quimper ,	303
102 Château de la forêt près Quimper ,	311
103 Monumens des Templiers aux environs de Quimper ,	312
104 Ville de Concarneau ,	315
Prise de cette ville par les Calvinistes et sa reprise par les ligueurs ,	<i>ibid.</i>
105 Pierre vacillante de Trégunc ,	323
Conclusion ,	325